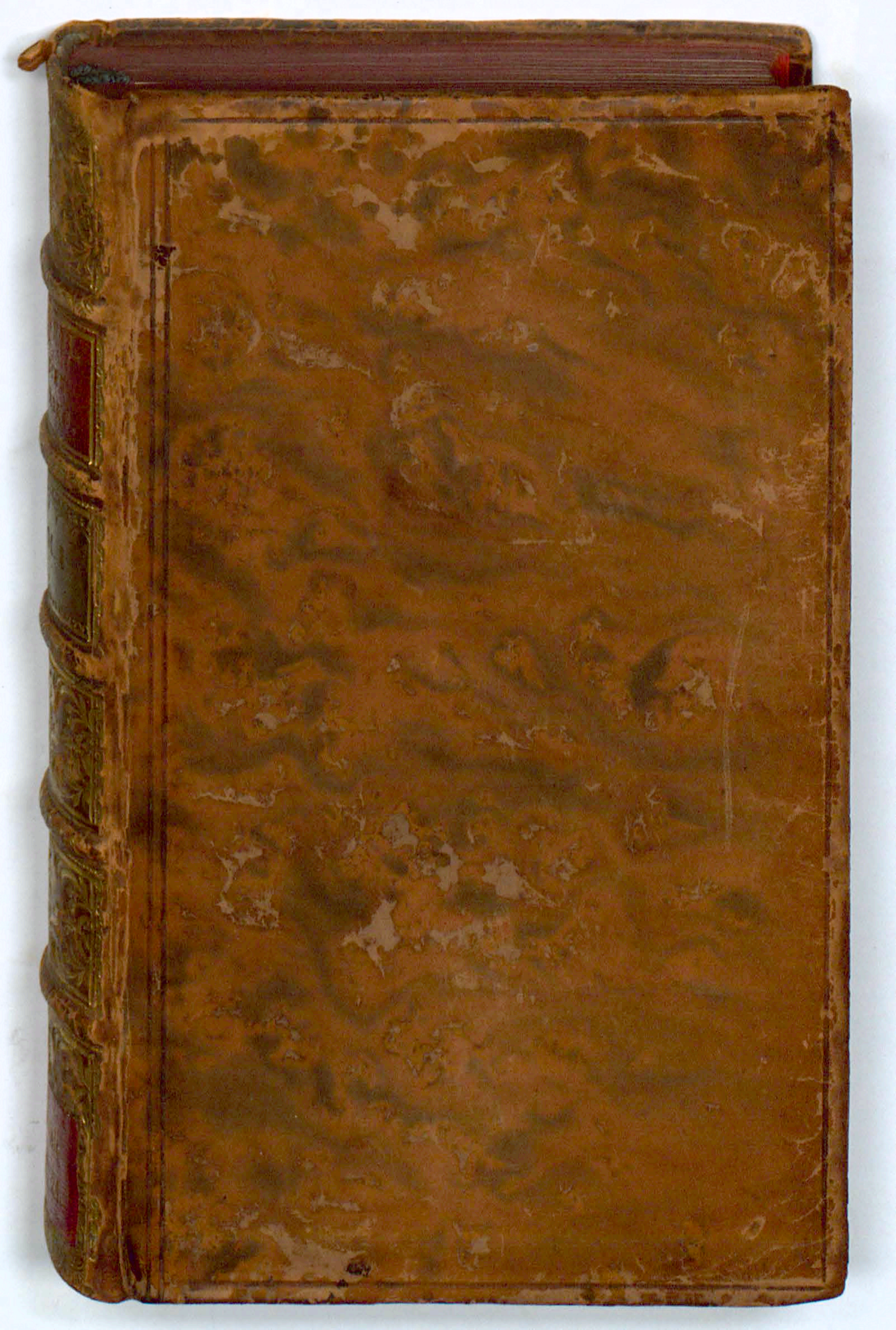
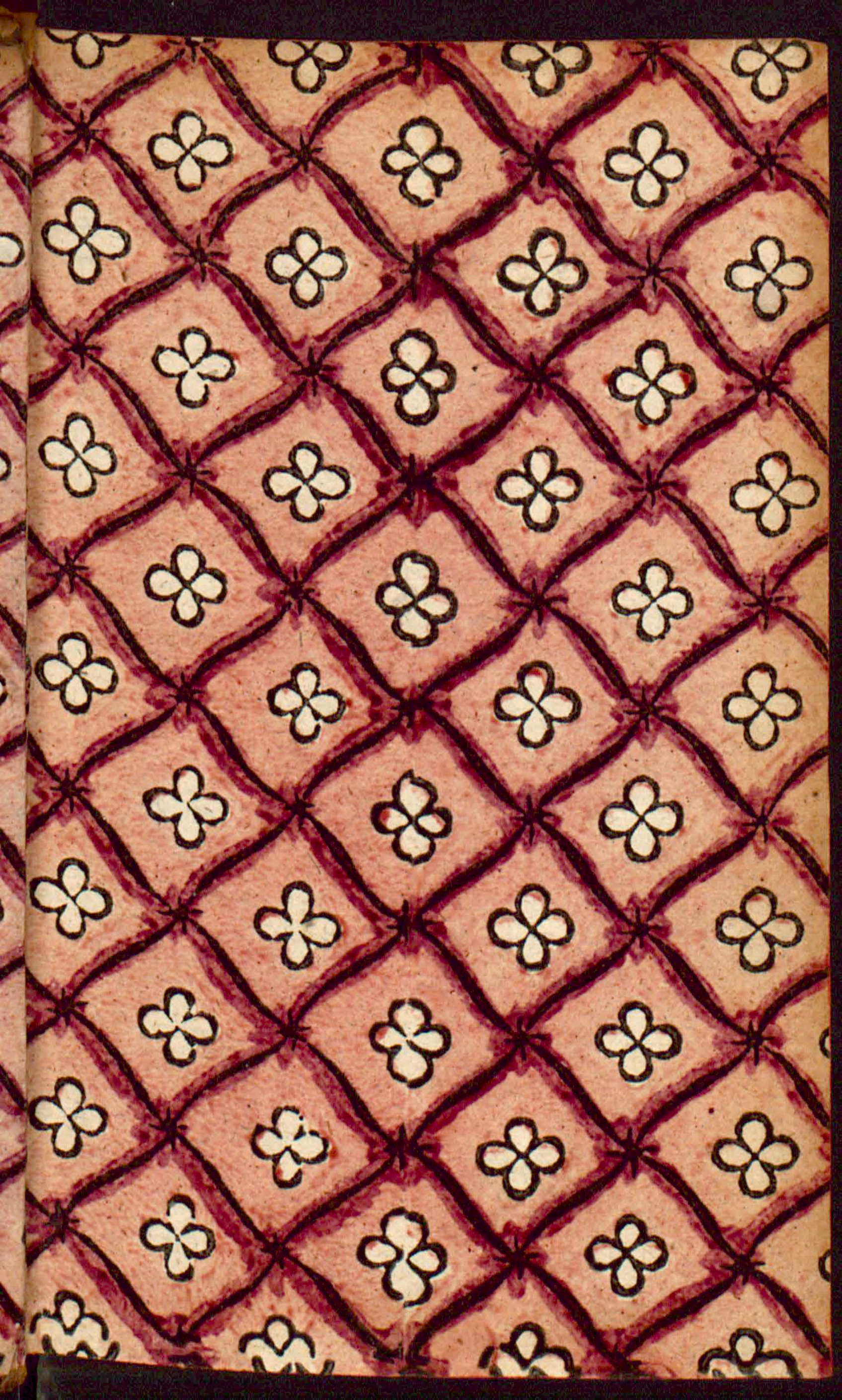
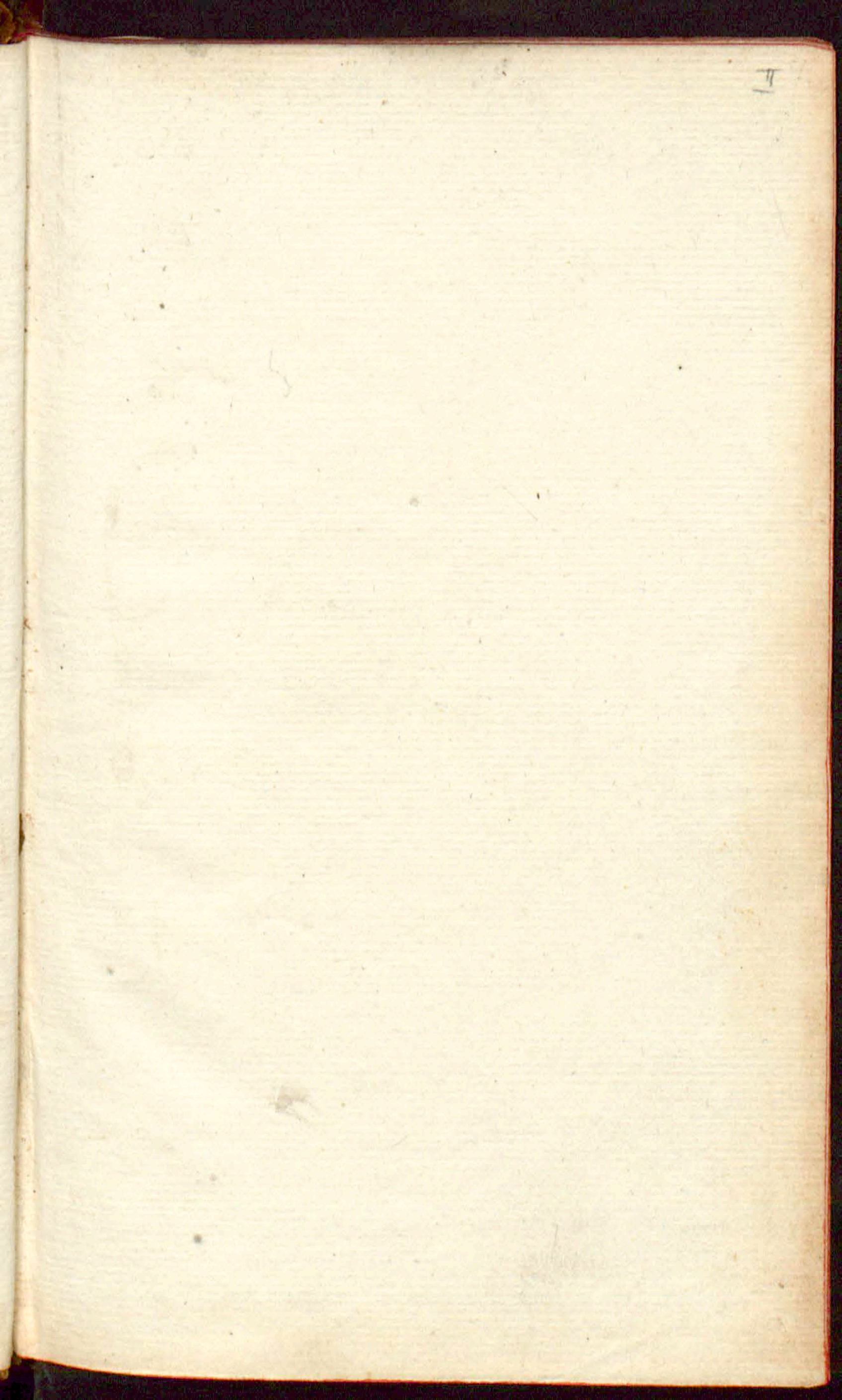








Recueil de Poësies diverses

Tome I

Recueil de Poësies diverses

Tome I.

1.

Vers pieux.

Grand Dieu par quel encens, et par quelles victimes,
Pourrai-je detourner ton Courroux que je crains!
J'ai mérité la mort, et pour de moindres Crimes,
Le Monde a vû tomber la foudre de tes mains.

L'Excès de tes bontés, augmente mon offense;
Tu me combles de biens au lieu de me punir,
Et l'on voit, ô Prodige! une égale constance,
En moi pour t'offenser, en toi pour
me

Vers pieux

de Benor.

D'un coté mon péché provoque ta
Justice,
De l'autre ta Bonté demande
mon pardon!
As tu moins de bonté que je n'ai
de malice!
Serai-je plus méchant que tu ne
feras bon!

Il est vrai, mon Sauveur, mes fau-
tes sont mortelles,
Toujours ma passion s'oppose à tes
projets:
Mais, hélas! si tu perds tous ceux
qui sont rebelles,
En quel lieu de la Terre auras-tu
des Sujets?

Lilly

Vers pieux. 8.

L'hyver accompagné des Vents &
des Orages,
Vient de quitter la place à la belle
Saison!
La Terre est sans glaçons, le Ciel est
sans nuages,
L'un montre son Azur, l'autre son
verd gazon.

Par toi l'air est serein, et la Terre
féconde:
C'est toi, Grand Dieu, qui fais en dé-
pit des Hyvers,
Retourner sur ses pas, la Jeunesse du
Monde
Et Renaître à nos yeux l'éclat de
l'Univers.

Sil.

Vers pieux.

S'il est ainsi, de grace, arrête le Tonnerre,
Epargne ton Ouvrage, ô Dieu mon Créateur!
Tu fais un nouveau Ciel, une nouvelle Terre;
Peux tu pas dans mon corps, former un nouveau coeur:

Je sens deux forts partis combattre en mes entrailles,
L'un m'entraine aux enfers, l'autre m'élève à toi!
Sans détruire, Grand Dieu, le champ de leurs batailles,
Fais vaincre le parti qui combat pour la Loi.

H

Vers pieux.

Il y va de mon bien, il y va de ta
gloire.
Dompte par ton esprit, mon esprit
obstiné!
Ton triomphe est le mien je gagne
en ta victoire,
Quand tu seras vainqueur, je serai
couronné.

6. Sonnet

Sur la Connoissance de soi même.

S'élève qui voudra par force ou par adresse,
Jusqu'aux sommets glissants des Grandeurs de la Cour,
Pour moi je veux sans quitter mon aimable séjour,
Loin du monde et du bruit rechercher la Sagesse.

Là, sans crainte des Grands, sans feinte, sans tristesse
Mes yeux après la nuit verront naître le jour
Je verrai les saisons se suivre tour à tour,

Et

Sur la connoiss. de soi même 7.

Et dans un doux repos j'attendrai la
vieillesse.

Ainsi lorsque la mort viendra rom-
pre le Cours,
Des bienheureux momens qui composent
mes jours,
Je mourrai chargé d'ans, inconnu solitaire.

Qu'un homme est malheureux à l'heure
du Trépas,
Lorsqu'ayant négligé le seul point né-
cessaire
Il meurt connu de tous, et ne se con-
noit pas.

Autre

Sur un Athée

Arrête, malheureux! la fureur qui t'anime
Les abîmes profonds vont s'ouvrir sous tes pas,
D'un Dieu juste et vengeur le courroux légitime
Te précipite enfin... mais tu ne le crains pas!
De ton erreur, orgueilleuse victime.
Tu crois que les hommes n'ont rien qui survive au trépas,
Et dans ce fol espoir tu te livres au Crime,
Pour ton cœur abruti, le vice a mille appas,

Ces

Sur un Athée 9.

Cesse de te flatter d'une si vaine Chi-
mère,
Tu rendras compte un jour sans
fraude et sans mystère,
De l'état de ton ame au moment
de ta mort.

Si ton corps doit mourir, cette ame est
immortelle
Tes Vices ou tes Vertus décideront ton
Sort;
Tu peux choisir la vie ou la mort
éternelle.

Autre
de Mr. des Barreaux.

Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'Equité
Toujours tu prens plaisir à nous être propice,
Mais, hélas, j'ai tant fait de mal, que jamais ta Bonté
Ne me pardonnera sans choquer ta Justice.

Oüi, Seigneur, la grandeur de mon Impiété
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du Supplice
Ton interêt s'oppose à ma félicité.
Et ta Clémence même attend que je périsse.

Con-

Sonnet de des Barreaux 11.

Contente ton désir, puisqu'il t'est glorieux
2. Tonne, frappe, il est tems, rens moi guerre pour guerre
1. Offense toi des pleurs qui coulent de mes yeux.

J'adore en expirant la raison qui t'aigrit,
Mais dessus quel endroit tombera ton Tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du Sang de Jesus Christ.

Réponse
au
Sonnet précédent.

Puisque mes Jugemens sont remplis d'Equité,
Au Pêcheur pénitent, je veux être propice.
Il est vrai que ton crime a lassé ma Bonté,
Mais je puis pardonner sans choquer ma Justice.

Oüi, quoique la Grandeur de ton Impiété
Ne laisse à mon courroux que le choix du Suplice:
Tes cris, qui m'ont fléchi, font ta félicité;

Mon

Réponse

Mon Amour ne veut pas qu'un coeur contrit périsse.
Toujours de faire grace, il me fut glorieux:
Je suis touché des pleurs qui coulent de tes yeux:
Au seul Impénitent je déclare la Guerre.
Un Soupir m'adoucit, si le péché m'aigrit,
Mon fils qui te reclame, arrête mon Tonnerre:
Que puis-je refuser au sang de Jésus Christ?

Ode
sur le vrai Dieu.

Se peut-il que dans ses Ouvrages,
L'homme aveugle ait mis son
appui,
Et qu'il prodigue ses hommages,
A des Dieux moins divins que lui!
Jusqu'à quand par d'affreux blas-
phèmes,
Rendrons nous les honneurs su-
prèmes,
Aux métaux qu'ont formé nos
mains?
Jusqu'à quand l'encens de la Terre,
Ira t'il grossir le Tonnerre,
Prêt à tomber sur les humains?

Descends des demeures divines,
grand

Ode sur le vrai Dieu.

Grand Dieu! les Tems sont accom-
plis:
L'erreur enfin sur ses ruines,
Va voir tes Temples rebâtis.
Un jour pur comence à paroître!
Sur la Terre un Dieu vient de naître
Pour nous arracher au Tombeau:
De l'Enfer les monstres terribles,
Abbaissans leurs têtes horribles,
Tremblent au pied de son berceau.

Mais l'homme constant dans sa rage,
S'oppose à sa félicité:
Amoureux de son Esclavage,
Il s'endort dans l'iniquité:
Je vois ses mains infortunées
Aux Palmes du Ciel destinées,
S'offrir à des fers odieux! Il

Il boit dans la coupe infernale,
Et l'épais venin qu'elle exhâle,
Dérobe le jour à ses yeux.

Ne peut-il des nuages sombres,
Percer la longue obscurité?
Son Dieu porte à travers les
Ombres,
Le flambeau de la Vérité!
Ouvre les yeux, homme infidelle,
Suis le Dieu puissant qui t'appelle;
Mais tu te plais à l'ignorer;
Affermi dans l'ingratitude
Tu voudrois que l'incertitude
Te dispensât de l'adorer.

Mets le comble à tes injustices,
Il n'est plus tems de reculer:
Ses

Ses vertus condamnent tes vices:
Il faut le suivre, ou l'immoler.
L'erreur, la Colère, l'envie,
Tout s'est armé contre sa vie.
Que tardes tu? Perces son flanc;
De ses jours il t'a rendu maître;
Et qui l'a bien sçu méconnoître,
Craindra-t-il de verser son sang?

Ciel! Déjà ta rage exécute
Ce qui a présagé ma douleur!
Ton juge à tous tes maux en bute
Va succomber sous ta fureur!
Je vous vois, Victime innocente!
Sous le faix d'une Croix pésante
Vous traîner jusqu'au triste lieu!
Tout est prêt pour le Sacrifice;
Vous semblés de vos maux complice,

Où

Ode sur

Oublier que vous êtes Dieu!

O toi, dont la Course céleste,
Annonce aux hommes leur Auteur,
Soleil! ou cet état funeste
Reconnois tu ton Créateur?
C'est à toi de punir la Terre;
Si le Ciel suspend son Tonnerre,
Ta Clarté doit s'évanouir:
Va te cacher au fond de l'Onde.
Peux tu donner le jour au Monde,
Quand ton Dieu cesse d'en jouir?

Mais quel prodige me découvre,
Les flambeaux obscurs de la nuit?
Le voile du Temple s'entr'ouvre,
Le Ciel gronde, le jour s'enfuit!
La Terre en abîmes ouverte, Avec

le vrai Dieu. 19.

Avec regrêt se voit couverte,
Du sang d'un Dieu qui la forma:
Et la Nature consternée
Semble à jamais abandonnée
Du feu divin qui l'anima.

Toi seul, insensible à tes peines,
Tu chéris l'instant de ta mort,
Grand Dieu! Grace aux fureurs humaines,
L'Univers a changé de sort!
Je vois des palmes éternelles,
Croître en ces Campagnes cruelles,
Qu'arrosa ton sang précieux:
L'homme est heureux d'être perfide,
Et coupable d'un Déicide,
Tu nous fais devenir des Dieux.

Sur l'usage des Afflictions.

Ne murmurons jamais d'une uti-
le misère,
Que nous dispense un Dieu de sa
Gloire jaloux:
C'est un Père irrité; mais c'est
toujours un Père:
Il ne renonce point à ce titre
si doux.
Par les maux dont il nous af-
flige,
Il ne punit pas, il corrige,
Des Vices dangereux dont il trem-
ble pour nous.
Pécheurs, qui l'irritons, si nous
sommes à plaindre,

C'est

Elévation à Dieu. 2.

C'est lorsque plus heureux, Nous
avons lieu de craindre,
Qu'il ne nous cache son courroux.

Elévation à Dieu
après
la Communion.

Quel Calme! quels transports! quelle
divine flâme.
Quel avenir! Venez, Objets trop ravis-
sans!
De plus près à mon ame faites Vous
reconnoitre:
Triomphés dans mon coeur, et que
mon divin Maitre,
Y régne tous les jours comme dans ce moment.

22.

Portrait du vrai Sage.

Le Sage écoute tout, s'explique en
peu de mots.
Il interroge et répond à propos,
Plaît toujours sans penser à
plaire:
Dans ses moindres discours fait
voir son Jugement,
Et sait au juste le moment,
Qu'il doit parler ou se taire.
Devant un plus sage que lui,
Rarement il ouvre la bouche.
Il n'est pas curieux des affaires
d'autrui,
Et ce qui le regarde est tout ce qui
le touche.

Ja.

Portrait du vrai Sage.

Jamais à s'affliger, il n'est ingénieux,
Il s'accommode au tems, aux personnes,
aux lieux,
Ne s'allarme jamais d'une chose
incertaine.
Il court par sa prudence au devant
du danger,
Et souffre sans chagrin sans murmure
et sans peine,
Ce qu'il ne peut ni rompre ni changer.
Le Repos de l'esprit est tout ce qu'il
souhaite,
Et s'il n'a pas beaucoup de bien;
Du peu son ame est satisfaite,
Et tout ce qu'il n'a pas, il le compte
pour rien.

Epitaphium Adamii Victorini.

Hæres peccati, naturâ filius iræ
Exiliique reus, nascitur omnis homo,
Unde superbit homo? Cujus conceptio culpa,
Nasci poena, labor vita, necesse mori.
Vana salus hominis, vanus decor, omnia vana,
Inter vana, nil vanius est homine.
Dum magis alludit præsentis gloria vitæ,
Præterit, non præterit, fugit, imo perit.
Post hominem Vermis, post Vermem fit Cinis, heu! heu!
Sic redit ad Cinerem gloria nostra suum.

Sentimens de Mr. du Puis mourant.

Bientôt enseveli dans un profond Sommeil,
Je ne verrai plus le Soleil.
Bientôt débarassé des troubles de la Terre,
Et bientôt au nombre des morts,
Je ne me verrai plus dans l'esprit et le Corps,
Contraint de soutenir une éternelle Guerre.

Un Trépas désiré vient me fermer les yeux,
Je ne verrai plus cet oeil brillant des Cieux,
Je ne trouverai plus sa lumière importune;

Sentimens de Mr.

Mes malheurs sont égaux au nombre de mes jours;
Je ne gémirai plus des coups de la fortune,
Ma mort en arrête le cours.

Ce n'est point un mal que la mort,
Je m'y prépare sans effort;
Toujours obéissant aux Loix de la Nature,
Lorsqu'Elle l'a voulu, ma Mère m'a conçu:
J'ai suivi volontiers ma pénible avanture
Et je rends volontiers le jour que j'ai reçu.
Mortels, qui commencés aujourd'hui votre vie,

Je

des Cuis mourant

Je ne vous porte point d'envie,
Les troubles d'ici bas sont pires que
la mort,
Si, du fonds du Néant j'avois pû les
connoître,
Et que Dieu m'eût laissé le Maitre
de mon sort,
Jamais je n'aurois voulu naître.

Tous les jours exposés à de nouveaux
malheurs,
Tous les jours exposés à de nouvelles
douleurs,
D'un corps sujet à pourriture.
Se sentir de chagrin dévorer jusqu'
aux Os:
Voilà, foibles Mortels, notre vive
peinture
Ce n'est point en vivant qu'on trouve
du repos.

Con-

Contre tous ces maux la Mort
m'ouvre un azyle,
Je m'y jette l'esprit tranquille.
Je ne vois point d'horreur dans
le Trepas.
Dans l'immense Bonté du Créa-
teur du monde,
Après les troubles d'ici-bas,
Je ne vois régner qu'une paix
profonde.

Le Courtisan détrompé du monde,

par Mr de Racan.

N'espèrons plus, mon Ame, aux promesses du monde;
Sa Lumière est un Verre, et sa faveur une Onde,
Que toujours quelque Vent empêche de calmer:
Quittons ces Vanités, lassons nous de les suivre,
C'est Dieu qui nous fait vivre,
C'est Dieu qu'il faut aimer.

En vain pour satisfaire à nos lâches envies,
Nous passons près des Rois le reste de nos vies,

30. Le Courtisan détrompé.

À souffrir des mépris, à plier les genoux:
Ce qu'ils peuvent n'est rien, ils sont comme nous sommes,
Véritablement hommes,
Et meurent comme nous.

Ont-ils rendu l'esprit? Ce n'est plus que poussière,
Que cette Majesté si pompeuse & si fière,
Dont l'éclat orgueilleux ombrageoit l'Univers,
Et dans ces grands tombeaux où leurs âmes hautaines,
Font encore les vaines,
Ils sont mangés des vers.

Là

Là, se perdent ces Titres de Maîtres de la Terre,
D'arbitres de la paix, de foudres de la Guerre;
Comme ils n'ont plus de Sceptres, ils n'ont plus de flatteurs,
Et tombent avec eux d'une chûte commune,
Tous ceux que leur fortune,
Faisoient leurs Serviteurs.

Sur la mort de Louvois.

Figure du monde qui passe,
Et qui passe dans un moment.
Pompe, Richesse, Honneur, funeste
Amusement
Dont un mortel s'enyvre & jamais
ne se lasse,
De quoi sert votre éclat à l'heure
de la mort!
Il ne peut changer ni retâcher le
sort.
Louvois plus haut que lui ne vo-
yoit que son Maître,
Dans le comble des Biens, des Grandeurs,
du plaisir, Lon-

Sur la mort de Louvois 33.

Lorsqu'il la craint le moins, la
mort vient le saisir,
Et ne lui donne pas le tems de la con-
noître.
Hélas! aux grands Emplois que sert-
il de courir?
Pour veiller sur soi même, heureux
qui s'en délivre!
Qui n'a pas le tems de bien vivre,
Trouve mal aisément le tems de
bien mourir.

32. Sonnet
d'un Vieillard pénitent.
par l'Abbé Tavernier.

Enfin je touche au terme où finit
ma Carrière;
Mes yeux, mes tristes yeux sont prêts
à se fermer,
Je vais rendre à la terre une vaine
poussière,
Cette argile qu'un Dieu paîtrit
pour me former.
Du cercle de mes ans la douloureuse
image
Ne m'offre qu'un tissu de coupables
erreurs,
Vase d'iniquité je termine mon âge
Par de justes regrèts, et d'amères
dou-

Sonnet
douleurs.

Ta couronne, ô mon Dieu! n'est pas
le prix du vice,
Mais si le repentir peut flêchir ta
Justice,
Laisse tomber sur moi l'espoir de
tes Elus.
Helas! près du moment où je ne se-
rai plus.
Que mes pleurs, que mes cris désarment
ta vengeance!
Qui meurt dans les remords a droit à
ta Clémence.

Fin

36.

Autre
sur
un Avorton
par Mr. Hénault.

Toi, qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'être et
du néant,
Triste avorton, informe enfant,
Rebut du néant et de l'être.

Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un cri-
me à son tour,
Funeste Ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste Victime.

Donne fin aux remords par qui
tu t'as vengé

Et

Sur un avorton.

Et du fonds du néant où je l'ai
replongé
N'entretiens plus l'horreur dont ma
faute est suivie.
Deux Tyrans opposés ont décidé ton
sort:
L'amour, malgré l'honneur, t'a fait
donner la vie;
L'honneur, malgré l'amour, t'a fait
donner la mort.

38.

Autre
Sur le Sacrifice de la Croix,
par Mr. de Godeau.

Vous, qui pour expier nos ingrates malices,
Immolés au Seigneur des agneaux innocens,
Et qui sur les autels faites fumer l'encens,
Prêtres de l'Eternel, quittés ces Saints Offices.

Venés voir votre Dieu dans des honteux Supplices,
Qui pousse vers le Ciel d'adorables accens,
Et par un sacrifice au dessus de nos sens,

Met

Autre

Met une heureuse fin à tous les
Sacrifices.

Célébrés, ô pècheurs, en ces merveil-
leux jours,
L'excès de ses bontés, l'ardeur de son
Amour:
Connoissés en ces maux, la grandeur de
vos Crimes.
Mais la Croix où Jesus meurt pour
votre pèché
Au lieu de vos discours vous récite
pour ses victimes.
Et l'art de le louer est d'y vivre attaché.

40. Stances
par Mr. Arnauld d'Andilly
Sur la Paix de l'ame.

Veus tu de ton esprit bannir
l'inquiètude,
Et goûter la douceur d'une solide
paix,
Fuis le trouble importun des su-
perbes Palais,
Et pour vivre avec Dieu, cherche la
Solitude.
C'est là que renonçant à tous les
vrais plaisirs,
Son Amour eternel remplira tes
désirs
Et de tes passions viendra calmer l'orage.
Ton corps sera son temple, et ton
coeur son Autel,   Ta

Ta vertu son miroir, son ame son image,
Et ses yeux te verront comme un
Ange mortel.

Ode
contre l'Athéïsme.

Loin d'ici cette folle yvresse,
Qui, des nourrissons du Parnasse,
Soutient les profanes accens,
Fuyés, Déités chimériques.(a)
Oui, les Idoles poëtiques,
Ne méritent point mon encens.
Vérité, c'est toi que j'implore!
Du Dieu que l'univers adore,
Fais briller les Droits éternels.

(a) Apollon et les Muses invoqués par les Poëtes.

Fais, que d'une main affermie,
Dans le coeur même de l'impie,
Il aille lui dresser des autels.

Fille du Ciel, le fol athée
A ta Clarté si respectée,
Livre des assauts impuissants:
Malgré lui ta vive lumière,
De l'erreur perçant la barrière,
Frappe son esprit et ses sens.

Impie! arrête: ton blasphême,
Au vrai Chrêtien, au Païen même,
Inspire une secrète horreur,
Ton crime allarme la Nature,
Elle abhorre une bouche impure
Qui vient lui ravir son auteur.

Viens, ingrat! contemple le Monde,
Les vastes Cieux, la Terre et l'Onde,

Qui

l'Athéïsme. 43.

Qu'offrent-t-il à nos yeux charmés?
Contemple cet Ordre admirable,
Où brille la main adorable,
De l'Auteur qui les a formés.

Mais pourquoi promener ta vüe,
Sur les eaux, la Terre & la Nüe?
Considère ton propre Corps;
Admire sa noble Structure,
Ses Organes, sa contexture,
Leurs inexplicables ressorts.

Vainement une erreur antique,
Au hazard, Cause chimérique,
Assigne un Ordre si constant.
Seroit-il possible, Epicure (a)

(a) Philosophe qui soutenoit la matière éternelle, et dont le systême étoit de rapporter au concours fortuit des atômes la cause du bel Arrangement de l'univers.

 Ode, contre

Que les beautés de la Nature,
Fussent l'ouvrage du néant?
Rions de la folle pensée,
Des Philosophes du Lycée[a]
Qui crurent le monde éternel,
Et qui, d'une masse insensible,
Lourde, changeante & corruptible,
Forgèrent un Etre immortel.
Un esprit foible, hardi Prothée[b]
Tour à tour, Juif, Chrétien, Athée,
Forme un Systême monstrueux;
Confond l'esprit & la matière
Et

(a) Lieu dans Athènes où se tenoit l'école des Péripatéticiens, ou de la secte des Philosophes, qui avoit pour chef Aristote.
(b) Spinosa, Auteur d'un captieux Systême d'Athéisme, et qui a prétendu que tout l'Univers n'étoit qu'une seule substance, et que cette substance étoit Dieu.

l'athéïsme.

Et fait du Dieu de la Lumière
Un Etre obscur et ténébreux.
Vantés-nous les rares Systêmes (a)
Ou plûtôt tes affreux blasphêmes
Que l'homme étale en ses travers;
Qui, monumens de sa foiblesse,
Font voir de l'humaine sagesse
L'orgueil et les excès divers.

Conçoit-on, dis tu, ce mystère? (b)
Ici bas le méchant prospère
L'homme de bien vit malheureux....
Attens le jour, jour redoutable,
Où tu verras l'un misérable,
Et l'autre au comble de ses voeux.

(a) Les passions objectées par les libertins, contre l'existence de Dieu.

(b) Le mal physique objecté par les mêmes contre l'existence de Dieu.

Ode contre

Dès le moment qu'il prit naissance,
L'Univers de ton existence
Fit, Grand Dieu! sa félicité;
Rien n'a pû chez les Hurons même (a)
Eteindre d'un Etre Suprême
La consolante vérité.

Tu parles, tout se meut, tout
tremble;
Soudain tous les Etres ensemble
Suivent tes Ordres Souverains;
L'Insecte qui rampe sous l'herbe,
Ainsi que le Lion superbe
Prêchent ta grandeur aux humains.

Le méchant même te revère,
Caligula, Néron, Tibere
Craignirent ton juste courroux;
Et

(a) l'idée de Dieu naturelle à tous
les hommes.

Et les ames nobles & belles,
Les Antonin, les Marc Aurèle
Adorerent toujours tes coups.
Un ardent desir me pénètre,
Je veux perpetuer mon Etre,
Je veux vivre avec le trépas.
Si ce n'est qu'une erreur flatteuse;
Elle me plait, elle est heureuse,
Cruel! ne me l'arrache pas.
Mon ame tremblante, étonnée
Frémiroit de sa destinée
A l'aspect d'un affreux néant;
Et l'homme abhorrant cette image
Désesperé de son partage,
Mourroit cent fois en un instant.
Que ne puis-je d'un trait de flâme,
Peindre le desespoir de l'ame,
Si l'Univers étoit sans Dieu?

Ou

On verroit l'affreuse licence,
Le vol, le meurtre, la vengeance,
Porter leur fureur en tout lieu.
Quel effroi saisit ma pensée!
La nature bouleversée
S'offre à mon esprit éperdu,
Le Soleil embrase la Terre;
Au Soleil l'onde fait la guerre:
Tout périt, tout est confondu.(a)

Au Crime quand il s'abandonne,
D'où vient que le mortel frissone;
Eut-il sû cacher son forfait?
En vain au glaive redoutable,
S'échappe l'effrayé coupable;
Un Dieu l'a vû: ce Dieu le sait.

Me

(a) L'Hypothèse de l'athéisme entraine l'anéantissement de l'Univers

l'Athéisme 49.

Ménace, tonne, frappe, abîme;
Dieu juste, fais trembler le Crime!
Venge ta sainte Majesté.
Mais que dis-je? .... Ah! plutôt pardonne,
Dieu clément, touche, éclaire, tonne,
Fais nous adorer ta bonté.

Insensé! Tout ce qui respire,
D'un Dieu nous démontre l'empire:
Oui, tout concourt à le prouver.
Qui ne le respecte, est à plaindre;
On ne risque rien à le craindre,
On risque tout à le braver.
Un jour sur les rigueurs célestes,
Viendront mille doutes funestes,
Allarmer ton dernier instant.
Je vois, O misère accablante!
Ton ame s'envole flottante,
Entre l'Enfer & le Néant.

Ode
à la Vérité
par Mr de Champfort.

Descends de la Sphère éternelle,
O Vérité, Soutiens ma voix.
Descends, viens venger ta querelle,
Reclame tes augustes droits.
Le pervers t'outrage et t'abhorre,
Le Sage trop souvent t'ignore,
Et l'obscur amas des mortels,
Même, en t'implorant par foiblesse,
N'ose envisager la Déesse,
Dont il embrasse les Autels.

Faut-il que loin de notre vüe
Ton trône éclatant soit placé?
Ah! que du moins perçant la nüe
Un rayon vers nous soit lancé:
Vois ce Soleil dans sa Carrière:
Son intarissable lumière, Dans

Ode à la Vérité

Dans nos yeux entre avec douceur,
Que ne peut ta vive influence,
En imitant sa bienfaisance,
Pénétrer ainsi notre coeur.

L'Univers heureux et paisible
Ne connoîtroit aucun fleau;
Thémis pour être incorruptible,
N'auroit pas besoin de bandeau,
Et le Fanatisme barbare,
O Dieux! cet Enfant du Ténare
Qui se dit le Vengeur des Cieux,
Enchaîné par ta main puissante,
Au fond de sa prison brulante,
Etoufferoit ses cris affreux.

Le Mensonge, la Perfidie,
Loin des coeurs eût fui pour jamais;
Du Sage la voix plus hardie. Eût

Ode

Eût dit aux Rois dans leurs Palais,
„Oui, je Vous dois l'Obéissance,
„Je m'arme pour votre défense:
„Mais quand je combats pour mes Rois,
„On me doit des jours sans allarmes;
„Et le droit d'essuyer mes larmes,
„Est le plus noble de vos Droits.

Rougissés de votre Génie,
Vous, Politiques imposteurs,
Complices de la Tyrannie
Dont Vous connaissés les fureurs.
J'entens votre voix mercenaire,
Crier aux Maitres de la Terre,
„Vos Sujets sont formés pour Vous,
„Aucun devoir ne Vous engage;
„Ramper, gémir est leur partage;
„Heureux de vivre à vos genoux.

Lu!

À la Vérité 50.

Qu'un Courtisan noirci de crimes,
Habile dans l'art de ramper
Empoisonne de ces Maximes
Le Monarque qu'il veut tromper.
Il entrevoit sa recompense,
Il va dévorer la substance,
De tout un Peuple gémissant.
Je hais un Flatteur exécrable,
Je plains un Tyran méprisable,
Et je me tais en frémissant.

Mais Vous dont la voix libre & sage,
Aux Mortels doit la vérité,
Avez vous crû lui rendre hommage;
En trahissant l'humanité?
Ne pésés plus ma destinée.
Pourquoi d'une main forcenée
Me jetter sous un joug d'airain?

Ode

Et pourquoi d'un sceptre paisible,
Formez vous un Glaive terrible,
Prêt à se plonger dans mon sein?
Fuis loin de moi, Mortel prophane,
Qui par le Mensonge inspiré
As de Clio, qui te condamne,
Avili le burin Sacré.
Je te l'arrache avec colère,
Je veux que sur l'airain sévère
Il grave ta honte à jamais.
Tu brises la digue impuissante,
Que d'un Dieu la main bienfaisante,
Opposoit aux heureux forfaits.

O douleur! un Tyran féroce,
Dans le sang se sera plongé:
Il rend en paix son ame atroce,
Et l'Univers n'est point vengé!

à la Vérité 55.

Si dans nos Coeurs, il pouvoit lire,
Le mépris, l'horreur qu'il inspire!....
Mais d'erreur il meurt enyvré.
Ah! que l'histoire inexorable
Flétrisse au moins ce nom coupable,
Immortel, pour être abhorré.

Vérité, confonds l'Artifice,
Punis les Tyrans, leurs flatteurs;
Et toi, Postérité propice,
Dispense avec choix tes faveurs.
N'offre aux respects de tous les âges,
Que les vains héros, les vrais Sages:
Et que ta prudente Equité
N'ouvre le temple de Mémoire,
Qu'à ceux qui marchent vers la Gloire,
Sur les pas de la Vérité.

Les Plaisirs de l'Esprit.

Ode.

par Mr. l'abbé de Malaspine.

Fuis Volupté, Mère de crime,
Que peuvent sur moi tes appas ?
Je m'élance et franchis l'abîme,
Que les fleurs couvrent sous mes pas.
A mes sens j'impose silence ;
Leur passagère jouissance
Eteint l'yvresse des desirs.
Mon esprit s'échauffe, s'enflâme,
La pensée élève mon ame,
Elle éternise mes plaisirs.

Fils de Japhet, quel sort funeste
Te punit d'un heureux larcin !
L'homme animé du feu céleste
Des Dieux partagea le Destin ;

Con-

Les Plaisirs de l'esprit 57

Comme eux, je contemple mon être;
L'Art sublime de me connoître
Suffit à ma félicité;
Et quand tout rampe sur la Terre,
Je plane au dessus du Tonnerre;
Je fixe la Divinité.

Au seul aspect de ses Ouvrages,
Quels secrets me sont découverts!
Mon esprit dévance les âges,
Je vois éclore l'Univers.
Le Telescope d'Uranie
Me montre l'Ordre, l'harmonie,
Des Mondes flottans dans les Cieux;
Ces Soleils, ces Globes immenses,
Rapprochés, malgré leurs distances,
Semblent descendre sous mes yeux.

Muses, Ouvrés ce Sanctuaire;

Où

Où vos illustres favoris,
Du pur flambeau qui les éclaire,
Viennent échauffer mes esprits:
Du séjour des Dieux descendue,
Vérité, tu frappes ma vüe!
Le voile tombe, l'erreur fuit:
Tel sur son Char l'astre du monde,
Dissipe, en s'échapant de l'onde,
Les vains fantômes de la nuit.

Quel moment, nouvelle existence!
Le Génie accourt à ma voix:
Dans sa sublime indépendance
Il dédaigne le sort des Rois.
Loin d'ici superbes Esclaves,
De l'or qui couvre vos entraves,
Mes yeux ne sont point éblouïs.
Fuyez; je suis libre, je pense;

Cet-

de l'Esprit.

Est-il un trésor qui balance
La liberté dont je jouis?

Du fruit de vos veilles savantes,
Je m'enrichis, illustres morts.
Fils de Calliope, tu chantes:
Mon ame éprouve tes transports,
Sophocle excite mes allarmes,
Son Rival m'arrache des larmes:
Je ris avec Anacréon.
Quand j'entens tonner Démosthène,
Mon Coeur est Citoyen d'Athène;
Je vole aux Champs de Marathon.

Mon oeil, dans les fastes des âges
Saisit les traits du coeur humain:
L'histoire est l'école des sages,
Tous ses tableaux sont sous ma main;
J'écarte

60. Les Plaisirs,

J'écarte souvent ces prodiges.
L'esprit, par de brillans prestiges,
Asservit, entraine le Coeur....
Pardonne, Raison trop sevère,
J'aime à poursuivre une Chimere;
Le plaisir naît de mon erreur.

Un feu dévorant me consume,
Quel souffle anime mes esprits?
Mon ame coule sous ma plume;
Elle passe dans mes Ecrits.

Ainsi la matière écumante
S'élève, gronde, impatiente,
D'échaper au Gouffre enflamé,
Et par un Dédale rapide,
Court au gré de l'Art, qui la guide,
Reproduire un Roi Bien Aimé.

Enfant chéri de mon Génie, Du

de l'Esprit. 61.

Du sort fatal brave la Loi:
Je ne regrette plus la vie,
Si mon nom la retrouve en toi,
Que j'aime ce fruit de ma verve!
Je l'encense: c'est la Minerve,
Qu'a fait éclore mon Cerveau.
Tel enchanté de son Ouvrage,
Pygmalion rendit hommage
Au Chef d'oeuvre de son Ciseau.

Que la fortune et ses Caprices,
Sur moi rassemblent les revers;
Esprit! je goute tes délices:
Elles me suivront dans les fers.
Cette félicité suprême,
Par son charme, de la mort même
Peut adoucir l'aspect affreux.
Aux yeux d'une Epouse éperdue,
Tranquille, et buvant la Cigue,
Socrate pense: il est heureux.

Les Vérités Expérimentales.

L'Amour se soutient par l'espoir,
Le Zèle par la recompense,
L'Autorité par le Pouvoir;
La foiblesse, par la prudence:
Le Crédit par la probité,
L'estime par l'integrité,
La Santé par la temperance;
L'esprit par le contentement,
Le contentement par l'aisance,
L'aisance par l'arrangement,
L'arrangement par la Science.
Plus de douceur que de beauté
Ne semble aux filles nécessaire;
Plus d'éclat que de vérité
Dans un Auteur ne peut me
plaire. Pour

Les Vérités expérimentales. 63.

Pour être heureux, il faut avoir
Plus de vertus, que de savoir,
Plus d'amitié que de tendresse,
Plus de Conduite que d'esprit;
Plus de santé que de Richesse,
Plus de repos que de profit;
Petit bien qui ne doive rien;
Petit Jardin, petite table,
Petit Minois, qui m'aime bien:
Me font un sort inestimable.
J'aime beaucoup, quand il fait
froid,
Bon feu dans un petit endroit.

Les délicats font grande chère,
Quand on leur sert dans un repas,
De bons vins, dans un petit verre,
De grands mets dans de petits plats.

Il

Il resulte de ce langage,
Qu'il ne faut rien avoir de trop.
Que de sens renferme ce mot.
Qu'il est judicieux et Sage!

Trop de repos nous engourdit,
Trop de fracas nous étourdit,
Trop de froideur est indolence,
Trop de hauteur, insuffisance;
Trop d'amour trouble la raison;
Trop de liqueur est un poison:
Trop de finesse est artifice:
Trop de rigueur est dureté:
Trop d'Oeconomie, Avarice
Trop d'Audace est témérité
Et trop de bassesse est un vice.
Trop de biens, devient un fardeau,
Trop de grandeur, un Esclavage;

Trop

Les vérités experim. 65.

Trop d'épices mènent au tombeau,
Trop d'esprit nous porte dommage,
Trop de Confiance nous perd,
Trop de franchise, nous dessert,
Trop de bonté, devient foiblesse;
Trop de politesse est fadeur,
Trop de Complimens, petitesse;
Et trop d'ennemis, un malheur.

Ce trop pourroit, à le bien prendre,
Aisément se changer en bien,
C'est souvent, faute de s'entendre,
Le tout ne dépend que d'un rien.
Un rien est de grande importance,
Un rien produit de grands effets;
En Amour, en Guerre, en Procès,
Un Rien fait pancher la balance;
Un rien nous pousse auprès des Grands,

Un

66. Verités Expérim.

Un rien nous fait aimer des Belles,
Un rien fait sortir nos talents:
Un rien démonte nos Cervelles,
D'un rien de plus, d'un rien de moins,
Dépend le succès de nos soins.
Un rien flatte quand on espère:
Un rien trouble, lorsque l'on
craint;
Amour, ton feu n'est que Chimère,
Un rien l'allume, un rien l'éteint.

Le Portrait du Sage par Mr. de la Harpe

Non sibi, sed toti genitum se credere mundo.
Lucan.

Eloigne de ton coeur la crainte avilissante,
Livre à la verité ton ame indépendante,
Ose lui consacrer tes talens & tes jours,
L'attester dans les fers, et même dans les Cours,
L'annoncer sans orgueil, ainsi que sans Systême;
Et crois, en la cherchant, t'approcher de Dieu même;
Tu seras Philosophe. Il est vrai que ce nom
Profané par la mode & par l'opinion,

Peut

Portrait

Fut prodigué long tems aux Arti-
sans frivoles,
Des phantômes trompeurs, qu'a do-
roient les Ecoles;
A l'absurde Pyrrhon, au Cynique
effronté,
Aux vains Spectateurs de la fatalité.
Mais la Raison plus forte a sçu
briser sa Chaîne;
Son Cercle est aggrandi, sa marche
est plus certaine:
L'usage de sa force est mieux déter-
miné,
A d'utiles travaux le sage ramené,
N'ira plus s'égarer au Labyrinthe
immense,
De ces illusions, que l'on nomma
science;
Il ne prétendra point soumettre à son
effort
L'l-

L'Enigme de la vie, et celle de la Mort;
Ces Secrets éternels que l'arbitre Suprême,
Cacha dans son Essence & garda pour lui même.
Philosophe, sur l'homme il faut jetter les yeux;
Son bonheur est le but de tes soins, de tes voeux;
Ce qu'on a fait pour lui, ce qu'on doit encor faire;
Quel est le bien possible et le mal nécessaire,
Quel terme il faut marquer à notre Liberté,
Quel grand Respect un Roi doit à l'humanité.

Portrait

Ce qui fonde nos droits, et ce qui les balance;
Du Trône avec les Loix l'utile Intelligence:
Voilà de quels Objets le Sage est occupé.
Il est le Bienfaiteur de l'homme détrompé;
Combattre l'injustice est son premier Ouvrage.
Tour à tour il employe et l'Art & le Courage:
Il oppose souvent contre l'Opinion,
Un ridicule heureux plus fort que la Raison.
Sans nous effaroucher, sa voix sait nous instruire,
Il désarme l'erreur, s'il ne peut la détruire.

La

La Sagesse, il le sait, a plus d'un ennemi,
Et quand l'homme a pensé, les Tyrans
ont frémi.
Rois! si la Vérité vous sembloit un
Outrage,
Daignés dans votre esprit rappeller
le langage,
Que tint à des flatteurs un Calife
adoré;
Aaron, du nom de Juste autrefois
honoré.
"La Sagesse, dit il, consacre la
puissance:
"Si mes prédécesseurs chérissant
l'ignorance,
"Ont cru que de leur trône elle étoit
le soutien,
"C'est à la Vérité de veiller près du mien.

Cette

„ Cette ignorance encor si chère à mes Ancêtres,
„ Même en obéissant, épouvante ses Maîtres.
„ Cette Esclave est rampante & farouche à la fois.
„ Les Sujets éclairés sont faits pour les grands Rois.
„ Si du sort des humains nous sommes les Arbitres,
„ Qu'ils discutent nos droits, leurs besoins sont nos titres,
„ Et moi par des bienfaits, je les veux confirmer.
„ Mais malgré cette ardeur qui me doit animer,
„ Si quelque chose échappe aux soins du Rang suprême,

" Si l'un de mes Sujets, pour ce Peuple
que j'aime,
" Forme un juste souhait, que je puisse
remplir,
" Qu'il approche, qu'il parle, et je vais
l'accomplir."
Des sentimens si purs, sont dans le Coeur
du Sage:
Pourroit-il froidement méditer son
Ouvrage?
L'Elève du Portique, austère & rigoureux,
Condamnant les Mortels, ne faisoit
rien pour eux:
D'une Morale outrée effrayant In-
terprète,
Blessant l'humanité pour la rendre
parfaite,

Portrait

Il dicta des Leçons, qui la firent
trembler,
Il affligeoit des Coeurs qu'il falloit
consoler.
Ah! le vrai Philosophe est loin d'être
insensible.
Aux plus doux sentimens son ame
est accessible,
Au sentier des Vertus en dirigeant
nos Pas,
Il soutient la foiblesse et ne l'in-
sulte pas.
La nuit a sur les Cieux jetté son Om-
bre obscure,
Le Sommeil dans ses bras a reçu
la Nature:
Le Philosophe veille, et l'homme est
sous ses yeux.

Son

Son Coeur plein de nos maux sort attendri
fureux:
Et de cet Interêt sa grande ame oppressée,
Etend sur l'Univers sa profonde pensée.
Peut-il guérir nos maux? Non, mais il
peut du moins
Faire encor retentir le Cri de nos besoins:
Auprès de ces Mortels choisis pour nous
conduire,
Qui peuvent commander, quand le Sage
désire,
C'est assés, cet espoir l'anime et le sou-
tient
Cet immortel honneur à lui seul appar-
tient,
Il élève sa voix, elle est simple et tou-
chante;
Tous les coeurs aimeront sa douceur
éloquente:

Il

16 Portrait.

Il n'a point la manie ordinaire en nos jours,
D'enfler à tout propos sa voix et ses discours,
D'appeller à grand bruit & les Cieux et la Terre,
D'accabler la Raison d'une Pompe étrangère;
Qu'un autre aille évoquer sur des tons rebattus,
Les Manes de Caton, les Manes de Brutus,
Et dans une Doctrine avec faste étalée
Attrister ses Lecteurs de sa morgue ampoulée;
La Déclamation n'est point le sentiment.
La Morale du Sage a moins d'emportement.

Il

du Sage. 47.

Il préfère en sa vie ainsi que dans son Style,
A l'orgueil d'étonner le plaisir d'être utile.
Son Ame à ses Ecrits prête un Charme Vainqueur;
La cause des humains est celle de son Coeur.
Quoi! de si nobles soins, dont il fait son étude,
Ne l'occuperont-ils que dans la solitude?
Ce mortel généreux, loin des mortels caché,
Est-il à la retraite à jamais attaché?
Ne peut-il être assis qu'à l'ombre du lycée?
Et la Philosophie oisive et délaissée,
Aux seuls ambitieux livrant cet Univers,
Doit-elle sans retour habiter les déserts?

Que

Portrait

Que dis-je? en tous les lieux elle est
toûjours la même,
Elle est auprès du Thrône, et sous le
Diadème.
On la vit sous Trajan commander
autrefois;
De Pline dans l'Afrique elle dicta les
Loix:
Dans l'Europe à nos yeux son Règne se
retrace.
Elle n'a point sans doute à rougir de
sa place;
Mais sans juger son Rang, sans oser
prévenir
Sur le Siècle présent la Voix de l'avenir,
De Catinat modeste au sein de la
Victoire,
Qui vit d'un oeil tranquille et la Cour &
la Gloire,
Et

Et ce grand Magistrat, qui défenseur des Loix,
Même à leurs ennemis fit respecter leur voix;
Ce l'Hôpital enfin, Citoyen magnanime,
Sujet de la Vertu sous le règne du Crime,
N'ont-ils pas, combattant leur Siècle et ses erreurs,
Fait asseoir la Sagesse à côté des Grandeurs?
Le vertueux Sully, né dans des jours Sinistres,
Près du plus grand des Rois le plus grand des Ministres,
Sully, l'ami du Peuple au milieu des honneurs,
Ainsi qu'aux ennemis, formidable aux flatteurs,

Dans

Portrait

Dans la Contagion, toujours in-
corruptible,
Ménant à ses côtés la vérité terrible,
L'opposant à l'audace, à la fraude,
à son Roi,
Sully, loin de la Cour, sans remords,
sans effroi,
Tranquille dans le Port sans avoir
craint l'Orage,
Ce vrai Sage en un mot, célébré par un
Sage,
Ne fut-il pas cent fois plus digne de
ce nom,
Que le doux Aristippe, ou le subtil
Zenon.

Mais si frappé des maux qu'à ses
yeux on endure,

Le

Le Coeur du Philosophe en reçoit la
blessure,
A ses propres Chagrins ce Coeur est-il
fermé?
Contre les coups du sort, sans doute il
est armé:
Mais quel homme est exempt de gémir
sur lui même?
Qu'un Stoïque obstiné dans son Orgueil
extrême,
Signalant sans Objet un effort impuissant,
Dispute à la douleur un pouvoir qu'il
ressent.
Qu'il prétende opposer au tourment qui
le presse,
Un Mensonge arrogant, preuve de sa
foiblesse;
Ce Stoïque imposteur m'indigne contre lui.

Portrait

Qui ne sent point ses maux, ne plaint
pas ceux d'autrui.
Ce superbe insensé se refuse des larmes;
En aura t'il pour moi? à l'heure dans
ses Allarmes,
Le Sage n'en veut point cacher l'im-
pression,
Il a plus d'une fois connu l'affliction;
Et sans doute à lui même il croiroit
faire injure,
En exceptant son cœur des Loix de
la Nature:
Il est homme: il est loin de rougir de
ce nom.
Banni par des ingrats, tu pleures,
Ciceron.
Que ces pleurs d'un grand homme étoient
doux à l'Envie!

Ah!

Du Sage 83.

Ah! Quand du Philosophe elle assiège
la vie,
Que peut-il opposer aux Calomniateurs?
Le tems & l'Amitié ses seuls Consolateurs;
Le Mensonge est si prompt! la Vérité
si lente!
La malignité sourde et la haine inso-
lente,
Et la Crédulité, leur dupe, leur soutien,
Des maux de la vertu sont le seul entretien.
On a même entendu ces détracteurs
infames,
S'ennorgueillir tout haut du succès de
leurs trames.
Triomphons, disoient-ils, il a senti nos coups.
O Monstres! un Reptile osoit ainsi
que vous,
Se vanter du venin dont l'arma la
Nature;

Thomas

84. Portrait

L'homme que dans les champs mordit sa dent impure,
L'écrasant sur la plaie, où couloit le poison,
Fut Sûr de la vengeance & de la Guérison.

Sans même remporter cette triste Victoire,
Le Sage, en succombant, garde toute sa gloire:
La vertu dont souvent on ignore le prix,
Pour déployer sa force, a besoin d'ennemis.
Le Philosophe en vain lui fut toujours fidelle;
Et qu'aura t-il donc fait, s'il ne combat pour elle?
Quel autre plus que lui doit briguer cet honneur?

Il

Il lui faut cette épreuve, elle fait sa
Grandeur,
Et pour en mieux sentir la noblesse
héroïque,
Ecoutés de Platon le songe allégorique:
Il croyoit être assis dans le Conseil des
Dieux.
Là, sur un Trône d'or, Despote im-
périeux,
Le Destin rassembloit sous son regard
immense
Tout ce qui du néant passoit à l'exis-
tence;
Sa voix incessament apelloit les Mortels,
Leur annonçoit à tous les Décrèts éternels,
Des Etres & des tems parcourant l'As-
semblage.

Dans

Portrait

Dans le vaste Univers il lisoit son
Ouvrage;
Et de l'homme et des Dieux ses Arrêts
respectés,
Etoient en longs échos dans les Cieux
repétés,
On l'entendoit redire à la foule
inutile;
„Tu vivras inconnüe, et tu vivras
tranquille.
Et la foule parfois fausse se plaindre
du sort;
Il dit aux Conquerans. „Ministres
de la Mort,
„Avant qu'elle Vous frape, epercés
son Empire.„
A cet autre il disoit. „Ton partage
est de nuire,
„Des

« Des illustres talens tu seras l'ennemi,
« Tu vivras sans vertus, sans honneur,
sans Ami,
« Mais tu vivras enfin. » Le lâche ren-
doit grace.
La voix qui des humains marquoit
ainsi la place,
Fit entendre à la fin cet arrêt dans les
Cieux :
« Pour toi de la Raison défenseur ver-
tueux,
« Porte à l'home un flambeau que ses yeux
semblent craindre ;
« Dût il le détester, nul ne pourra l'éteindre :
« À la pure Morale ose t'assujettir,
« Et de la vérité sois le premier Martyre.
« Avant qu'on la connoisse, il faut
qu'elle succombe,
« Tôt

„Tôt ou tard on ira t'adorer sur ta
tombe.
„Qu'à jamais par ta mort flétri, des-
honnoré,
„Le Fanatisme affreux soit partout
abhorré,
„Et que sa honte un jour avec ta Gloire
éclate.„
L'Olympe fut jaloux des Destins
de Socrate.

Mais sans que l'injustice attente
sur ses jours,
Quand la Nature seule en vient bor-
ner le cours;
La mort du Philosophe est toujours
noble et belle:
Le temps va le quitter, l'Eternité
l'appelle: Et

Et son ame a souvent entendu cette
Voix,
Que le Vulgaire ignore, & n'entend qu'une fois.
Un grand jour, qui pour lui ne brilla
point encore,
Va luire à ses regards: il en bénit
l'Aurore;
Il voit se dissiper devant un jour si beau,
Les ténèbres du Doute, et celles du
Tombeau;
Cet instant est pour l'instant de
l'espérance.
Il est loin d'affecter une fausse assu-
rance;
Il vécut, comme il meurt, avec tran-
quillité.

Il

90. Portrait du sage.

Il ne craint point le Dieu, dont il n'a
point douté,
Son Coeur fut toujours pur; il va
sans défiance,
Présenter sa foiblesse aux pieds de sa
Clémence,
Il attend l'avenir sans en être effrayé;
Et son dernier regret n'est que pour
l'amitié.
J'irai, j'embrasserai sa tombe révérée,
J'irai, j'invoquerai cette Cendre
sacrée.
Amis de la vertu, vous viendrez le
pleurer,
Mais c'est en l'imitant qu'il fau-
dra l'honorer.

Ode 9.

sur l'automne
par l'abbé de Bernis.

Suspends ton étude,
Viens loin des neuf Soeurs,
Goûter les douceurs,
De ma solitude.

Les vives Châleurs,
Ont séché nos fleurs,
Taris nos fontaines;
L'aurore est sans pleurs,
Zéphyre sans haleines,
Flore sans couleurs.

La seule Pomone,
Sous ce frais berceau,
Rit et se couronne,
D'un Pampre nouveau; Du

Ode

Du vin qui s'écoule,
Versé par ses mains,
S'abbreuve une foule,
De jeunes Sylvains,
Qui, dans ces jardins,
Du pésant Silène,
Soûtiennent à peine,
Les pas incertains.

Viens donc, cher Ariste,
Philosophe vain,
Est-ce au Dieu du vin,
Qu'un Sage résiste?
Esclave avec toi,
Du Vainqueur de l'Inde,
Que le Dieu du Pinde,
Subisse sa Loi;
Si tu ne peux vivre,

Sans

Sur l'automne 93.

Sans un Apollon;
C'est Anacreon,
Ami, qu'il faut suivre.
Apprends à monter,
Sa galante lyre;
Si tu veux chanter,
Que Bacchus t'inspire,
Ce tendre délire,
Qui, cher à Themire,
T'en fait écouter.
Parmi nos Convives,
Invitons l'Amour:
Qu'il vienne à son tour,
Revoir sur ces rives,
Cythère et sa Cour.
Couché sous la treille,
Si quelqu'un sommeille,

Car

Ode

Par un tendre effort,
Qu'Amour le reveille,
Quand Bacchus l'endort.

Ami d'Epicure,
J'en suis les leçons:
Comme lui j'épure
Les utiles dons,
Que fait la Nature,
A ses nourrissons.

D'une ardeur extrême
Le tems nous poursuit,
Détruit par lui même,
Par lui reproduit:
Plus léger qu'Eole,
Il naît et s'envole,
Renaît et s'enfuit.

Qu'un prompt sacrifice,

Sur l'automne. 95.

Suspends les coups,
Fixe le Caprice,
Du vieillard jaloux;
Qu'au milieu de nous,
Ce dieu taciturne,
Perde son courroux.
Du Vin de cette Urne,
Enyvrons Saturne:
Désormais plus lent,
Ce dieu turbulent,
Pour reprendre haleine,
Suivra de Silene,
Le pas nonchalant.

Sous l'ombre propice,
De ce Bois sacré,
Pour le Sacrifice,
L'Autel est paré;

Ce

Ode

Ce lieu solitaire,
Est le sanctuaire,
Où libre d'ennuis,
Je dois aujourd'hui,
Immoler les craintes,
Les soins, les contraintes,
Et les vains desirs,
Tyrans des plaisirs.

Déjà sous la Tonne,
La Coupe à la main,
Hébé me couronne,
D'un lier divin,
Et Comus ordonne,
L'apprêt du Festin.

Les Nymphes accourent,
Les Faunes m'entourent,

Le

Sur l'Automne. 97.

Le Vin va couler,
L'Encens va brûler:
La Victime est prête,
On va l'immoler.
Ami, qui t'arrête?
Thémire avec moi,
Pour ouvrir la Fête
N'attend plus que toi.
Je croi voir Thémire,
Le verre à la main,
Chanter son refrein,
Folâtrer et rire.
Quel sort plus heureux!
Buveur, Amoureux,
Sans soins, sans attente,
Je n'ai qu'à saisir,
Un riant loisir,

Ode

Pour l'heur présente
Toujours un plaisir,
Pour l'heur suivante,
Toujours un désir.

Coulez mes journées,
Par un noeud si beau,
Toujours enchaînées,
Toujours couronnées,
D'un plaisir nouveau.

Qu'à son gré la Parque,
Hâte ses instans,
Les compte et les marque
Aux fastes du tems.

Je l'attens sans crainte,
Par sa rude atteinte,
Je serai vaincu,
Mais j'aurai vecu.

Dor-

Sur l'Automne. 99

Dormant à demi,
Ici ton ami,
Finit son Epitre,
En rimant pour toi,
Ce dernier Chapitre;
La Table où je suis,
Me sert de Pupitre.
De tes Vins divers,
Je serai l'Arbitre,
Sois le de mes Vers.

~

Ode

Sur le même sujet

Abrége ta Course,
Amant de Thétis;
Soleil, amortis
Tes feux dans leur source.
L'excès des Chaleurs,
A brulé nos plaines,
A séché nos fleurs,
Tari nos fontaines;
L'Aurore est sans pleurs,
Zéphir sans haleines,
Flore sans couleurs;
La seule Pomone,
Sous ce frais berceau,
Rit & se couronne
Du Pampre nouveau: Et

Sur l'Automne. 101.

Et du vin qui coule,
S'abbreuve une foule,
De jeunes Sylvains,
Qu'on voit dans la plaine,
Soûtenir à peine
Leurs pas incertains.
Viens, mon cher Ariste,
Fuis l'Empire vain
D'une Raison triste!
Est-ce au Dieu du vin,
Qu'un Sage résiste?
Sois Sage, mais bois;
Vois le Dieu du Pinde,
Esclave avec toi,
Du Vainqueur de l'Inde,
Suivre ici la Loi.

Jt

Il veut qu'on allie,
Sur un même ton,
Maxime et Saillie:
Petrone et Caton;
Sagesse et folie.
Ainsi verra-t-on
Epicure à table,
Au Banquet aimable;
D'un nouveau Platon:
J'y veux pour Convive,
L'Enfant de Cypris;
Au milieu des Ris,
Sa chaleur plus vive,
Plait à mes esprits.
Couché sous la treille,
Si quelcun sommeille; Par

Sur l'automne.

Par un tendre effort,
Qu'amour le reveille;
Quand Bacchus l'endort:
Austère Chrysippe
Vas tu follement
Poser un principe,
Contre un sentiment?
Pourquoi d'un moment,
Que le Ciel nous donne,
Nous faire un Tourment?
La Nature ordonne,
Mon coeur obéit:
Senèque raisonne,
Horace jouït.
Ecoute l'emblême,
Dont il nous instruit. Dieu

Sur l'Automne.

D'une ardeur extrême,
Le tems nous poursuit,
Par lui reproduit,
Plus léger qu'Eole,
Il naît et s'envole,
Renaît et s'enfuit.

Ennyvrons Saturne.
Ce Vieillard plus doux,
Egayant pour nous,
Son front taciturne,
Perdra son Courroux,
Au fond de cette Urne,
Et rendu plus lent,
Ce Dieu turbulent,
Pour reprendre haleine,
Prendra de Silène

Le

Sur l'Automne 105.

Le pas nonchalant.
Sous l'ombre propice
De ce Bois sacré
L'Autel est paré
Pour le sacrifice:
La Coupe à la main
Hébé me couronne
D'un lierre divin,
Et Comus ordonne
L'Aprêt du festin.
Avec nos Bergères
Chantés, Dieux des Bois;
Ménades legères,
Dansés à leurs voix.
La Victime est prête:
Ami qui t'arrête?
Chémine avec moi,
Pour ouvrir la fête
N'attend plus que toi.

Vers
Sur le Printems.

Voici la Saison des Poëtes,
Voici la Saison des amans.
Le Zéphir répand dans les champs,
La douce odeur des violettes.
Je renaîs avec le Printems.
L'aspect de ces belles Retraites,
Flatte & reveille tous mes sens.
L'Aquilon s'enfuit, l'air s'épure,
Déjà le tendre Abricotier,
M'offre sa naissante parure;
Près de cette Onde qui murmure,
Je vois croître le Peuplier,
En Pyramides de verdure,
Et tout semble dans la Nature,
S'embellir & se varier.
Déjà l'on repose à l'ombrage,
Du

Sur le Printems 107

Du Tilleul et du Chêne altier
Déjà sous un Ciel sans nuage,
On respire dans le bocage,
Les parfums du jeune églantier:
L'Oiseau commence son ramage,
Sous les branches de l'Alisier.
Mes yeux errans dans la prairie,
Ont déjà vû le tendre Hilas,
Dans une douce rêverie,
Cueillant pour sa chère Sylvie,
Et l'Aubépine & le lilas.
Tristes habitans de la Ville,
Dont tous les sens sont émoussés,
Que sont vos Jardins compassés
Au prix de ce Champêtre Azile?
Non, Vous ne sentez point assés,
Le charme de ce lieu tranquille.

La

108. Le Printems

La Nature à vos yeux glacés
N'offre qu'un Spectacle stérile.
Eh! connoissés vous ses attraits?
Loin de la Cour et des Palais,
En vain le Printems vous appelle;
Vous n'avez entendu jamais,
Les premiers sons de Philomèle
De nos Champs & de nos forêts,
Quand la Scène se renouvelle,
Vous ne voyez tous ces Objets,
Qu'à travers un Prisme infidèle.
L'art n'offre à vos regards déçus,
Que son éternelle imposture;
Et ses prestiges superflus.
Sous le fard et sous la dorure,
Faut-il ensévélir Venus?

Il

Le Printems. 109.

Il lui suffit de sa Ceinture.
Nos Champs pour vous n'ont point
d'appas,
Malheureux, vous ne sentés
pas
Les vrais plaisirs de la Nature.
O combien votre coeur y perd!
Et combien elle fait me plaire,
Dans cet Azile solitaire,
Dans les accens de Saint Lambert,
Et dans les yeux de ma Bergère!

110. Le Retour

aux

Plaisirs.

Ode

par d. L. C. A. Vaureás.

Dans cette paisible retraite,
Dégagé du tumulte, et loin de
l'embarras;
Je croyois vous trouver, tranquillité
parfaite,
Qu'à la ville on ne connoit pas!

Occupé de mes Reveries,
J'errois parmi les Bois, et le long des
Ruisseaux;
Distrait, je parcourois les plus vertes
prairies,
J'écoutois le Chant des Oiseaux.

Mais

Le Retour aux plaisirs. 111.

Vains projets d'une ame enchantée,
Un souvenir trop cher me suivoit dans
ces lieux;
Des Campagnes en fleurs la beauté
si vantée,
Amusoit à peine mes yeux.

Le loisir de la solitude,
Source d'Illusion et Père de l'Erreur,
Offrit à mon esprit les Charmes de
l'Etude,
J'y crus trouver quelque douceur.

Capable d'un travail pénible,
L'histoire fut l'Objet de mes Empres-
semens:
La sombre Antiquité me parut accessible,
Je voulus dévoiler ces tems.

Quel

Le Retour aux Plaisirs

Quel dégoût ! nulle Certitude !
Par la prévention et l'Infidélité,
Les tems sont confondus, la Vérité
s'élude
Et chaque Fait est contesté.

Chefs des Sectes philosophiques,
Qui promettez d'orner les coeurs et les
esprits,
J'ai tenté de goûter vos Leçons mé-
thodiques,
Mais qu'ai-je vû dans vos écrits ?

Des Paradoxes, des Systêmes,
Ouvrent une barrière à qui veut
disputer:
Pour moi, cherchant le vrai, ne trouvant
que problêmes,
Je n'ai sçu qu'apprendre à douter.

Con

Le Retour aux plaisirs. 113.

C'en est fait, je reprens mes Chaînes;
Venés douces erreurs, foule de Passions!
Je m'abandonne à vous. Adieu, Bois,
Fontaines,
Fuyés tristes Réflexions!

Aux amusemens de Cythère,
Joignons le doux loisir de la Société;
Quelques amis choisis, un peu de bonne
chère
Formeront ma félicité.

Ainsi d'une main ménagère,
Semant sur mes propos le sel et l'en-
jouement;
Je saisirai le tems, qui, d'une aîle
légère
S'envole si rapidement.

114. Le Renégat converti.

Je renonce aux honneurs de la Phi-
losophie,
Avec toi, Grand Newton, qu'aurai-
je à démêler?
Le Chef d'oeuvre divin, l'adorable
Sylvie,
Est l'astre qu'à mes yeux je vou-
drois dévoiler.

Mésure, Maupertuis, le Globe de
ce monde,
De tes savans Rivaux affronte le
Courroux,
Mon Oeil mésurera le Globe d'une
Blonde,
Et que tout l'Univers en devienne
jaloux.

Lison

115.

Le Rénég. converti.

Qu'on jette dans le feu la Machine
Electrique,
Qui confond mon orgueil, qui me rend
tout rêveur:
La brillante Sylvie est cet Objet unique,
Dont les yeux vifs et doux m'électri-
sent le coeur.

Du Chantre de Bourbon, je laisse
la trompette,
Qu'il chante des Vainqueurs, qu'il chante
des Vaincus:
Sylvie, écoute moi, je chante ma dé-
faite,
Je chante tes Appas, je chante tes
Vertus.

La Consolation.
Epitre.

Ami, quel funeste Aquilon,
Sur les plus beaux jours de ta vie,
Soufflant son dangereux poison,
Ote la force et l'Action
À ton ame triste et flétrie?
Un ennui sombre et dévorant,
Absorbe tes feux et les glace.
Fais tu dans cet abbattement,
Un seul pas dont tu sois content
Et que le repentir n'efface?
Languissant, à demi détruit,
Ne trouvant rien qui te reveille,
Le matin désirant la nuit,
Encore fatigué de la veille,
Négligeant le jour qui s'enfuit,
Inquiet du jour qui le suit,
Tache un moment d'ouvrir l'oreille,

A

La Consolation. 117.

A la raison qui te conseille,
Et que mon amitié condrait.

Amitié, Vertu bienfaisante,
O toi, dont la main consolante,
Tant de fois essuya mes pleurs!
Doux besoin! Passion du Sage,
Lorsqu'à de douloureux malheurs,
Il redoit ton heureux usage!
Tu nais au sein des Passions,
Leurs brulantes émotions,
T'allument & te donnent l'être.
Ainsi de ses mêmes rayons,
Le Soleil fait à la fois naître
Les fleurs au milieu des poisons.
Loin de toi, coeurs sans indulgence,
Hommes froidement vertueux,

La Consolation

Qui ne devez votre innocence
Qu'à des feux moins impétueux !
Les deux premiers amis peut-être
Furent deux cœurs, las de leur Etre,
Que rapprocherent les malheurs;
Et qui, victimes des erreurs,
Plaignant tour à tour leurs foi-
blesses,
Porterent dans leurs unions,
Les doux charmes de leurs tendresses,
Et tout le feu des Passions;
Viens donc, viens près d'un Ami
tendre,
Te consoler de tes douleurs.
Je saurai pleurer & t'entendre:
As tu, pour dernier des malheurs
Perdu tout le charme des pleurs,
Pas

La Consolation 119

Par l'habitude d'en répandre.

Ecarte ces mortels pavots,
Qui tiennent ton ame assoupie.
Souffrir, c'est tenir à la vie!
Mais trop voisine des Tombeaux,
La soporeuse Léthargie
Est le plus dangereux des maux;
Je crains moins, pour qui m'intéresse,
Des passions l'ardente Yvresse,
Et leurs tumultueux transports,
Que ce sommeil de la paresse,
Où l'ame incapable d'efforts,
Languit, se desséche & s'affaisse.
De même au vaste sein des Mers,
Malgré les horreurs des naufrages,
Le Pilote instruit aux revers,

Préf.

Préfère un Ciel chargé d'Orages,
A ce Calme désespérant,
Où les flots d'Ecume inutile,
Blanchissent sa Poupe immobile
Et son Gouvernail impuissant.
L'Art peut resister aux tempêtes;
Et du moins quand les Aquilons
(: Images de nos Passions :)
Ont assés grondé sur nos têtes,
Les flots plus mollement émus,
Portent le Vaisseau vers les Côtes.
C'est ainsi que souvent nos fautes,
Ramenent notre ame aux Vertus.
Crois tu qu'aux humaines Misères,
Il n'est que toi seul d'exposé?
Contemple le Monde, Insensé!
Tous ces hommes sont nés tes frères,

Tous

La Consolation 121.

Tous luttent contre le malheur;
Le plus heureux nourrit sa peine;
Le plus sage connoît l'erreur,
Le plus libre porte sa chaîne;
Tous versent des pleurs sur des maux
Réels ou bien imaginaires.
Les Rois en mouillent leurs bandeaux
Et les Laboureurs leurs Chaumières.
Que de tombeaux en sont baignés!
Qu'il s'en cache dans le silence!
Il n'est pas jusqu'aux nouveaux nés,
Qui ne pleurent leur éxistence!
Mais parmi tant de maux divers
On trouve quelque Jouïssance.
Le Sommeil, l'Amour, l'Espérance,
Consolent ce triste Univers.
Le Ciel t'a donné du Génie, Il

La Consolation

Il ne t'a formé ni méchant,
Ni riche, ni pauvre, ni grand;
Rens lui grace, et chéris la vie.
Eh! pour tout homme vertueux,
Qu'il est de devoirs sur la Terre!
Deviens Citoyen, Epoux, Père;
Oppose au chagrin ces saints noeuds!
Ainsi ce malheureux qu'entraîne,
D'un Torrent la fougue incertaine,
Saisissant d'utiles rameaux,
Se ranime, reprend haleine,
Et se soutient dessus les flots.
Laisse ce dangereux Sophiste,
Sur nos devoirs, présens des Dieux,
Distiller le fiel venimeux
D'un coeur atrabilaire & triste:
Leurs liens ne pèsent qu'au
méchant: Le

La Consolation. 123.

Le Sage en pare sa jeunesse,
En couronne encor sa vieillesse.
Et s'éteint en les regrettant.
Qu'une douce et légère flamme,
Te réchauffe insensiblement,
Et qu'ainsi par dégrés ton ame,
S'ouvre au Charme du sentiment;
A la clarté trop imprévüe
De l'astre brûlant du Midi;
Un aveugle à peine guéri
Ne va point exposer sa vüe
Sur des Objets moins radieux
Essayant sa foible paupière
Par des nuances de lumière,
Il se fait à l'éclat des Cieux.
Imite sa lente prudence,
Et dans ta vive intempérance,
Ne te hâte pas de jouir; Trai-

La Consolation

Traite enfin ton ame épuisée
Comme une machine affaissée
Qu'il faut lentement retablir.
Parmi les ronces de la vie,
Les Dieux ont semé quelques fleurs;
Tout l'Art de la Philosophie.
Tandis que l'insensé Vulgaire
Epris d'une couleur légère
Et d'un éclat qui l'éblouit
Court en foule, se heurte et se presse,
Moissonnant dans sa folle yvresse
Des Roses qu'un instant flétrit.
Auprès des tranquilles Chaumières
A l'ombre épaisse des Vergers,
Cherche, Ami, ces fleurs solitaires,
Dont se couronnent les Bergers.
Elles ont moins d'éclat peut être;
Mais on en trouve à chaque pas,
Une Aurore les fait renaître,
Un Soleil ne les flétrit pas.

125.

Peinture de l'Amour.

D'un autre recevoir la Loi,
Jamais n'être Maitre de soi,
Promettre ce qu'on ne peut faire:
Craindre beaucoup plus qu'on n'espère:
De longs entretiens superflus:
Sentir assés, dire encor plus,
S'attaquer bien, mal se défendre,
S'abandonner, puis se reprendre,
Etre fou raisonnablement,
Peu de repos, bien des Caprices,
Peu de plaisirs, bien des Suplices:
Se pardonner pour s'opposer,
Se rappeller pour se chasser:
Raccommodemens, puis injures,
Nouveaux sermens, nouveaux parjures.
La paix, la Guerre tour à tour:
En raccourci, voilà l'amour.

Le moyen d'être heureux.

Que chacun de nous se livre,
Aux plus aimables transports,
Et n'attendons pas pour vivre,
Que nous soyons chez les morts.
De fleurs parons notre tête,
Et pour mieux passer le jour
Invitons à cette fête
Bacchus et le Dieu d'Amour.

Quand notre Course s'achève
Tous nos ébats sont cessés:
L'eau de l'oubli nous enlève
Jusqu'à nos plaisirs passés:
L'Amour au Royaume sombre,
Ne porte point son flambeau,
On n'y baise que des ombres,
Et l'on n'y boit que de l'eau.

Aux

Le moyen d'être heureux. 127.

Aux erreurs de l'espérance,
N'immolons point nos desirs;
Le fatal instant s'avance,
Qui detruira nos plaisirs.
Profitons de son absence,
Et tandis que le jour luit,
Qu'un instant de jouïssance,
Succède à celui qui fuit.

Rions de l'erreur extrême,
De ce Sage prétendu,
Toujours contraire à lui même,
À sa tristesse assidu.
Que fidele à son systême,
Dans un douteux avenir,
Il cherche le Bien Suprême:
Contentons nous d'en jouir.

Le Buveur content.

Le Superflu rend l'homme esclave;
Les Dieux au nécessaire attachent le repos:
Je n'ai pour Maison qu'une Cave
Et pour Meubles que deux Tonneaux.
L'ennui n'entra jamais dans cet endroit aimable.
J'y bois le jour, j'y répose la Nuit.
J'y fais d'un Tonneau plein, mon Buffet & ma Table;
J'y fais d'un Tonneau vide & mon Siège et mon Lit.
Morphée & le Dieu de la Treille,
Tour à tour y règlent mon Sort.
Je cours au Tonneau plein quand la Soif me reveille,
Au vide, quand le vin m'endort.

Le Bûveur 129.

Conte.

Grégoire un jour devenu l'héritier,
D'une abondante Métairie,
Tira son Fermier à Quartier.
Guillot, dit-il, écoutez, je te prie;
Avec une croute de pain,
Je bois cinq ou six verres de Vin.
Partout ici plantez des Seps fertiles.
Grains, fruits, Légumes inutiles;
Détruis tout, jusqu'au Champignon:
Ménage seulement Compère,
Dans mon Potager de quoi faire,
En tout tems une Soupe à l'Oignon.

Système d'Epicure.

Vous, qui, du Vulgaire Stupide,
Voulez écarter le Bandeau,
Prenez Epicure pour guide,
Et la Nature pour flambeau.
Il n'invente point de Système
Il ne fait que bannir l'erreur,
Ah! si nous rentrons en nous même
Epicure est dans notre Coeur.

La Nature prudente & Sage,
N'a jamais rien produit en vain.
Nos sens ont chacun leur usage,
Et nous devons tendre à leur fin:
Pour nous l'enseigner, la Nature
Nous a fait présent du désir; Par

131.

Systême d'Epicure

Par une voûte toujours sure
Il nous mène droit au plaisir.

Mais le plaisir cesse de l'être
Quand il cesse d'être goûté.
La débauche ne peut paroître
Sans faire fuïr la Volupté.
Qu'accompagné de la Tendresse,
L'Amour soit fils du Sentiment,
Et Bacchus laissant l'Yvresse,
N'ait avec lui que l'enjoûment.

Ton cœur est épris de Thémire;
Thémire est sensible à son tour.
Tous deux dans un commun délire,
Cueillés les Roses de l'Amour.
A servir de si douces flammes,

En-

Système d'Epicure

Employés l'Eté de vos ans.
Et que à l'yvresse de vos ames,
Succède celle de vos sens.

Que les ardeurs de la Jeunesse,
Se tempèrent avec Venus.
Que les glaces de la Vieillesse,
Se rechauffent avec Bacchus.
Jouissons d'un instant qui passe:
Il va malgré nous s'envoler.
Remplissons en du moins l'espace,
Ne pouvant pas le reculer.

L'Hermitage. 133.

Romance imitée de l'Anglois:

Sur l'air de la Romance de Gabrielle de Vergy.

Non moins sécourable qu'austère,
Hermite, qui connois ces lieux;
Dans cette route solitaire,
Viens, guide un Etre malheureux:
Le jour tombe, et cette bruyère
Semble s'allonger sous mes pas:
Conduis-moi vers cette Lumière
Qui jette au loin quelques éclats.

Ah! dit l'Hermite charitable,
Crains les phantomes de la nuit:
Mon fils, leur lueur redoutable,
Aux précipices nous conduit.
J'apperçois les nuages sombres, Qui

Qui viennent tout décolorer,
Crains de rencontrer dans les Ombres,
Des Loups prêts à te dévorer.
Suis moi, ma Cellule est tranquille,
Prens y quelque repos en paix.
A celui qui cherche un Azile,
Elle ne se ferme jamais.
Ma Provision est petite,
Quoique au travail peu négligent:
Mais j'ai le plaisir, sans Mérite
D'en faire part à l'indigent.
Accepte un repas sur la Mousse,
Qui te servira de Coucher;
L'aise, à la Ville fuit, s'émousse,
Et l'aise ici vient me chercher.
J'admire & goute la Nature.
Le Calme règne dans tous mes sens.
Pour tous voeux j'offre une Ame pure,

Et

Et le Ciel reçoit mon encens.
Je vais cueillir dans ces Montagnes,
Des fruits offerts à tout Mortel;
Et je trouve au bord des Campagnes,
Des fleurs dont je forme un Autel.
Une Source fraiche & limpide
Fait ma salutaire boisson:
Mon bain est un ruisseau rapide,
Durant la brûlante Saison.

O jeune Voyageur! dissipe
Un moment ton cruel chagrin,
Ecoute, et retiens ce principe.
Rien ne doit troubler notre sein;
Nos besoins, moins grands qu'on ne pense,
Par la Nature sont comptés:
Et si l'on croit manquer d'aisance,
C'est pour des jours bien limités.

Telle une céleste rosée,
Mouillant les arides Sillons,
Ranime la Terre exposée
À voir détruire ses moisons.
Les paroles du Solitaire,
Ainsi pénètrent son coeur.
L'Etranger ému suit le Père,
Vers cet Azile du Bonheur.

De cette solitude agreste,
L'abord est de pénible accès:
Enfin la demeure modeste
Présente son ombrage frais:
Par un simple Cordon mi-close.
La Porte s'ouvre à l'étranger:
Sur un humble banc il se pose,
Attendant qu'il ait à manger.

Soudain la cendre s'éparpille;
Le

137.

L'Hermitage;

Le feu perce, s'attache au bois,
Le fagot délié, pétille,
La Lampe éclaire les parois:
Bientôt une table frugale,
Se couvre de miel et de fruits:
De son mieux, l'Hermite regale
Son hôte, dévoré d'ennuis.
Pour tromper sa Mélancolie,
Le Père, employant vingt moyens,
Conte plusieurs traits de folie,
Des Chevaliers des tems anciens.
Une Chatte souple et folâtre
Semble, à ses yeux, saisir ce but;
Car leurs cris, les grillons de l'âtre
À leur tour portent leur tribut.
Hélas! dans la grande détresse,
Rien ne distrait de nos Malheurs:
Du jeune homme l'ame s'oppresse,

Ce

Et ses yeux se baignent de pleurs.
L'Hermite touché de ses larmes,
L'engage à prendre du repos;
Et lui dit: calme tes allarmes,
Daigne me confier tes maux.
D'une habitation heureuse,
Es tu, sans cause, rejetté?
Par une passion trompeuse
Ton coeur seroit-il tourmenté?
Mon fils, les dons de la fortune,
Sont périssables comme nous:
Celui que leur soif importune,
Mérite un rang parmi les fous.
Qu'est ce que l'amitié? Chimère,
Un nom vain, prophané, douteux.
C'est l'ombre du destin prospère,
Mais qui fuit l'home malheureux.
L'Amour n'est chose plus réelle.

La

L'Hermitage 139.

La beauté fière en fait un jeu.
C'est pour la seule Tourterelle,
Que s'est conservé ce beau feu.
Adolescent, tendre et timide,
Que ta Raison fasse un effort;
Méprise ce sexe perfide,
Qui produit la honte & la mort....
A ces mots, une rougeur vive
Couvre le front de l'Etranger,
Et sa contenance craintive,
Montre qu'il redoute un danger.
Bientôt une pâleur mortelle,
Succède à l'éclat de son teint;
Il tremble, soupire, chancelle,
Il tombe, et son regard s'éteint.
Le Père, toujours secourable,
Va porter la main sur son coeur.
O surprise! Une fille aimable,

Se trouve être le Voyageur.

Hélas! dit la belle affligée,
Pardonne à mes pressans besoins,
Eux seuls vers toi m'ont dirigée;
Je te rens graces de tes soins;
Pardonne, si mon pied profane,
Franchit le Seuil de ce Saint lieu.
Je crains de souiller la Cabane,
Où tu résides avec Dieu!

Prens pitié d'une jeune fille
Dont l'Amour cause tous les maux,
Et qui délaisse une famille,
Pour aller querir du repos.
Je suis née aux bords de la Lyne,
Mon Père est un Seigneur puissant;
Vois la profondeur de l'abyme,
Où se jette sa seule Enfant.

Des partis nombreux & sortables,
Nos-

L'Hermitage

S'Afraient pour obtenir ma main.
Une foule de Gens aimables,
Formoit ma Cour dès le matin.
Chaque jour, la Troupe galante,
Signaloit ses feux par des chants:
D'Edwin la Conduite prudente
A pu seule affecter mes sens.

De sa passion vertueuse
Le but ne m'étoit point suspect.
Son ardeur, quoiqu'impétueuse,
Se renfermoit dans le respect.
Le voyant toujours sans parure,
De le fuir, on me fit la Loi.
Mais son ame étoit riche & pure,
Et cette ame étoit toute à moi.

Je l'aimois, et par un Caprice,
Que je ne saurois concevoir,

Je

Je me faisois de son supplice,
Un plaisir barbare, un devoir.
Enfin me trouvant inflexible,
Ce malheureux, découragé,
Victime d'un coeur trop sensible
Quitta tout, sans prendre Congé.
On dit qu'en la forêt prochaine,
Il a fini son triste sort.
Cher Edwin!.... Rigueur inhu-
maine!...
Je veux t'expier par ma mort.
Adieu, je vais chercher sa tombe,
Je veux la trouver aujourd'hui.
O regrets amers!... je succombe...
Oui, c'en est fait: mourons pour lui.
Non, Non, s'écrie l'Hermite,
En la serrant entre ses bras....
p. Mais la belle en frayeur s'agite,
La

L'Hermitage

Le reconnoit, et ne fuit pas!....
Regarde moi, chère Angeline,
Moi, qui t'aimai si tendrement!
Vois l'Amant qu'une main divine,
T'offre pour finir ton tourment.
Nous sommes rendus l'un à l'autre;
Que l'Amour nous dicte sa Loi!
Quel bonheur surpasse le nôtre!
Tu m'appartiens! je suis à toi!
Que mon ame sente la tienne:
Tu deviens ma Terre & mes Cieux.
Est-il bien vrai que je te tienne!...
Oui, j'en crois mon coeur & mes yeux.
À nous chérir passons la vie;
Rien ne pourra nous séparer.
N'ayons jamais nulle autre envie!
L'Amour vient de tout réparer
Quand la mort à qui rien n'échappe;

Vien-

Viendra terminer tes beaux jours,
Qu'alors le même trait me frappe,
Et nous rejoigne pour toujours.

Sur la nouvelle année.

Non, mes Contemporains, non, lorsque l'an s'achève
Je n'en murmure point: il s'est évanoui.
Mais je vois que j'en ai joui:
Je ne vois pas ce qu'il m'enlève.
C'est assés que le tems, qui va tout moissonnant,
Du bout de ses aîles rapides,
Sillonne nos fronts en passant,
Sans creuser nous mêmes nos rides,

En

Année

En nous livrant en proye au souci
dévorant;
Des humains que la foule vaine,
Se considère à tous momens,
Comme la victime du tems.
Dès qu'il m'épargne, il est la mienne,
Et d'un esprit qui se résout
À la commune destinée,
Je dis, voilà donc une année,
Dont nous sommes venus à bout!
Hé quoi! mieux que le vol de ce tems qui
nous frappe,
Aimerions nous le fardeau de l'ennui?
On se plaint que le tems ait fui.
Il faut qu'il pèse, ou qu'il échape.
Remonte à ton enfance, & revois ces
Pédans
Qui, la férule en main, guidoient tes pre-
miers

Sur la nouvelle
mieux ans:

Devant ton livre, sur ton siège
Tu disois, en frappant du pied,
Mon Dieu! que je suis ennuyé
De mon âge & de mon Collège!
Le tems traînoit alors ses pas appé-
santis,
Et maintenant il prend la fuite;
Il ne va pas! il va trop vite!
Mais accorde toi donc. Maintenant
& jadis,
Croi moi, rien n'a changé: ton Coeur
insatiable
Tes voeux, tes desirs inconstans,
Pauvre insensé; voilà le sable,
Et ton oeil mésure le tems!
Pourquoi ces revoltes si vaines,
Tous ces regrets, tous ces soupirs?

Année

Mais il emporte mes plaisirs!
Mais il emporte aussi tes peines!
Ne pouvant fixer ton destin,
Saisir bien le présent qui glisse sous
ta main;
Si tu fais en user, il laissera des traces,
Qui charmeront ton souvenir.
L'emploi de chaque instant est un fond
que tu places
Au profit de ton avenir.
Ceux qui perdent leur vie, inquiète ou
frivole,
Sur l'édredon des Voluptés,
Auprès d'un Coffre fort, autour d'une
Cavagnole,
Ou sur le bord du Puits où sont les
Vérités

148\. Sur la nouvelle année

Qu'ils gémissent entr'eux de la
fuite des ans:
Mais veux-tu, sans regrèt, voir envo-
ler le temps?
Rentre au fonds de ton coeur, & tache
de te rendre,
Un meilleur compte des momens;
Si la vie est un point, fais le bien pour
l'étendre.

Vers 149.

du Marquis de la Chétardie à Madame de Forcade Sur les Enrollemens de son Mari

Vous faites des Soldats au Roi,
Iris, est-ce là votre Emploi?
Pour vous en épargner la peine,
Qu'Amour rassemble seulement;
Tous ceux qu'il a mis dans vos Chaînes,
Il va vous faire un Regiment:
J'y veux entrer, mais que l'argent,
Ne soit point mon engagement,
Je n'ai pas l'ame mercenaire;
D'un seul baiser, faites les frais.
Enrolé par ce doux salaire,
Je ne déserterai jamais.

Mais

Romance

Mais n'allez pas pour m'accepter,
À la taille vous arrêter:
Petit ou grand, cet avantage,
À la valeur n'ajoute rien.
C'est du coeur que part le courage,
Quand on aime, on sert toûjours
bien.

Romance

D'où vient que mon coeur soupire,
Et qu'il aime à soupirer?
Je ne fais que désirer,
Et sans cesse je désire.

Triste, inquiète, rêveuse,
J'ignore ce que je sens:
Ah! qu'est devenu le tems,
Où tout me rendoit heureuse!

Une

Romance

Une fleur, une Caresse,
Suffisoit à mon bonheur.
Une caresse, une fleur,
N'ont plus rien qui m'interesse.

Tous les plaisirs qu'au village,
Depuis quelques jours on prend,
D'un plaisir encor plus grand,
Ne sont pour moi que l'image.

Mais ce plaisir que j'ignore,
Qui me le fera sentir?
Faudra t'il pour en jouïr
Attendre long tems encore?

Si je rencontre au boccage
Lisotte que j'aime tant:
Je la baise plus souvent,
Sans l'en aimer davantage.

Mais

152.
Romance.

Mais si le Berger Sylvandre,
Mêle ses troupeaux aux miens;
Dès ce moment je deviens
Plus animée & plus tendre.

Mon coeur frémit, il palpite,
Et tout mon corps tressaillit;
Je l'évite, s'il me fuit,
Et je le fuis, s'il m'évite.

Il m'intéresse, il me touche
Lors même qu'il est absent,
Et son nom, à chaque instant,
Vient se placer sur ma bouche.

Oui, du mal qui me possède
Je vous l'instruire aujourd'hui;
Heureuse, si c'est à lui,
Que j'en devrai le remède.

Les Oiseaux 153.

Ode

par Mr. l'Abbé Ygou

Le Rossignol par ses Chansons,
Dévançant la brillante Aurore,
S'efforce avec les plus doux sons,
D'amuser l'Objet qu'il adore.

Le Tourtereau tendre & constant,
Soupire une triste Elégie;
Cet Amour plaintif est touchant;
On en fait cas, mais il ennuye.

Le Paon, superbe en ses atours,
Tout fier des dons de la Nature,
Ne sait expliquer ses amours,
Qu'en montrant sa riche parure.

Le Coq, Tyran de son Sérail,
D'un Rival vante la défaite; Et

Et chantant son heureux travail,
Fatigue l'air de sa trompette.

Le Moineau ne chante jamais,
Jamais ne prône sa constance,
Il parle fort peu d'amour: mais!
Qu'il le fait bien en recompense!

L'Amour déguisé.

Je rencontrai l'autre jour,
Cupidon, ce petit Traitre;
D'abord pour le Dieu d'amour,
J'eus peine à le reconnoître.

Il n'avoit arc ni Carquois,
Ni traits pour lancer aux belles,

Et

L'Amour déguisé

Et pour la première fois
S'étoit fait couper les aîles.

Ses yeux étoient sans bandeau,
La tête de fleurs ornée,
Il se pâroit d'un flambeau,
Surpris au Dieu d'Hyménée.

Amour, ainsi déguisé
Avoit tout l'air de son frère;
Le fourbe! qu'il est rusé!
Il ne fait rien sans mystère!

Belles, il veut vous tromper,
Telle a toujours été sage,
Qu'un séducteur peut duper,
Par l'espoir du mariage.

. . . . errore sub illo
Pro vitio virtus crimina sæpe tulit.
Ovid.

C.

Vers
sur une Puce
prise au bras d'une Dame.

Je tiens cette Puce indiscrète,
Qui faisoit chez vous ses jours gras,
Elle est prise, la mal adroite
Comme elle fournoit la retraite
Gagnant païs sur votre bras.

Maintenant qu'elle ne s'occupe,
Qu'à vivre de mon embonpoint,
La pauvrete passe pour dupe,
Et trouvoit votre Corps de Juppe,
Plus nourrisant que mon pourpoint.

Elle a commencé le Carême
Dès qu'elle a quitté vos appas;
Et paroît si maigre & si blême,
Qu'il est très certain que vous même
Ne la reconnoitriez pas.

Je

Vers sur une Puce 157.

Je pense qu'elle me méprise
Et tient du lieu qu'elle a changé,
Vû que depuis que je l'ai mise,
Entre ma chair et ma chemise
Elle n'a ni bû ni mangé.

Qu'elle étoit bien dans cette manche!
Que ce lieu pour elle étoit cher!
Elle eût parcouru cuisse & hanche
Rencontré par tout nappe blanche,
Et la plus délicate chair.

Faut-il qu'une bête si mince,
Ait eüe si souvent le plaisir,
De fourager une Province,
Où je croi que le plus grand Prince,
Borneroit son plus doux désir?

Dieu sait si pendant qu'on sommeille,

Vers sur une Puce

Elle vous prit au dépourvû.
Je l'ai très souvent à l'oreille,
Qui tout bas me conte merveille
Et me dit tout ce qu'elle a vû.
N'en prenez pourtant point la mouche,
A tort vous serois-je suspect?
Bien que l'eau m'en vienne à la bouche,
Un si doux penser ne me touche,
Que d'un sentiment de respect.
Que d'une audace belle & grande,
Quelque présomptueux Amant,
A vos bonnes graces prétende!
Quant à moi, je ne vous demande,
Rien que vos puces seulement.

Epitre
à Eglé
par Mr d'Arnaud.

Ils ne sont plus ces tems heureux,
Où mon ame simple & novice,
Plus pure que les plus beaux Cieux,
Ignoroit ce fard dangereux,
Dont souvent s'embellit le vice;
Le plus innocent Artifice,
Lui sembloit un Art odieux.
Tel qu'un beau lys, l'Amour de
Flore,
Par le Zéphire corrupteur,
N'a point vû prophaner encore,
Ce velouté, cette Candeur,
Cet éclat dont il se décore,
À l'oeil charmé du Spectateur.

Ou

Ou tel qu'une claire fontaine,
Dont le moindre souffle envieux
N'a point terni cette Onde vaine,
D'un pur Crystal qui rit aux yeux.
Tels sont les charmes de l'enfance,
Telle étoit l'aimable pudeur,
Qui coloroit mon innocence;
Fidèle image de mon Coeur.
Mes discours exempts d'imposture,
Brilloient par leur simplicité:
Mon esprit sans ton aprêté
Etoit l'esprit de la Nature,
Et j'en avois la vérité.
Vous futes, Eglé, la première
Qui vintes darder en mon sein,
Ce trait rapide de lumière,

à Eglé 161.

Ce jour enchanteur, dont soudain
Avec transport l'ame s'éclaire.
Ainsi la terre tressaillit,
Au premier rayon de l'Aurore,
Et semble tout à coup éclore,
Du sein de la profonde nuit.
Oui, je vous dois ce nouvel être,
Préférable au premier, peut être,
Bien plus doux, bien plus séduisant;
Vous me fites enfin connoître
Tout le charme du sentiment.
C'est pour vous qu'à ma nouvelle
Ame,
Echappa le premier soupir;
Vous fûtes mon premier désir.
Je brûlois d'une heureuse flâme,
Que je ne pouvois définir.
Mais que je savois la sentir!

Avec

Epitre

Avec quel transport, quelle yvresse,
Je vous dis que je vous aimois!
Je vous le repètois sans cesse,
Et par ma rougeur j'exprimois,
Toute l'ardeur de ma tendresse:
Tous mes souhaits les plus flatteurs,
Tous mes voeux étoient de vous
plaire.
Mes hommages de simples fleurs,
Tribut du coeur le plus sincère,
Si j'en eusses été possesseur,
J'aurois avec la même ardeur,
Mis à vos pieds la Terre entière.
Mais je n'avois d'autre Grandeur,
D'autre Empire, d'autre richesse,
Je ne possèdois que mon coeur,
Et vous en étiez la Maitresse!
Hélas! ces beaux jours enchanteurs,

Ces

à Eglé 160.

Ces doux plaisirs du plus bel âge,
Ont fui comme l'ombre volage:
Ils ne sont plus! d'autres erreurs,
D'autres goûts, de nouvelles moeurs,
Un nouveau coeur est mon partage.
Peut-être qu'avec plus d'esprit,
Je pourrois dire, je vous aime;
Mais je ne rougis plus de même;
Et ma tendresse s'enhardit;
Mon histoire, est je croi, la vôtre:
à quelque bagatelle près
Entendons nous nos Interêts?
En nous pardonnant l'un à l'autre,
aimons nous sur de nouveaux frais.
N'avons nous plus cette ame pure
Dont nous regrettons la candeur?
Employons si bien l'imposture,

Que par une flatteuse erreur,
Nous prenions l'art pour la Nature,
Et notre esprit pour notre Coeur.
Si le passé ne peut renaître,
Au présent bornons nos désirs:
Pour quiconque sait les connoître
Il est toûjours de vrais plaisirs.

Epitre

à Madame ***

par Md' Arnauld.

Vous voulez, belle Iris, qu'à peine
à son Aurore,
L'Astre de mes destins vous annonce
son Cours,
Ou plûtôt que de moi, que d'un Coeur
qui s'ignore,

Je

Epitre à Madame *** 165.

Je suive les replis, je sonde les détours,
Qu'au milieu d'une Groupe d'Amours,
Dans le Sallon brillant du Dieu de
l'Harmonie,
J'expose le Tableau de mon foible génie
Et le Systême de mes jours.
Vous le voulez: ma main docile,
Va saisir ce Pinceau, dont la Touche
fidelle,
A tracé tant de fois vos Charmes les
plus doux.
Le folâtre enjouement voltigeant sur vos
traces,
La naissance des Ris, la toilette des
Graces;
Le sentiment en pleurs embrassant vos
Genoux: Mais

Mais comment de si loin revenir
sur mon Etre?
Pourrai-je abandonner cette foule
d'appas,
Cet air intéressant, ces accords délicats
Ce je ne sais quel feu trop dangereux
peut-être?
Comment vous ferai-je connoître
Celui qui ne se connoit pas?
Occupé tout entier des voeux de ce
que j'aime,
Dans un coeur étranger plaçant tout
mon bonheur,
Je suis encor pour moi le plus obscur
Problême;
Pourquoi par un ordre suprême,
Du don de m'ignorer, m'arracher la
douceur?
Faut

Epitre à Mad. 167

Faut-il enfin m'ouvrir, me résoudre moi même,
Et vous analyser mon coeur?
Ah! puis-je m'en défendre! un regard tout de flâme
A déjà sçu percer les voiles de mon ame;
Je me sens pénétré du feu de ses Rayons:
Et déjà devant moi la vérité fidelle,
Plaçant son Miroir pour modèle,
A préparé la Toile, et posé les crayons.

Philippe n'étoit plus: ce trop vaste Génie,
Des Graces, des Amours, des Muses regretté,
Politique, Guerrier, Disciple d'Uranie,
Arbitre des Talens & de la Volupté.
Philippe n'étoit plus; et je commençois d'être:

Je

Je sortis du Néant, il entroit au
Tombeau.
Chapelle orna longtems les lieux
qui m'ont vû naître:
Fontenelle y chanta, l'Amour
étoit son maitre.
Là, Voltaire essaya son tragique
Pinceau,
La Lyre, les Crayons, le Chalumeau
champêtre,
Les Attributs des Arts entourent
mon berceau;
Je crois au milieu d'eux comme au
sein du Lycée;
Mon esprit moins étroit s'ouvre
insensiblement,
En termes plus certains j'exprime ma
pensée;
Mon

Epitre à Mad.^e 169.

Mon cœur moins vuide enfin connoît
le sentiment.
Lui seul à la Vertu prête de nouveaux
Charmes;
Graces de la Pudeur, plaisir touchant
des Larmes,
Tendre son de la voix, silence encor
plus doux,
Refus; Désirs; Transports: il Vous
réunit tous,
Pour remplir tous les jours d'une courte
éxistence.
N'étoit-ce point assés de posséder un
Cœur?
De sentir vivement, d'aimer avec cons-
tance,
De désirer sans trouble & jouïr sans langueur?
Ah!

Epitre à Mad.

Ah! falloit-il encor, Victime du
Génie,
Trop séduit par les sons d'une vaine
harmonie,
Vouloir être introduit dans le sacré
Vallon,
Et parcourant ces bois que la foudre
environne,
Joindre dans la même couronne,
Aux Myrthes de l'Amour, les lauriers
d'Apollon?
Mais quoi! si de tout tems la noire
frénésie
Au Nectar de la Poësie
A mêlé ses poisons brûlans;
Faut-il que les excès de la débauche
impure,
Nous fassent renoncer aux dons de la
Nature?

Et

Epitre à Mad. 171.

Et juge-t'on des arts par l'abus des Talens?
Ainsi que des couleurs, la toile prend la teinte;
Nos écrits de nos moeurs prennent toujours l'empreinte;
C'est la glace où le coeur est rendu trait pour trait.
Je vais peindre le mien sans espoir & sans crainte:
Je suis fidelle au vrai, même dans mon Portrait.
Si l'homme est méchant, je l'oublie,
S'il n'est que fou, j'en ai pitié.
J'ignore la haine & l'envie,
Je ne connois que l'amitié.
O Vous! qui pratiqués ses plus tendres Maximes,

174. Epître à Mad.

Qui m'aimez pour moi même, & non pour
mes rimes,
J'en goûte auprès de vous, la parfaite
douceur.
Le Dieu de tous les arts, l'ingénieux
Voltaire
A formé mon esprit, et Vous, mon
Caractère.
Je lui dois mes talens, mais je Vous dois
mon coeur.
Contre moi chaque jour Zoïle peut
écrire.
Ma vengeance est muette, et de son
noir délire
Un Stoïque maintien sera l'unique
prix,
Si ses armes sont la Satyre,
Mon Bouclier, c'est le mépris.

Sauvé

Epitre à Mad.*** 173.

Sauvé de ces écueils connus par cent
naufrages,
Encor moins descendrai-je à des éloges
bas.
Le mensonge flatteur est loin de mes
Ouvrages,
Quand je chante Daphné, Lysis ou
Mécenas,
C'est peu de mon estime, ils ont tous les
Suffrages;
Et je n'exprime point ce que je ne sens
pas.
Peut-être de moi même, Adulateur
frivole,
Tel qu'un Amant séduit par une vaine
Idole,
Tel que Narcisse épris de sa propre
beauté,

Je

 Epitre à Mad.***

Je m'abuse, et peins peut-être
Bien moins ce que je suis, que ce qu'il
faudroit-être?
Aux yeux de l'amour propre, on n'est
jamais flatté;
Du moins que cette Estampe où l'hon-
neur se copie,
Soit le plan de mes moeurs, la Carte
de ma vie!
Comme un Oracle sûr, je veux l'in-
terroger.
Si par la main de l'art, elle est trop
embellie,
C'est à moi de me corriger.
Que ne puis-je à l'instant dans le Creu-
set du Sage,
Purer mes talens, & mon coeur encor plus,
Join-

Epitre à Mad*** 175.

Joindre aux fleurs du Printems, les fruits
du troisième âge;
Les attraits de Minerve, aux Graces de
Venus;
Porter chez mes Amis cet heureux
Assemblage,
La solide Raison, le leger badinage,
Et sur tout la Vertu de la Société;
Simplicité de moeurs, ainsi que de
langage,
Candeur inalterable, exacte Verité.
Ah! que ne puis-je enfin pour finir
cette image,
Bannir de mes foyers la molle Oisiveté,
Et d'un goût peu constant, d'un Esprit
trop volage,
Arrêter le Papillonnage,
Et fixer l'instabilité;

Cette

Epitre à Mad***

Cette flottante incertitude,
Variant chaque jour mes frivoles désirs,
Les conduit quelquefois des plaisirs à l'Etude,
Mais plus souvent encor de l'étude aux plaisirs.
Doux Plaisirs! Votre Temple est celui du Mystère!
J'y vais avec Thémire, et le Devoir austère;
La plus pure Vertu ne peut s'en allarmer;
L'hommage que j'y porte, est le désir de plaire
Et la certitude d'aimer.
Qu'un autre guidé par l'envie,
Dans l'Antre de Méduse aille armer sa fureur. Qu'i-

Isolé, sans amis, à lui même en horreur,
À dégrader les Arts, il consume sa Vie!
Et que toujours plus detesté,
Plus rampant, et plus téméraire,
La haine, l'Interêt, l'ignoble Obscénité,
Dictent les seuls Vers qu'il peut faire,
Pour moi, toujours plus enchanté
De l'aimable simplicité
Aux rives du Tibur, j'irai chanter Glycère,
Orner de pampres verds cet Autel écarté,
Et couronner enfin des roses de Cythère,
La Sagesse et la Volupté.

Ainsi

Ainsi pensa toûjours cet aimable
Génie,
Ce Philosophe aisé, ce Convive
charmant,
L'Interprète du Sentiment,
Et le vrai Dieu de l'Harmonie,
Chaulieu, ce Peintre des Amours,
Anacréon du Temple, Ovide de
nos jours,
Dans les vers de qui tout respire,
Et l'Atticisme si vanté
Et la Romaine Urbanité,
Et ce Charme françois que je ne puis
décrire.
Ainsi pense l'Auteur des Graces
si connu,
Le Chantre de Vert Vert,[a] l'Amant

(a) Greßet.

Epitre à Mad*** 179.

de la Nature.

Tel qu'un clair ruisseau, sa veine est
douce & pure,
Et tels que ses Ecrits son coeur est
ingénu,
Adoptant leur esprit, leur négligence
même,
Je voudrois allier dans un heureux
Systême,
La Vertu, les plaisirs, les Arts, la
Liberté.
La Morale à mes yeux se montre sous
l'image,
D'une jeune & tendre beauté;
La timide pudeur régne sur son visage,
Moins belle que Venus, elle plait da-
vantage;
L'adorable franchise habite à son côté,

180. Epitre à Mad. ***

Un soupir est tout son langage;
Les larmes de l'amour sont sa félicité.
Son Symbole est un Coeur. Qu'eussi-que-t-il au Sage?
La Nature & l'humanité.

Mais c'est peu de prêter à ma Philosophie,
Ce tendre, ce touchant que le Coeur déifie:
Il est d'autres Devoirs, des Decrets adorés:
Plus d'une Chaîne qui nous lie,
Et des engagemens sacrés;
Nous naissons tous sujets d'une double Puissance,
Chaque Couple a son Culte & chaque Etat ses Loix; Mal-

Epitre à Mad. *** 181.

Malgré l'audace impie, & l'aveugle
Licence,
Respectons les autels, obéissons aux
Rois.
Toujours vertueux par systême
Coupable trop souvent, mais par
fragilité,
Du moins lorsque d'Aaron j'entens
la voix suprême,
Fidele Israëlite, & m'oubliant moi
même,
De ma folle Raison, j'abaisse la
fierté
Et laisse captiver devant un diadême,
Mon impuissante liberté.
Cependant ennemi du cruel Fana-
tisme,
Secrètement blessé d'un trop grand
Des-

Despotisme,
Je n'ai point l'air esclave au milieu
de mes fers.
Celle est mon ame toute entière,
Et telle sera la matière
De mes Ecrits & de mes Vers.

Epitre
à une Demoiselle
qui s'étoit déguisée en homme
par le même.

Bonjour, fripon de Chevalier,
Qui savez si bien l'art de plaire,
Que par un bonheur singulier,
C** la Beauté sevère,
Vis à vis un tel Ecolier,

De

Epitre 183.

Déposant son ton minaudiér,
Et sa Sagesse grimaciére,
Pourroit peut-être s'oublier,
Ou plûtôt moins se contrefaire,
Si le Destin par trop contraire
Aux voeux de votre Sexe entier,
Avec ces Graces, ce Visage,
Du plus enchanteur Scelerat,
Ne vous avoit mis hors d'état
D'en pouvoir faire davantage,
Mon cher, Nous le savons trop bien
(: Le Ciel en tout est bon & sage :)
Pour un si hardi personnage,
Dans le fond vous ne valez rien.
Croyez moi, reprenez un rôle
Que vous jouez plus sûrement,

184. Epitre

D'un imposteur déguisement,
Que votre Sèxe se console,
Du mien Vous faites le tourment;
Et le vôtre sur ma parôle,
Vous doit son plus bel ornement.
Hélas! malheureux que nous
sommes
Vous avez tout pour nous char-
mer,
C'est bien être au dessus des homes,
Que de savoir s'en faire aimer.

Epitre nouvelle à Mr. D.... Sur la Volupté.

185.

Hôte aimable d'un lieu charmant,
Où loin du faste et du tumulte
Tu te montres fidèle au Culte,
Du Dieu, Père de l'Enjouement.
J'irai sous ce Bois respectable,
De Myrthes et d'Oliviers planté,
Revoir à tes cotés à table,
L'Innocence & la Volupté.
Des dieux, des Grands et du Vulgaire,
Que ces Berceaux soient ignorés,
Défendons l'heureux Sanctuaire,
Où des Profanes altérés,
Porteroient leur soif téméraire;
Les

Epitre

Les Dieux, de nos Banquets jaloux,
Viendroient eux mêmes, à notre
exemple,
Se désaltérer avec nous,
Et n'auroient désormais qu'un Temple.
Adorons de loin nos Tyrans,
Si la Gloire avec eux habite,
L'ennui réside avec les rangs:
Et tu sais que la joye évite,
L'Oeil facheux des Dieux et des Grands.
Votre coeur n'a point notre Hom-
mage.
Grands, de votre fortune épris,
Ce Berceau, mieux que vos Lambris,
Couronne la tête d'un Sage.
Plus de plaisirs, moins de Splen-
deurs. Vos

Vos ennuyeuses Excellences,
Et vos sérieuses Grandeurs,
Glaceroient nos vives séances.
Les Dieux par un don généreux,
Ont comblé l'état où nous sommes,
La Grandeur fut faite pour eux,
Le plaisir fut fait pour les hommes.
Ils sont Grands; Nous somes heureux.
Que la Saturnale établie,
Dans son rustique Appartement,
Leur prouve leur enchantement.
Quand l'Yvresse parle et délie
Les noeuds du froid raisonnement;
Lorsqu'un léger Caprice allie,
Par un bizarre enchaînement
Et la Maxime et la Saillie,
Et que des coeurs l'accord charmant,

Joint aux accès de la folie,
Les ressources du sentiment.
Dieux! respectés l'égarement
D'un heureux Mortel qui s'oublie,
Plus Dieu que vous dans ce moment;
Pendant que l'active Opulence,
Possède sans pouvoir jouïr,
Coulant dans l'ombre du loisir;
Des jours faits pour l'indépendance;
Une oisive et molle indolence,
M'endort dans les bras du plaisir,
M'éveille au sein de l'espérance.

Ami, voilà la Volupté
Libre Enfant de l'Oisiveté,
La Volupté toujours nouvelle,
Vive, sans fougue, et sans transports.
Qui fuit, afin qu'on la rappelle, Qui

Qui fuit, mais qui laisse après elles,
Les desirs au lieu de remords.

Sur mon front serein la Jeunesse,
Seme encor les fleurs & les Ris:
Je bois, je folâtre, je ris:
Si je succombe à ma foiblesse,
Un Dieu rechauffe mes esprits,
Et chaque instant qui fuit, nous laisse
Plus altérés & plus épris.

Nuit charmante arrête & prolonge
Les douceurs d'un festin pareil.
Reculons l'instant du Sommeil,
Il ne peut nous donner qu'un Songe.
Que l'Aube à son brillant retour,
Sur les Gazons nous trouve encore
Disputans de Vers et d'Amour.
Et de nouveau voyons éclore,
Pour prémices d'un plus beau jour,
Les fleurs, les Plaisirs et l'Aurore.

190. L'Avantage des Richesses

Qui possède de l'Or, commande à la Fortune,
Tout vole au devant de ses Voeux.
La plus prude écoute ses feux:
Et la Mère pour lui cesse d'être importune;
Il est tout ce qu'il veut, Philosophe, Orateur.
Poëte, Bel esprit, Jurisconsulte, Auteur,
Tout le monde applaudit à ses moindres paroles:
Avec l'or, il n'est point d'espérances frivoles,
On règne sur les coeurs sur les eaux et dans l'air
Le Coffre fort est Jupiter.

Vers 191.

Sur l'Inutilité des Richesses.

Ah! pour le vrai bonheur que Nous fait la Richesse!
Que servent les habits, l'Or et les Bijoux!
Régner sur l'Univers, posséder le Pérou;
Ne forme pas toujours la solide Allégresse;
Habiter des Palais superbes et fastueux;
Mépriser les Mortels, et s'égaler aux Dieux,
Est folie pour qui vit et passe comme une Ombre.

Nous

La Liberté

Nous périssons, Amis, tout finit
avec nous:
Point d'immortalité pour des Thré-
sors sans nombre.
Nos vices ou nos Vertues, vivent seuls
après nous.

Sur
la Liberté
par Mr de la Mothe.

Notre Coeur veut avoir sa pleine
Liberté,
L'ombre de contrainte la blesse.
Et c'est un Roi jaloux de son Autorité
Jusques à la délicatesse.

Cet

La liberté.

Cet Objet me plait, mais sur tout,
Ne m'obligés pas de m'y plaire.
Ordonnez moi ce que je voulois
faire,
Vous allez m'en ôter le goût.

Eh! pourquoi cette Loi n'est-elle ri-
goureuse?
En me liant à mon plaisir?
C'est que je n'y sens plus cette douceur
flatteuse,
Que je goûtois à le choisir.

La choisissant, je crois du Diadême,
Exercer les droits Souverains.
Quelque Ordre survient-il? Je ne suis
plus le même,
Le Sceptre me tombe des mains.

Je

Sixain

Je songe alors à secouer ma chaîne,
Impatient de rentrer dans mes droits;
L'Objet de mon plaisir le devient de ma gêne,
Ma dépendance est tout ce que je vois.

Sixain
Sur Adam.

Sous prétexte d'aider à ses futurs ennuis,
Adam eut une femme, on ne peut faire pis,
Le malheureux dormoit, il ne put s'en défendre.
Il vit en s'éveillant, cette source de maux,
Il la prit, mais hélas! il devoit bien la rendre,
Car son premier reveil, fut son dernier repos.

Sonnet 195.

Sur Eve.

Lorsqu'Adam vit cette jeune
Beauté
Faite pour lui d'une main im-
mortelle,
S'il l'aima fort, elle de son
côté,
Dont bien nous prend, ne lui fut
pas cruelle.

Cher Charleval, alors en vérité,
Je crois qu'il fut une femme fidelle,
Mais comme quoi ne l'auroit-
elle été?
Elle n'avoit qu'un seul homme
avec elle.

Or

196. Sonnet sur Eve.

Or en cela nous nous trompons tous deux,
Car bien que Adam fût jeune & vigoureux,
Bien fait de corps, et d'esprit agré-able:
Elle aima mieux pour s'en faire conter,
Prêter l'Oreille aux fleurettes du Diable,
Que d'être femme, et ne pas coquetter.

La Rose.
Ode
à Thémire.

Tendre fruit des pleurs de l'Aurore,
Objet des baisers de Zéphyr,
Reine de l'Empire de Flore,
Hâte toi de t'épanouïr.

Que dis-je, hélas! crains de paroître,
Differe un moment de t'ouvrir,
L'Instant qui te doit faire naître,
Est celui qui doit te flêtrir.

Comme toi, belle & jeune encore,
Que ma Thémire ait ton destin.
Je t'ai cueillie en ton Aurore,
Que je la cueille en son matin.
Si tu te plains de ta durée,
Vois finir son rapide Printems:
Tu meurs d'un souffle de Borée,

198. La Rose

Thémyre cède aux coups du tems.

Descends d'une tige épineuse,
Viens finir ton destin ailleurs,
Tu dois être la plus heureuse,
Comme la plus belle des fleurs.

Va, meurs sur le sein de Thémire,
Qu'il soit ton trône & ton tombeau;
Jaloux de ton sort, je n'aspire
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

L'amour aura soin de t'instruire,
Du côté que tu dois pancher.
Eclate à nos yeux, sans leur nuire,
Pare son sein sans le cacher.

Tu verras plus d'un jour, peut être
L'asyle où tu vas pénétrer:
Un soupir t'y fera renaître,
Si Thémire peut soupirer.

Qu'elle cède à son tour les armes,
Au Dieu qui serre mes liens.
En voyant expirer tes charmes,
Qu'elle apprenne à jouir des siens.

Vers ou Placet

de Mr de Fagan,
au Comte d'Argenson,
Ministre de la Guerre.

Un jeune Elève d'Apollon,
Elève, j'en conviens de fort peu d'importance,
A ce titre souvent sûr de Votre assistance,
Ose à Votre Grandeur en cette circonstance,
Présenter un Placet qui ne sera pas long.
Mon Poltron de Laquais qui craint d'entrer en lice,
Bon Sujet, bon Valet, mais fort mauvais Guerrier,

S'e.

200. Placet.

J'étonne que pour la Milice,
Le Dieu Mars l'ait compris dans
son Papier terrier.
One, il ne fut, dit-il, avide de
Laurier.

De plus, il a tout lieu de croire,
Que la France n'a pas besoin de son
appui,
Et que Louis et la Victoire,
Se passeront fort bien de lui.
Il sollicite donc la Grace,
Le dirai-je? d'être exempté
D'aller chez la Postérité
Parmi nos Héros prendre place.

Car tel est son mépris pour toute
Vanité

Qu'

Placet, 201

Qu'au renom des Césars, il porte peu
d'envie,
Et qu'à Votre Grandeur, il demande
la Vie,
Au lieu de l'Immortalité.

Autre
de Mr. de Roubin
à Louis XIV.

Favorable autrefois aux Chansons de
ma Muse,
Grand Roi, tu daignas l'écouter,
Et ce souvenir dont mon Ame est con-
fuse,
L'enhardit encore à chanter.

Placet de

Tu sais que par mes soins & mes ar-
dentes veilles,
Cet Obélisque si vanté,
De ton Règne fameux consacra les
Merveilles,
À toute la Postérité.

Qu'ayant gravé ton nom au Temple
de Mémoire,
Tu tiras le mien de l'oubli;
En versant dans mon sein un rayon
de ta Gloire
Dont tout mon sang fut ennobli.

Mais tu me fis grand tort, m'accor-
dant cette Grace,
Je n'en suis que plus malheureux,
Car être Gentilhomme, & porter la
Besace,

Mr. de Roubin 203.

Il n'est rien de si douloureux.

Ce vain titre d'honneur que j'eus tort
de poursuivre,
Ne me garantit pas de la faim.
Je sais qu'après la mort, la Gloire nous
fait vivre,
Mais en ce monde il faut du pain.

Je n'avois qu'un Domaine au rivage
du Rhône
Qui m'en donnoit pour subsister.
On veut m'en dépouiller, & me mettre
à l'aumône
Si je n'ai dequoi l'acheter.

Grand Roi, j'ai donc recours à ta bonté
suprême,
Et si l'on me met en procès

204. Placet de Md Roubin

Pourvû que ton grand coeur en dis-
pose lui même,
J'en dois peu craindre le succès.

Qu'est-ce en effet pour toi, Grand Mo-
narque des Gaules,
Qu'un tas de terre et de gravier?
Que faire de mon Isle? Il n'y croît
que des Saules,
Et tu n'aimes que le Laurier?

Egalement puissant dans la paix,
dans la Guerre,
Comblé de gloire & de bonheur,
Maître d'un grand Etat, quelques Ar-
pens de Terre,
Te rendront-ils plus grand Seigneur?
Laisse m'en donc jouir, la faveur n'est
pas grande,

Requète 205.

Ne me refuse pas ce Bien.
C'est tout ce qu'aujourd'hui ce Placet
te demande,
Grand Roi, ne me demande rien.

Requète
de Mlle Bernard
à Louis XIV.

Sire, deux cent leur sont-ils si néces-
saires,
Au bonheur de l'Etat, au Bien de vos
Affaires?
Que sans ma Pension, vous ne puissiés
dompter,
Les foibles Alliés et du Rhin & du
Tage?

A

 Requete de Mlle Bernard

A vos armes, Grand Roi, s'ils peu-
vent resister;
Si pour vaincre l'effort de leur injus-
te rage,
S'il falloit ces deux Cent Ecus,
Je ne les demanderois plus.

Ne pouvant aux Combats pour Vous
perdre la vie,
Je voudrois me creuser un illustre
Tombeau;
Et souffrant une mort d'un Genre
tout nouveau,
Mourir de faim pour la Patrie.

Sire, sans secours, tout suivra votre
Loi,
Et vous pouvez en croire Appollon
sur sa foi,

Le

Sonnet.

Le Sort n'a point pour Vous démenti
Ses Oracles.
Ah! puisqu'il Vous promet miracles
sur miracles,
Faites moi vivre, et voir tout ce que je
prévois.

Sonnet.

Je suis croit jadis Apollon à Daphné,
Lorsque tout hors d'haleine, il couroit
après elle,
Et lui contoit pourtant la longue Ki-
rielle,
Des rares Qualités dont il étoit orné.
Je suis le Dieu des Vers, je suis Bel
Esprit né,
Mais

208. Sonnet

Mais les Vers n'étoient point les Charmes
de la Belle:
Je sais jouër du Luth: Arrêtés, Bagatelle!
Le Luth ne pouvoit rien sur ce coeur
obstiné,
Je connois la vertu de la moindre racine,
Je suis, n'en doutez pas, le Dieu de la
Médecine.
Daphné couroit plus vite à ce nom
fatal.
Mais s'il eut dit, voyez quelle est votre
Conquête:
Je suis un jeune Dieu, beau, galant,
libéral,
Daphné sur ma parole auroit
tourné la tête.

Strophes 209.

à une Dame qui lisoit le Traité de Sherlock sur la mort.

Ah! quelle est votre erreur, Belle,
jettés ce Livre,
Renoncés à Sherlock au lieu d'y re-
courir.
Sa Doctrine est trompeuse et dangereu-
se à suivre.
Puisque pour apprendre à mourir,
Il dérobe à nos coeurs le doux plaisir de
vivre.
L'ignorez vous, hélas! trop aimable
Sylvie,
On apprend assés tôt sans livre & sans
Docteur,
L'art toujours affligeant d'abandoñer
la vie; Fai-

Strophes

Faisons nous un soin plus flatteur,
D'en profiter, avant qu'elle nous
soit ravie.

Ouï, vivre, c'est aimer par un amour
extrême,
C'est rendre un autre heureux, & c'est l'être
à son tour,
Pour vivre ainsi content, il faut penser
de même.
Consentés donc qu'un doux retour,
Vous engage à m'aimer, autant que je
Vous aime.

Si par Vous, sans pitié, mon ame
abandonnée,
Voit ses voeux rejettés, et son Amour
proscrit,
Pretez moi, pour charmer ma triste
Destinée,

Quatrains

De Sterback le lugubre Lcrit,
Qu'il m'apprenne à finir sa Vie
infortunée.

Quatrains
sur la mort du Cardinal de Bissy.

Quand privé des biens de la Terre,
Bissy fut hors de ces bas lieux,
Humblement il pria St. Pierre,
De le faire entrer dans les Cieux.
Qui s'offre à mes yeux, dit l'Apôtre,
A celui qu'il connaissoit mal.
Celui que vous voyez, dit l'autre,
Est Evêque, Abbé, Cardinal.
Cherchez ailleurs votre retraite,
Dit Pierre, de crainte d'affront,

Quatrains

La Porte est ici trop étroite,
On ne peut entrer trois de front.
Puisque de ces lieux on me chasse,
Dit Bissy, choqué de ce trait
Je vais m'y donner place,
Par une Lettre de Cachet.
Ce que vous venez de dire,
Répondit l'Apôtre à Bissy
A la Bastille peut conduire,
Mais non pas introduire ici.
A ces mots, Bissy fuit bien vite,
Se voyant si mal accueilli,
Et s'en va chercher droit un gîte,
Chez le Tellier & Tournely.

Vers
Sur le Tellier

Viens Pluton viens suivi de la Troupe
infernale,
Emporter le Tellier, et sa noire Cabale,
Viens sur ce Moine affreux épuiser ta
fureur,
Mettre son Corps en cendres, & déchirer
son Coeur.
De ce monstre cruel, viens délivrer la
Terre;
Le Ciel en le frappant, souilleroit
son Tonnerre;
C'est a toi de punir ses horribles
forfaits,
Et de nous venger tous des maux qu'il
nous a faits;
Mais non, retire toi, pour expier
son Crime,   Laisse

214. Vers sur le Tellier

Laisse dans la poussière expirer ta
Victime.
Il n'est point de Tourmens, de fer, ni
de poison,
Qui le punisse mieux que son Am-
bition.
Qu'il sèche de douleurs, qu'il fré-
misse de rage;
De ne recevoir plus que mepris &
qu'outrage,
De voir honteusement son Orgueil
abattu,
Et de voir malgré lui triompher
la Vertu;
Prolonge lui ses jours, pour prolon-
ger sa peine,
Qu'il devienne un Objet d'horreur
& de haine.

Qu'il soit persécuté, maudit de l'Univers,
Viens prendre alors ta proye, et l'entraîne aux Enfers.

Autres
Sur le feu Roi de Sardaigne.

Si dès longtems Victor des Voiles pieux,
A trompé les Mortels, et s'est moqué des Dieux;
On peut dire qu'elle est la fin de son grand Rôle;
Puisque pour essayer de sortir de Rivole,
Il emprunte le froc d'un bon Père Feuillant, Es-

Vers

Espérant de passer librement à Milan.

Victor, si tu voulois réussir dans ta fuite,
Il falloit endosser la Robe d'un Jésuite.
On leur ouvre partout, sans aucun contredit.
Le Ciel est le seul lieu qui leur soit interdit.
Fourbe, comme tu l'es, en cherchant le désordre,
Tu serois devenu le Général de leur Ordre.

Sonnet, 217.

par Mr Drelincourt.

L'autre jour Frère Jean mourut
de la Gravelle
Son ame de ce pas aux Enfers dévala,
Un diable qui pour lors étoit en
Sentinelle,
Le voyant approcher, demanda qui
va là?
C'est un Prêtre, dit-il, une Ame crimi-
nelle,
Alte, arrêtés vous là.
Que j'aille au Corporal annoncer la
nouvelle,
Qui me mettant ici, m'a commandé
cela.
Cependant Frère Jean voulut forcer
la Porte.
Le Corporal avance, et lui dit de la sorte,
Prêtre;

Sonnet.

Prêtre, retirez vous, et sachez qu'en ce lieu,
Nous ne voulons avoir ni Vous, ni Vos semblables,
Car puisqu'étant là haut Vous mangés votre Dieu,
Peut être qu'ici bas Vous mangeriés le Diable.

Autre
contre l'Amour.

Climène fuit l'amour, ses funestes Délices,
Ne causent à la fin que d'amères douleurs.
C'est un Serpent caché sous d'agréables fleurs; Un

Un breuvage qui brûle, un jeu plein
d'artifices:
Un plaisir d'un moment mêlé de longs
supplices,
Un Jardin que sans cesse on arrose de
pleurs,
Une obscure Forêt, dont les sentiers
trompeurs
N'aboûtissent enfin qu'à d'affreux
précipices.
C'est un faux Labyrinthe, où se perd
la Raison,
Un fruit qui n'a pour suc qu'un dange-
reux poison,
Un dur joug, dont le poids à la fin nous
accable.
Un sépulcre où tout vif, on est enseveli;

Sonnet

En un mot, un Enfer d'autant plus
redoutable,
Que l'on n'y trouve point le fleuve de
l'Oubli.

Sonnet

présenté par la Marquise D...
à ses Juges, pour défendre sa
Cause contre son Mari qui l'avoit
accusée d'être infidelle.

Pour un crime d'Amour, dont je ne suis
coupable,
Que pour avoir le coeur trop sensible
& trop doux,
Doit-je avoir un Tyran sous le nom
d'un Epoux?
Arbitres souverains, de mon sort
déplorable!

221.

Sonnet

Et le barbare Auteur des maux dont
on m'accable,
Ose t-il se servir de Thémis & de Vous?
Pour m'immoler bientôt à ses chagrins
jaloux,
Et me faire périr pour être trop ai-
mable.
Ah! consultés de grace & vos yeux & vos
Coeurs,
Ils vous insinueront d'être mes Protecteurs.
Tout ce que fait l'Amour n'est-il pas
légitime?
Et vous qui tempérés la sévère Themis,
Pourrez vous vous résoudre à châtier
un Crime
Que la plupart de Vous voudroit avoir
commis?

222. Vers
à Mr. Hérault,
Lieutenant Général de Police,
par une fille de famille, détenuë à Ste. Pélagie, par Correction, et âgée de 17 à 18 ans,
à l'occasion des réjouissances
du Mariage de Madame de
France.

Juge éclairé, qui, par ta vigilance,
Des filles de Venus trouble les plus
beaux jours;
En ma faveur laisse agir ta Clémence!
Lorsque tout rit, pleurerai-je toujours?
L'exil où tu m'as condamnée,
Me paroit d'autant plus cruel,
Que j'apprens par la Renommée,
Que la Ville ouvre son Hôtel
A plus d'une Laïs, qui, par un

Vers

train de vie,
Digne du plus sévère Chatiment,
Devroit à Ste Pélagie
Occuper mon appartement.
Sur moi jettes un regard propice,
Ne m'oublie pas en ces lieux.
Souvent on corrige le vice,
En pardonnant aux vicieux.
Mais quand même il seroit possible,
Que l'on me revit à ce prix.
Quand je serois incorrigible!
Qu'est-ce qu'une Catin de plus dans
ton Paris?

L'art
de Soumettre les Coeurs.

Profités riante Jeunesse,
Du tems de faire votre Cour,
Depêchez vous, l'heure vous presse,
Le tems qui fuit, est sans retour,
Il n'est qu'un Printemps dans
l'année,
La nuit fuit de près le matin;
Et Flore dans une journée,
Les Roses dont elle est ornée
Commence & finit le Destin.

C'est en vain que le Berger chante,
Que sa flûte rend de doux sons,
Qu'il veut de l'Objet qu'il enchante,
Flêchir le coeur par ses Chansons.
Chantés pour vaincre une volage,

Sonnet 225.

Bergers, vous chanterez en vain
Pressés, pressés un coeur sauvage.
L'amour chantant presse l'ouvrage,
L'amour pressant le met à fin.

Sonnet

à Mademoiselle ***

Sur notre raccommodement.

Les sermens en Amour sont écrits sur
le Sable,
Iris, le Proverbe en fait foi
Mais quand je te promets de n'adorer que
toi,
Jamais serment ne fut plus véritable.

Permets, à mon Amour d'en convaincre
le tien!
Que mes soins, mes soupirs te prouvent ma
tendresse,

Sonnet

Je serois trop heureux, ma charmante
Maitresse,
Si ton coeur pouvoit lire un moment
dans le mien:
Il y verroit ton image gravée.
Par mille feux nouveaux, ma flâme
rallumée.
Que dis-je? il y verroit que je t'aimerai
toujours:
Tes Bontés pour jamais exigent ma
Constance.
L'Amour que l'on unit à la reconnois-
sance,
Est le plus parfait des Amours.

Oraison des Parisiens à St. Roch.

227.

Accablés de malheurs, ménacés
de la Peste,
Grand Saint Roch nous ne craig-
gnons rien,
Et rien ne nous sera funeste,
Si Vous êtes notre soûtien.
Ecoutés un Peuple Chrétien
Et venez appaiser la colère Céleste;
Mais n'amenez pas votre Chien
Nous n'avons point de pain de
reste.

Parallelle du Pape Clement XI. et de Louis XIV.

Louis en voyant que Clement,
Retranche si facilement,
La Morale de l'Evangile;
Pour imiter sa Sainteté
A retranché de son côté
Les Rentes de l'Hôtel de
Ville.

F.

Apostrophe
à
Clement XI.

Quand Louis nous réduit à la
Mendicité,
Par le Retranchement des Rentes
de la Ville,
Clement, laisse nous l'Evangile
Pour y prendre du moins l'Esprit de
Pauvreté.

Prière
à
l'Amour

Je souffre tant de maux que l'ingrate
Climène
Ne peut s'imaginer la moitié de ma
peine.
Elle reste incredule, et moi, je meurs Martyr.

Prière

Amour, puisqu'il est vrai, que je
sers à la Gloire.
Fais lui croire les maux qu'elle me
fait sentir,
Ou ne m'en fais sentir, qu'autant
qu'elle en peut croire.

Vers
attribués au Roi
Henri IV.

O! que heureuse est ma fortune!
O combien est grand mon heur!
D'être seul retenu d'une
Pour fidèle serviteur.
Par sus toutes elle est düe
Pleine de grace & beauté,
Et suis fier qu'elle est pourvüe

Beaucoup plus de loyauté.
Comparer est impossible,
Sa grande perfection,
Fors à mon heur indicible,
Ou à mon affection.
Mais tous deux procèdent d'elle,
Et de moi seul je n'ai rien,
Qu'un coeur loyal et fidelle
Encore n'est-il pas mien.
O vous, qui ne l'avez vûë
Voyez la pour votre bien;
Puis jugés, l'ayant connuë
L'heur que ce m'est d'être sien.
Mais la voyant si parfaite,
Gardés vous bien un chacun,
Car pour blesser elle est faite,
Mais de tous n'en guérit qu'un.

202. Vers à Mad. la
Comtesse de Grave
pour le jour de l'an.

L'Amour & la Vertu pour faire
ton bonheur,
Auprès de toi chacun se disputoit
l'Empire.
La Vertu d'un air fier, l'Amour
par un sourire,
M'ont prié de juger qui seroit le
Vainqueur.
Il n'étoit pas aisé de décider la
chose.
Et comment condamner l'amour
ou la Vertu?
Aussi tôt cependant le cas fut
résolu,
A toutes les deux je donnai gain
de Cause. Ré-

Stances.

Régnés, leur dit-je, ensemble & sans
Vous allarmer.
Pour son bonheur restés toujours
de même,
Vous, Vertu, pour qu'Elle Vous aime,
Vous, Amour, pour la faire aimer.

Stances
sur le Portrait de J. C.
habillé en Jésuite.

Ils ont volé mon nom, rejetté mon
esprit,
Persécuté les miens par leur jalouse
rage.
Renversé mon Eglise, & pour comble
d'Outrage,

Ils

Stances

Jls m'ont couvert de leur habit.

Si Jesus Christ ressuscité,
Sous cet habit eût pû paroitre,
Thomas avec raison eût méconnu
son Maitre,
Et nous célébrerions son incredulité.
Voyez jusqu'où va la malice,
De ces Pères industrieux,
Jls ont habillé Dieu comme eux
Afin que chacun le haïsse.

Vers 235.
à Babet
Sur le jour de sa naissance.

Le voici donc cet heureux jour,
Où tu commenças ton enfance.
La nature & le tendre Amour,
L'avoient marqué pour ta naissance.
Ils furent tes premiers Parens,
Belle Babet, tes jeunes ans,
Sont dûs à la reconnoissance.

Laisse moi couronner de fleurs,
Ce front où siège l'innocence;
Que longtems leurs pures couleurs,
Soient le Symbole de tes moeurs,
De ta vertu, de ta décence;
Puissent tes yeux si séducteurs,
Si peu faits pour l'indifférence,
Ne jamais répandre des pleurs, Sur

236. Vers à Babet

Sur l'usage de ces faveurs,
Que la nature te dispense.
Déjà la naïve ignorance
Emporte loin de ton berceau,
Ces petits riens, ces bagatelles,
Ces hochets si chéris des Belles,
Bientôt abandonnés par elles,
Pour un plaisir bien plus nouveau.
L'instant même de ton Aurore;
Est l'âge des premiers Soupirs;
Le Dieu qu'à Paphos on adore,
Dans ton ame va faire éclore,
L'essaim timide des désirs.
L'Amour va déguiser son aile,
Sous le voile du sentiment.
Il te promet plus d'un Amant,
Mais il te doit un coeur fidelle.
Quand on jouit à ses quatorze ans,

Tous

Vers à Babet 237.

Tous les Charmes de ta figure.
Quand on fait parer la Matiere,
De tes graces, de tes talens.
Il n'est pas aisé, je te jure,
Babet, de maitriser ses sens,
Et ce seroit te faire injure.

C'est bien assés de tes attraits,
Tu n'as pas besoin des Caprices,
Des Mines ou des tons coquets,
Dont tant de Belles séductrices,
Aveuglent ces Amans novices;
Qui vont se prendre à leurs filets.
Sois honnête, sensible & sage,
Babet, en faut-il davantage
Pour fixer le coeur d'un François,
Et pour t'assurer son hommage?

Quatrain
Sur l'Amour.

Ne cherchons point un vain détour,
Pour excuser notre foiblesse.
Les premiers soupirs de l'Amour,
Sont les derniers de la sagesse.

Autre
Sur l'espérance.

Les biens & les maux tour à tour,
Du Sort signalent l'inconstance;
Mortel, tant que tu vois le jour,
Tu dois conserver l'espérance.

289.

Ode
Anacréontique.

Je suis las de tes Chaînes,
Amour, étouffe mes Soupirs,
Et plutôt que souffrir les peines,
Je renonce à tous les plaisirs.

Soit, je le veux, mais de ta vie,
Par mon Arc, j'en fais le Serment,
Tu ne reverras plus Sylvie,
Adieu, sois tranquille à l'instant.

Ah! trop cruel Amour, arrête,
Rens moi mes troubles, mes transports,
Que plutôt ton ardeur m'aprête
Les suplices de mille morts.

J'aime encore mieux voir la cruelle,
À tous les momens soupirer,
Pour un ingrat, un Infidelle,
Qu'elle ne sauroit oublier.

Le Triomphe de la Beauté.

Un Ruisseau m'endormoit en tombant dans la Seine;
Mille Oiseaux m'éveilloient, & ranimoient ma veine:
Une Aurore naissante éclairoit un Chemin,
D'où le Zéphyre et Flore avec leur douce haleine,
Faisoient voler sur moi la Rose & le Jasmin:
J'apperçus tout à coup la beauté que j'adore,
J'oubliai les Ruisseaux
Je n'ouïs plus d'Oiseaux,
Je ne vis plus de Flore,
De Roses, de Jasmin, de Zephire, ni d'Aurore.

Vers

Sur le Marquis d'Argens. par Mr d'Arnaud.

Est-il toujours ce charmant paresseux,
Qui nous éclaire au sein de l'indolence;
Et qui rendroit tout l'Univers heureux
Si l'Univers étoit en sa Puissance!
Il goûte, hélas! le suprême bonheur:
Il voit un Roi qui mérite de l'être.
Dieux! lorsqu'on trouve un home dans son Maitre,
Qu'on doit aimer l'éclat de la Grandeur!

Apollon et Daphné.

L'Amour m'a fait la Peinture
De Daphné, de ses malheurs,
J'en vais tracer l'Avanture;
Puisse la Race future,
L'apprendre & verser des pleurs.

Daphné fut sensible & belle
Apollon sensible & beau;
Sur eux l'amour d'un coup d'aile,
Fit voler une étincelle
De son dangereux flambeau.

Daphné d'abord interdite
Rougit voyant Apollon,
Il l'appelle, elle l'évite,
Mais fuyoit-elle bien vite?
L'Amour assure que non.

Apollon & Daphné   E.3.

Le Dieu qui vole à sa suite,
De sa lenteur s'applaudit,
Elle balance, elle hésite,
La Pudeur hâte sa fuite,
Le désir la rallentit.

Il la poursuit à la trace,
Il est prêt à la saisir,
Elle va demander grace;
Une Nymphe est bientôt lasse,
Quand elle fuit le Plaisir.

Elle désire; elle n'ose:
Son Père voit ses Combats,
Et par sa métamorphose,
A sa défaite, il s'oppose,
Daphné ne l'en prioit pas.

244. Apollon & Daphné.

C'est Apollon qu'elle implore,
Sa vuë adoucit ses maux,
Et vers l'Amant qu'elle adore,
Ses bras s'étendent encore,
En se changeant en rameaux.

Quel Objet pour la tendresse
De ce malheureux Vainqueur!
C'est un Arbre qu'il caresse
Mais sous l'écorce qu'il presse,
Il sent palpiter un Coeur.

Ce Coeur ne fut point severe,
Et son dernier mouvement,
Fut, si l'Amour est sincère,
Un reproche pour son Père,
Un Regret pour son Amant.

F.

Vers 245.

Sur Sénèque

C'est en vain que Sénèque blame,
Les Richesses et leurs appas:
Car si les biens nuisent à l'ame,
Il devoit ne les aimer pas.
Ces raisonnemens magnifiques,
Dont son esprit fait tant flatté,
Ces beaux discours panégyriques,
En faveur de la Pauvreté,
Et ces remèdes qu'on admire,
Qu'à tout coup il nous vient d'offrir,
Sont des choses bonnes à lire,
Mais fort mauvaises à souffrir.

Vers
au sujet du Changement de l'Eglise françoise de Berlin en 1717. le 6. Juin.

Ce n'est point aux Oisons que ce Discours s'addresse,
C'est à vous, ennemis du Mérite éclatant:
Tout vous choque aujourd'hui, l'esprit, la politesse,
La douceur, l'Eloquence & même la sagesse.
Vous ne pouvez souffrir les plus heureux talens:
Mais en vain vous tachez par vos ligues secretes,
De répandre par tout un poison odieux.

En

Vers 247.

En vain vous colorés d'un prétexte
pieux,
Tous les désordres que vous faites.
À travers votre Masque on voit ce
que vous êtes.
Foibles, sots, jaloux, envieux,
À trahir vos Amis la fureur vous
engage.
D'un si perfide trait quel sera l'avan-
tage?
Vous gémissés de voir votre honneur
rabattu,
Voulez vous du Public mériter le Suffrage?
Messieurs, prêchez moins la vertu,
Mais pratiqués la davantage.

E.

248. L'Imagination
et le Bonheur.
Fable Allégorique
par Mlle Bernard.

L'Imagination amante du bonheur,
Sans cesse le désire & sans cesse l'apelle;
Mais sur elle il exerce une extrême
rigueur;
Et fait pour ses desirs, il est peu fait
pour elle.
Dans sa tendre Jeunesse, elle alla
le chercher,
Jusques dans l'amoureux Empire,
Mais lorsque du Bonheur elle crût
approcher,
Les soupçons, le jaloux Martyre,
La délicatesse encore pire;
Son

L'Imag. et le bonheur. 249.

Soudain à ses transports le vinrent arracher.
Dans un âge plus mûr, du même Objet charmée,
Au Palais de l'Ambition,
Elle crut satisfaire encor sa passion:
Mais elle n'y trouva qu'une Ombre, une fumée
Fantôme du Bonheur, & pure illusion.
Enfin dans le Païs qu'habite la Richesse,
Séjour agréable et charmant
Elle va demander son fugitif Amant.
Elle y vit l'abondance, elle y vit la Mollesse
Avec le plaisir enchanteur,
Il n'y manquoit que le Bonheur.

L'Imag. et le Bonheur

La voilà donc encor qui cherche
& se promene,
Lasse des grands chemins, elle trou-
ve à l'écart
Un sentier peu battu, qu'on décou-
vroit à peine.
Une Beauté simple & sans Art,
Du lieu presque désert étoit la Sou-
veraine:
C'étoit la Piété. Là notre Amante
en pleurs,
Lui raconta son Avanture.
Il ne tiendra qu'à Vous de finir vos
malheurs;
Vous verrez le bonheur, c'est moi
qui vous l'assure, Lui

L'Imag. et le Bonheur 251.

Lui dit la fille Sainte; il faut
pour l'attirer,
Demeurer avec moi, s'il se peut, sans
l'attendre;
Sans le chercher; au moins sans trop le
desirer;
Il arrive aussitôt qu'on cesse d'y pré-
tendre,
Ou que dans sa recherche, on sait se
modérer.
L'Imagination à l'avis seut se rendre,
Le Bonheur vint sans différer.

L'Oeillet
Fable,
par Rousseau.

Un Oeillet dans un Parterre,
Causant avec d'autres fleurs,
Leur disoit, tenés mes Soeurs,
Si quelque jeune Bergère
Vient me cueillir un matin,
Pour me mettre sur son sein,
Je veux y prendre racine.
Eh bien! Vous serez choisi,
Petit Oeillet cramoisi
Dit une beauté divine,
Qui l'entend parler ainsi;
Venez sous la Mousseline.

A ce propos, radouci,
L'Oeillet transporté s'exhale,
En

L'Oeillet

En parfums délicieux.
A tout moment, il étale
Le triomphe de ses feux:
Mais enfin l'Odeur s'épuise.
Vainement l'Oeillet surpris,
Attend de nouveaux esprits;
Il se pâme, il agonise.
Doux ébats! tendres Plaisirs!
Ah! que vos vives amorces,
Ne portent-elles nos forces,
Aussi loin que nos desirs.

254. Le Rossignol et le Moineau.
Fable,
par Mr. de Grécourt.

Le tendre Rossignol, et le galant
Moineau,
L'un et l'autre charmés d'une jeune
Fauvette,
Dessus la branche d'un Ormeau,
Lui parloient un jour d'amourette:
Le petit Chantre aîlé, par ses tons
doucereux,
S'efforçoit de toucher le coeur de
cette Belle;
Je serai, disoit-il, toujours tendre
& fidelle,
Si vous voulez me rendre heureux.

Le Rossig. & le Moineau 255.

De mes douces Chansons, Vous sa-
vez l'harmonie,
Elles ont eües le suffrage des Dieux.
Désormais je les sacrifie,
À chanter vos Beautés, votre Nom
en tous lieux :
Les Echos de ces Bois le rediront
sans cesse ;
Et j'aurai tant de soin de le rendre
éclatant ;
Que votre coeur enfin sera content,
De voir l'excès de ma tendresse.
Et moi, dit le Moineau, je Vous
baiserai tant .....
À ces mots, le Procès fut jugé dans
l'instant, Cu

En faveur de l'Oiseau qui porte
Gorge noire,
L'on renvoya l'Oiseau chantant.
Voilà la fin de mon histoire.
En voici la Morale. Il faut la retenir.
Beautés, qui tous les jours voyez
dans vos ruelles,
Un tas d'Amans transis, ne vous
entretenir,
Que de leurs vains soupirs, de leurs
peines cruelles,
Bagatelles,
Songez à préférer le Solide au
Brillant.
On se passe fort bien de vers, de Chan-
sonnettes;
Le

Le Perroquet

Le talent du Moineau, est le seul vrai
talent.
Je sais mainte Chloris d'humeur de
la Fauvette;
À moins qu'il ne survienne un tiers
Oiseau dormant;
Alors il n'est pas étonnant,
Que ce dernier gagne sur l'Etiquette.

Le Perroquet &
la Perruche,
Fable
par le même.

Un petit Maître Perroquet,
Prenoit plaisir à faire entendre,
Par ses façons & son Caquet,

Que

Le Perroquet.

Que pour lui Perruche étoit tendre;
Chacun Oiseau présent murmuroit,
Contre tant de Cajoleries.
Perruche elle même souffroit,
De ses sottes minauderies.
Néanmoins elle n'osoit point,
Le gronder en pleine Assemblée;
Mais il fut tancé de tout point,
Sitôt qu'elle s'en fut allée.
Honteux, confus, tout interdit,
Il essuya la reprimande.
Puis d'un air triste, il lui dit
„Instruisez moi dans ma demande.
„Chez la Belle qui m'a charmée,
„Comment devrois-je donc paroître?
N'y paroissez jamais aimé,
Mais seulement digne de l'être.

Le bon Métayer 259.
Fable
à Mgr. le Duc de Choiseuil.

Le Maitre d'une grande Ferme,
Dont il ne tiroit presque rien;
Las de voir dépérir son bien
Chercha d'autres Fermiers, fit annoncer le Terme:
L'Heritage étoit bon; voilà vingt Concurrens:
Le Maitre qui savoit peser un peu ses Gens,
Pour un certain Lucas fit pancher la Balance:
Celui ci de coeur droit aussi bien que de sens;
Grand dans tous ses Projets, rempli d'Intelligence, De

60. Le bon Métayer

De tout faire à sa guise, obtient la Liberté.
Ce point une fois arrêté;
Lucas part pour la Métairie.
Il jette en arrivant les yeux de tout côté,
Voit le verger, les Bois, le Moulin; la Prairie,
Les Vignes, la Maison, il examine tout,
Et n'est content de rien; sa mine se refrogne:
Je n'ai pas crû, dit il, trouver telle besogne:
Mais puisque m'y voila; Nous en viendrons à bout,
Le projet bien conçu, bien formé dans sa tête. Il

Le bon Métayer 26.

Il arrache moitié des Arbres du Verger;
Chacun jure, crie & tempête:
C'est un meurtre, une honte, il va tout saccager!
Eh! quoi, sans consulter personne,
Enlever tous nos Arbrisseaux!
Ils étoient blancs de fleurs, et leurs fruits en Automne,
Auroient enrichis nos Caveaux!
Lucas à peine les écoute:
Il finit le travail, & dès le lendemain,
Avec Vingt Bucherons, il enfile la route,
Qui conduisoit au Bois voisin.
Sous une hâche redoublée
Maint vieux Chêne en tombant, excite nouveaux Cris,

Adieu

262. Le bon Métayer

Adieu l'ombre, adieu la Glandée!
Un Diable ne feroit pas pis!
Les vieux arbres à bas, Lucas sans rien entendre.
Tout droit au Moulin va se rendre,
Il fait lâcher l'Ecluse, et voilà du Moulin,
L'eau qui submerge la prairie:
Les foins seront pourris, moi, je mourrai de faim,
S'écria le Meunier. Cette affaire finie,
Lucas marche à la vigne, et la fait labourer.
Oh! pour le coup, dit-on, sa tête est déroutée,
C'est un home à claquemurer.
Ils n'étoient pas au bout: la Maison culbutée,
Des

Le bon metayer.

Des Caves, au donjon, contre lui
souleva
Les moindres grimaud du village:
Lucas entendit tout, et de tout se
moqua.
Il suivit son Projet, il finit son
Ouvrage;
Et voici comme il en alla.
Chaque Arbre du Verger fut de belle
venuë,
S'etendant bien l'aise, et dès qu'il
paroissoit,
Que quelqu'un tournoit mal, vite on le
remplaçoit
Par un des Réformés: prompte étoit
la Recruë,
La Pépiniere entretenuë
Abondamment y fournissoit.

264. Le bon Metayer

Les Chênes sans vigueur vieillissoient
dans l'attente,
D'être mieux employés; ils le furent
fort bien,
On en vendit moitié, l'autre fit la
Charpente;
La Maison qui croûloit, fut cons-
truite pour rien;
Ou s'en chauffa long tems, & dans
leur place énorme,
On vit croître à plaisir le Tilleul
avec l'Orme,
La Vigne avoit fait place au champ:
Au lieu de mauvais Vin, on eut
de bon froment;
Et l'on recueillit pleine Année.
La Prairie étoit desséchée.

Le bon Métayer 265.

On n'avoit point de pluye, & l'herbe
jaunissoit;
Tandis qu'à son loisir, elle fut abreuvée,
Et que le Moulin languissoit,
On en nettoyoit l'Auge, on la rétrécissoit,
Une eau claire y revient avec même
abondance,
Dans un lit plus étroit sentant pres-
ser son Cours,
La roue à son effort fit moins de ré-
sistance,
Et le Moulin alla toûjours.
Ainsi, malgré les Cris, les plaintes,
le tapage,
Lucas, en peu de tems mit la Fer-
me en bon train,
Doubla les Revenus, & l'on convint
enfin,

Que Lucas étoit vraiment sage:
Pour juger l'Ouvrier, laissés finir
l'Ouvrage.

Le Papillon
et
les Tourterelles.

Fable.

Un Papillon sur le retour,
Racontoit à deux Tourterelles,
Combien dans l'âge de l'amour,
Il avoit caressé de belles:
„Aussi tôt aimé qu'amoureux,
„Disoit-il, ô l'aimable chose!
„Lorsque brûlant de nouveaux
feux,
„Je

& les Tourterelles

„Je voltigeois de Rose en Rose;
„Maintenant on me fuit partout.
„Et partout aussi je m'ennuye.
„Ne verrai-je jamais le bout
„D'une si languissante vie?
Les Tourterelles sans regret,
Répondirent: Dans la Vieillesse,
Nous avons trouvé le secret,
De conserver notre tendresse.
À vivre ensemble nuit & jour,
Nous goûtons un plaisir extrême;
L'amitié qui vient de l'amour,
Vaut encor mieux que l'Amour
même.

Les Pigeons Ramiers.

Fable.

L'Amour escorté du Printems,
Déjà sur toute la Nature,
Avoit repris ses droits charmans,
Quand deux Pigeons ramiers pour leur progéniture,
Songèrent à bâtir Maison.
Un Bois s'offrit, tel que sur l'Horizon,
Nul autre n'étoit plus sortable:
Un Château du Bois tout voisin,
Promettoit aux Epoux un ample Magazin,
Tant pour le lit que pour la table.
Une Source étoit tout auprès

Fil-

Les Pigeons ramiers. 269.

Filtrant parmi des fleurs son onde
vive & claire,
Et tout sembloit pourvoir exprès,
Aux besoins des petits, aux douceurs
de la Mère;
Le couple joyeux & content,
De pouvoir là tenir ménage
Avisoit dès le même instant,
A rassembler tout son bagage;
Lorsque, pour comble de bonheur,
Tous deux virent au haut d'un
Orme,
Un pot bien vernissé, dont justement
la forme,
Offroit d'un nid tout fait le Spectacle
enchanteur.
Vraiment, se disent-ils, de notre tri-
potage,

Quel

Les Pigeons ramiers

Quelqu'honnête mortel, abrège ici
les soins.
Qu'il est doux, sans travaux, d'être aus-
si sans besoins !
Là, chacun d'eux se niche ; ils n'aimoient
point l'Ouvrage.
Mal leur prit, car un beau matin,
Que déjà grandelette étoit leur Vo-
latille,
Le Maître du Château voisin,
Fit enlever le Pot ; & toute la famille
Servit à parer son festin.

Morale

Tel qui semble pour Vous porter d'un zèle extrême,
Ne cherche, en Vous servant, que ses seuls Interêts.
Pour Vous épargner des regrets,
Faites vos Affaires vous même.

La Nayade & le Faune

Fable.

Au fond d'un antre obscur dormoit une Nayade,
Un Faune tout à coup entre, & d'une embrassade,
La surprend & l'étreint dans son brûlant transport.
Elle fait pour s'enfuir, un inutile effort;
Elle invoque les Dieux, Vengeurs de la Contrainte:
Astres, Dieux, Bois, Rochers: tout est sourd à sa plainte,
Elle est seule: le Faune est robuste, effronté,
Elle succombe enfin à sa lubricité.

La Nayade

De ce premier transport ayant goû-
té les Charmes,
Pour un nouveau Combat, il prépa-
re ses Armes:
La Nayade adoucie, et taisant
ses pleurs,
Prend tout en patience, et finit
ses clameurs.
Pour la troisième fois, le Faune fait
merveilles,
Mais au cinquième Assaut, déjà
baissant l'Oreille,
Il mollit, il recule, il veut fuir. à
l'instant,
La Nayade en fureur se lève, &
l'arrêtant,
Quoi! lâche pour si peu, lui dit-elle,
éplorée, Crois

8 le Faune.

Crois tu qu'impunément tu m'auras
défloré?
J'aurai donc, Malheureuse, assouvi les
désirs,
Sans goûter à longs traits de si char-
mans plaisirs!
Poursuis, éteins les feux que toi même
as fais naître.
Du bien qui te charmoit, l'Amour t'a
rendu Maître.
Jouïs en. A ces mots confus jusqu'aux
abois,
Il pâlit, sort de l'antre & s'enfuit
dans les Bois.
Les Nymphes, les Sylvains riant de sa Retraite,
Sur l'ecorce en Vers graverent sa défaite
"C'est ici que d'un Faune amortissant l'ardeur,
"La Nayade vaincue, alterra son Vainqueur.

Le Rossignol, la Chèvre & L'Ane. Fable

Un Rossignol, une Chèvre & un
Baudet,
Passoient auprès d'une Noce
Champêtre:
Le Rossignol entend un coup d'Ar-
chet,
Et dit, de la Musique! Je veux être.
La Chèvre de l'ane se depêtre.
Voyant danser, chacun suivit son
goût.
L'Ane dit: Dans ce Pré je m'en vais
paître;
Vous voudrés bien m'avertir si l'on
sout.

Le Hobreau & le Curé.

Fable.

Un petit Seigneur de Village,
De ces Messieurs dont les propos,
Roulent toujours sur leurs Châteaux
Qu'ils vantent avec étalage;
Enfin un mince personnage,
Du plus sot orgueil ennyvré,
Eut querelle avec son Curé,
Pour un Droit d'honneur & d'usage.
Je prétens, disoit Monseigneur,
Etre ici la première tête:
Et je veux tous les jours de fête,
Du Goupillon avoir l'honneur;
Quand vous aspergés à la Messe,
Il faut que mon Curé s'empresse,

D'as-

Le Hobereau

D'asperser d'abord ma Grandeur.
Vous en aurez tout à votre aise;
Repartit le sage Curé.
Deux jours après venoit la Saint André;
Quand mon home au Choeur fût entré
Et se fût placé sur sa Chaise.
Le Curé vient à lui tout le premier,
Avec le Vase d'eau salée,
Et sur sa figure halée
Lui renverse le Bénitier:
Voilà, Monseigneur, en colère.
Nouveaux débats nouvelle affaire.
Cause plaidée en pleine Cour;
Cause souvent examinée,
Mais remise de jour en jour,
Et long tems au Palais trainée,

Procès enfin malencontreux,
Qui les ruina tous les deux.
C'est à Vous, Seigneurs de Village,
À tirer la Conclusion.
Voilà ce que produit la folle Am-
bition.
Chacun dans son Etat veut faire
du Tapage.

Les trois Souhaits.
Fable.

Il étoit une fois un pauvre Bucheron,
Qui las de sa pénible vie,
Avoit, disoit il, grande envie,
D'aller se reposer aux bords de l'A-
cheron.

 Les trois

Car enfin malheureux depuis qu'il
est au monde,
Hélas! le Ciel a-t-il jamais
Accordé quelque trêve à sa douleur
profonde?
A-t-il daigné remplir un seul de ses
Souhaits?
Un jour que dans le bois il se mit
à se plaindre,
Jupiter, foudre en main, à ses yeux
apparut.
On auroit peine à bien dépeindre,
La peur que le bonhome en eut,
Je ne veux rien, dit-il, en se jettant
par terre.
Point de souhaits, point de
Tonnerre;

Souhaits 279.

Seigneur, demeurons but à but.
„ Cesse d'avoir aucune crainte:
„ Je viens, dit Jupiter, touché de ta complainte,
„ Y mettre fin, & pour jamais.
„ Ecoute donc: Je te promets,
„ Moi, qui, du Monde entier, suis le Souverain Maitre,
„ D'exaucer pleinement les trois premiers souhaits,
„ Que tu voudras former sur quoi que ce puisse être.
„ Voi ce qui peut te rendre heureux;
„ Voi ce qui peut te satisfaire.
„ Et comme ton Bonheur dépend tout de tes voeux,
„ Songes y bien, avant que de les faire.„

A ces mots, Jupiter dans les cieux
remonta;
Et le gai Bucheron embrassant sa
falourde,
Pour retourner sur lui, sur son dos
la jetta.
Cette Charge jamais ne lui parut
moins lourde.
Il ne faut pas, disoit il, en trotant,
Dans tout ceci rien faire à la légère,
Il faut (: le cas est important :)
En prendre avis de notre ménagère.
Ça, dit-il, en entrant sous son toit
de fougère,
Faisons, Fanchon, grand feu, grand
chère,
Nous sommes riches à jamais;
Et

Souhaits 281.

Et nous n'avons qu'à faire des Souhaits.

Là dessus Blaise lui raconte
Le fait dont il s'agit. L'Epouse vive & prompte,
Forme sur ce recit mille vastes projets;
"Ne gâtons rien par notre impatience,
"Mon cher ami, dit-elle à son Epoux.
"Examinons bien entre nous,
"Ce que nous devons faire en pareille occurrence;
"Remettons à demain notre premier Souhait,
"Et consultons notre Chevet."
C'est bien penser, lui répond Blaise.
Mais va tirer du vin derrière nos fagots.

Dì

A son retour il but, & goûtant à
son aise
Près d'un grand feu la douceur du
Repos,
Il dit, en s'appuyant sur le dos de sa
Chaise,
Pendant que nous avons une si bonne
braise,
Qu'une Aune de boudin viendroit
bien à propos!
A peine acheva t'il de proférer ces
mots,
Que sa femme apperçut grandement
étonnée,
Un Boudin fort long, qui partant,
D'un des Coins de la Cheminée,
S'approchoit d'elle en serpentant:
Mais jugeant que cette avanture,

Avoit pour cause le souhait,
Que par sottise toute pure,
Son home imprudent avoit fait.
"Quand on peut, lui dit-elle, obtenir
un Empire,
"De l'or, des Perles, des Rubis,
"Des Diamans, de beaux habits,
"Est-ce alors du boudin qu'il faut
que l'on désire!
Eh bien! Fanchon, j'ai tort, j'ai mal pla-
cé mon Choix.
J'ai commis une faute énorme;
Je ferai mieux une autre fois.
"Bon, bon, répond sa feme, attendez
moi sous l'Orme,
"Pour faire un tel souhait, il faut être
bien boeuf!

Excédé par ces mots, et bouillant de colère.
Blaise pensa tout bas souhaiter d'être Veuf.
Et peut-être, entre nous, ne pouvoit-il mieux faire.
„ Les hommes, disoit il, pour souffrir sont bien nés!
„ Peste soit du boudin, & du boudin encore,
Plût à Dieu, maudite Pécore,
Qu'il te pendit au bout du Nez!
La Prière aussi tôt du Ciel fut écoutée.
Et l'Epouse déconcertée,
En voyant de son nez l'horrible supplément;
Fanchon étoit jolie, elle avoit bon-

Souhaits

ne grace.
Et pour n'en point mentir, un pareil
Ornement,
Figuroit mal en cette place.
Je pourrois, dit Blaise, à part soi,
Après un malheur si funeste,
Avec le Souhait qui me reste,
Tout d'un plein saut me faire Roi.
Rien n'égale, il est vrai, la Grandeur
Souveraine,
Mais encore faut-il songer,
Comment seroit faite la Reine,
Et dans quelle douleur ce seroit la
plonger
De l'aller placer sur le Trône
Avec un nés plus long qu'une Aune.
Consultons-la du moins, sachons son
sentiment. Et

Et ne décidons rien que de son agré-
ment.
La chose bien examinée,
Quoiqu'elle sçut d'un Sceptre & la
force et l'effet,
Et que quand on est couronnée,
On a toujours le nés bien fait.
Comme au désir de plaire, il n'est
rien qui ne cede.
Elle aima mieux garder son Bavolet,
Que d'être Reine et d'être laide.
Ainsi le Bucheron ne changea
point d'Etat,
Ne devint point grand Potentat.
D'écus ne remplit point sa
Bourse;
Trop heureux d'employer le souhait
qui

qui restoit,

(: foible bonheur, pauvre ressource :)

A remettre sa femme dans l'état

qu'elle étoit.

Ainsi que Blaise, tous les

hommes,

Se plaignent de leur sort, et forment

des souhaits.

Songeons plutôt, songeons, impru-

dens que nous sommes,

À bien user des dons que le Ciel

Nous a faits.

Ta-

Tableau du Clergé François de Berlin en Juin 1751.

O récoutés

On dit qu'ils sont tous Gens de bien...
Qu'animés d'une Sainte flâme...
Ils savent nous attendrir l'ame....
Je n'en sais rien.

Achard qu'on nomme le Prélat
Prêche en effet comme un Apôtre...
Hors de la Chaire il est tout autre....
Ce n'est qu'un fat.

Son Neveu hurle comme un Loup,
Il déclame, il se fâche, il pleure...
Et

Tableau du Clergé 289.

Et cependant une heure...
Hélas. c'est tout.

Mais Pelloutier, Grand Orateur,
Unit au Talent de la Chaire;
Mille Vertus, le don de plaire,
à l'auditeur.

Lorent a le geste ennuyeux,
Il perd toujours la tramontane,
S'il abandonnoit la Soutane,
Il feroit mieux. . .

Formey me paroit éloquent,
Mais ses discours philosophiques,
Ne sont pas assés didactiques,
C'est un Pédant.

Du-

Dumont n'a qu'un Etat fougueux:
On lui conseille de se taire:
Il n'a pas le don de plaire:
Mais il boit mieux.

Gualtieri sans vocation,
Attend du Ciel un vain délire,
Sa Robe en souffre le martyre
Et son manchon.

Beausobre aura ce petit trait,
Qu'il a peu l'esprit de son Père.
Plus tendre qu'une Bergère
Il est distrait.

De Cambles, le pauvre vieillard
Malgré sa foi, malgré son zèle,

On l'abandonne, on ne l'appelle,
Qu'un babillard.

Naudé bon Théologien,
N'a pas le don de la Parole,
S'il se bornoit à son Ecole,
Il feroit bien.

Tu prophanes, mon cher Perreault,
Les Vérités que ta Mémoire,
Débite sans goût & sans gloire.
Ah! quel défaut.

Ancillon ne fait pas grand bruit,
Son ventre lui porte dommage,
J'ajouterai davantage.
Chacun le fuit.

Tableau

D'anieres a de beaux Talens,
Il les néglige, il dialogue,
D'ailleurs c'est un bon Péda-
gogue;
Pour les Enfans.

Enfin le petit homme des Champs,
Devroit pour son foible Genie,
Demander à la Compagnie,
La Clef des Champs.

F.

La Mule du Pape.

par Piron.

Frères très chers, on lit dans saint Matthieu,
Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu,
Sur la Montagne, et là lui dit, Beau Sire!
"Vois tu ces mers, vois tu ce vaste Empire,
"Ce nouveau Monde inconnu jusqu'ici.
"Rome la grande & sa Magnificence.
"Je te ferai Maitre de tout ceci,
"Si tu veux me faire la Révérence.

Notre Seigneur ayant un peu rêvé,

294. La Mule

Dit au démon, que, quoiqu'en
apparence,
Avantageux le Marché fut trouvé,
Il ne pouvoit le faire en Conscience,
Ayant toujours oüi dire en son en-
fance,
Qu'étant si riche, on fait mal son
Salut.

Un tems après notre ami Béel-
zebuth,
S'en va dans Rome. Or c'étoit
l'heureux âge
Où Rome étoit fourmilière d'Elus:
Le Pape étoit un devot person-
nage,
Pasteur de Gens, Evêque et rien de
plus. No-

Notre Démon s'en va droit au saint
Père,
Dans son taudis l'aborde, & lui dit
Frère!
Si tu voulois tâter de la Grandeur!
Si j'en voudrois! Oui, pardieu, Mon-
seigneur!
Marché fut fait, et voilà mon
Pontife,
Aux pieds du Démon & lui baisant
la Griffe:
Le Farfadet d'un air de Sénateur;
Lui met au front une triple Cou-
ronne;
Prenez, dit-il, ce que Satan vous
donne,

296. La Mule

Servez le bien, et Vous aurez sa faveur.

O Papegauts! voilà l'unique Source,
De tous vos Biens, comme savez & pource,
Que le Saint Père avoit en ce tracas,
Baisé l'Ergot de Messer Satanas;
Ce fut depuis chose à Rome ordinaire,
Que l'on baisa la Mule du St. Père.
Que s'il avient que ces petits Vers ci,
Tombent ès mains de quelque galant Homme
C'est bien qu'il ait quelque Souci,
De les cacher, s'il fait voyage à Rome.

L'Origine du Jeu du Volant.

Conte.

Par le Dieu de la bonne Chère,
Disoient les Amours affligés,
(: Se plaignant un jour à leur Mère:)
Une Beauté qui nous est chère,
Voit souvent ses jours exposés:
Ne peut-on pas, Maman, par l'exercice,
Balancer de Comus les excès dangereux?
On doit tout employer, et même l'Artifice,
Pour conserver des jours si précieux!
Venus applaudit à leurs voeux:

Par

298. Origine du Volant

Par son Ordre, leurs arcs sont
tournés en Raquette;
Des plumes de leurs flèches, ils for-
ment un Volant,
Et nous devons ce Jeu brillant,
À cette immortelle Recette.

Les deux Amis.
Conte.

De leur païs absens depuis long
tems,
Deux vieux amis un jour se ren-
contrèrent,
Et bras dessus et bras dessous: mes
Gens,
Très satisfaits l'un l'autre s'embrassèrent,

Les deux amis 299

Eh bien! dit l'un, coment te trouves tu?
Fort tristement. Depuis qu'on ne
t'a vû
Je suis l'Epoux de certaine personne,
Dont mal me prend. Quoi! Serois tu
Cocu?
Non pas, je crois. La nouvelle est donc
bonne;
Pas tant; ma femme est pis qu'une
Lionne:
C'est un Démon. Tant pis. Pas trop,
tant pis:
Sa Dot montoit à deux Mille Louis.
Comme tu sais, n'ayant pas une Obole,
Cela vient bien. Dans un bein urgent,
Du joug d'Hymen pareille dot console.
Pas

300. Les deux Amis

Partout à fait, j'employai cet
argent,
A des moutons: mais soudain ils
moururent,
Malgré mes soins. Le cas est affli-
geant.
Oh! point du tout: car les peaux
me valurent
Plus que l'achat ne m'en avoit
coûté.
Bon! de ces peaux la vente t'in-
demnise.
Non, là, à mais où j'avois ma
Valise,
Que j'y croyois en toute sûreté;
Cette Maison a péri par la flâme,
N'a pas longtems. Oh! le cruel
mal

Les deux amis

malheur !
Pas si cruel, dis plutôt un bonheur.
Comment bonheur ? pour le bien de mon ame,
En même tems par le feu destructeur,
J'ai vû périr mon argent & ma femme.

Les Epoux Amants.

Conte

Zélis trouve un fidèle Amant,
Dans les bras d'un Epoux qu'elle aime,
Et Lindor, toujours plus charmant,
Désire au sein du bonheur même.
Quand le devoir est un plaisir,

Les deux

On est toujours sûr de jouïr.
L'hymen est heureux,
Quand l'Amour en serre les noeuds.

Met-il un Bouquet sur le sein,
De sa Maitresse qui l'embrasse,
Il brûle, et l'arrache soudain,
Et par un baiser le remplace.

Lui seul il veut un sort si doux,
L'Amant tendre est toujours jaloux;
L'hymen est heureux,
Quand l'Amour en serre les noeuds.

Lorsque dans leurs Chants a-
moureux,
Les Oiseaux peignent leur tendresse,
Zélis dit. Ah. qu'ils sont heureux!
Ils m'en retracent mon yvresse.

303.

Epoux amans.

Mais non, leurs feux les plus ardens,
N'expriment pas ce que je sens.
L'hymen est heureux
Quand l'Amour en serre les noeuds.

Comment ne devroit-elle pas
Son Epoux l'adorer sans cesse?
Le coeur qu'attirent les appas,
Est retenu par la Sagesse.

La Sagesse qui fait charmer,
Est Soeur du Dieu qui fait aimer
L'hymen est heureux
Quand l'Amour en serre les noeuds.

L'Amour est un enfant badin,
Il faut bien que l'hymen le guide,
L'hymen est quelquefois chagrin,
Il faut que l'Amour le déride.

C'est l'art de manier les fleurs,
Qui rend plus vives leurs couleurs;
L'hymen est heureux
Quand l'amour en serre les noeuds.

Conte

À la mort un bon Capucin,
Exhortant un actionnaire,
Lui disoit: des Tourmens sans fin,
Sont de nos Pechés le salaire;
Ce ne sont point des fictions,
Pensez y bien; Mon fils, des peines
éternelles,
Sont le prix de nos Actions.
Le mourant à ce mot dit. à combien sont-elles?

305.

Le Pénitent.

Conte.

En qualité de Pénitent,
Un Grivois aux pieds d'un Jésuite,
Etoit pressé d'avouër sa gaillarde
Conduite.
Le Père lui dit: Mon enfant!
Si Diéu vous a fait Molliniste,
Il m'est permis d'entendre votre Cas.
Mais si vous êtes Jansenniste,
Point de Confession. Moi! je ne le
suis pas!
Ah! mon cher fils! vous êtes donc
des vôtres!
Non, je suis du parti qui se fout des
deux autres.

306.

La Science des Capucins.

Conte par Mr. d'Arnaud.

Le Capucin le plus indigne,
Est surpris à son deshonneur,
Travaillant à force à la vigne,
Non pas à celle du Seigneur,
Mais bien à la Vigne charmante,
D'une Veuve jeune et fringante,
Dont il étoit le Directeur.
Le délinquant traîné sur l'heure,
Dans une profonde demeure;
En Cour de Rome sont écrits
Tous les détails de cette affaire.

Pro-

La Science des Capucins. 307.

Prononcé contre ce bon Père,
Un Suspendatur à Sacris.
Tout le Couvent, qu'on se souvienne,
Que je parle de Capucins,
Reçut ces trois mots de Latin.
N'entend point du tout quelle peine
Est infligée à mon Bouquin.
À l'expliquer, on se tourmente;
Est-ce du Grec? Non, de l'Hébreu?
Eh! quelle ignorance! bon Dieu!
Dit le Ciceron de la Bande,
Mes Frères, écoutés un peu,
Je vois trop ce qu'on nous comande;
Vite, qu'on aille à la prison,
Chercher le Père Ange-Marie,

Et

Et sur le Champ que sans façon,
On le pende à la sacristie.

Les trois Plaisirs.
Conte
par le même.

Choisis, me dit hier la Volupté.
De trois plaisirs; tu te goûters sur l'heure:
Aimerois tu la sage Oisiveté,
Un doux plaisir, qui, sans être acheté
Par l'embarras, fît en toi sa demeure,
Ne changeât point, & fût toujours goûté?

Plaisirs. 309.

Dans les beaux arts, je t'offre tous ces charmes,
Chercherois tu plus de vivacité?
L'yvresse enfin de la félicité?
Mais à la fois beaucoup de soins, d'allarmes,
Même d'ennuis, peu de stabilité!
Vole à l'Amour, plus heureux et plus sage:
Avec les Dieux voudrois tu partager,
De leur bonheur le suprême avantage,
Sur tout l'attrait du plaisir d'obliger?
Ah! celui là m'écriai-je sans doute,
Est le premier, j'en connois les douceurs.
Mais voudrois tu réunir tes faveurs?
Que tous les trois à la fois je les goûte!

Le Mecompte.

Conte

Jadis logeoit près d'un Couvent
femelle,
Certain Quidam, friand de tel
Gibier,
Et chaque nuit il voyoit sans chan-
delle,
Par l'huis secret entrer maint
Cordelier,
Si me faut bien, dit-il, de cette
Porte,
Tâter aussi. Pour ce mit une
nuit,
L'Habit claustral, et parmi la
Cohorte,
Dessous le froc fut bientôt introduit,

Le Mécompte. 311

Or il n'entroit qu'autant de béats
Pères,
Qu'elles étoient de Révérendes
Mères;
Fixe en étoit le nombre au Rendez-
Vous;
Chacun trouvoit toujours même
Monture;
Et là par rang ils se pourvoyoient tous.
Avint qu'enfin Père Bonaventure,
Courre à son gîte, & le trouve rempli.
Il se démène, & le long de la salle,
S'en va tâtant; il est bien ébahi;
Tout étoit double, & d'une ardeur égale,
Tous travailloient en fils de Saint
François.
Alto

Le Mécompte

Alte là donc, dit-il, en élévant
sa voix;
Il est ici du mécomptes, mes
Pères:
Mais de ce bruit les Moines peu
distraits,
Crierent tous, sans quitter leurs
Affaires,
Allons toujours, nous compterons
après.

313.

Le Paradis de Mahomet.

Conte.

Mahomet tout pensif au fonds de
son Antre,
Fabriquoit le Bonheur, mais lassé par
l'ennui,
Son Paradis étoit aussi triste que lui:
Pour en trouver un autre, il sort, il
pense, il rentre;
Une fringante Arabe à l'instant
arriva,
Il l'aborde, l'embrasse et soudain le
trouva.

Le Mérite des Oeuvres

par Mr. de la Croze.

Un Cordelier monté sur un Baudet,
En revenant de prêcher au Village,
Pour son malheur entreprit le trajet,
D'un gros Torrent enflé par un Orage.
Le flot l'entraîne, il est prêt de
périr.
Parbleu, ceci n'est pas terreur pa-
nique,
S'écria t'il. O Père Séraphique!
Sauvez vos fils en danger de périr.
La voix parvint à la voûte Céleste;
Et le Prélat jettant en bas les yeux:

Je

Le Mérite des Oeuvres. 315.

Je puis, dit il, délivrer l'un des deux:
Savoir lequel, le cas n'est manifeste.
Si l'un et l'autre ont vécu sous mes
Loix;
Si leur savoir est à peu près sem-
blable;
S'ils ont tous deux le même ton de voix:
Le seul Mérite est ici disputable.
Dans le Baudet, je vois de la douceur,
Un air posé, point de forfanterie:
Son camerade est paillard & hableur,
Il mourra donc, et l'ane aura la vie.

316. D'une Pierre deux Coups.

Conte

On compte qu'un Grivois, Sergent de son Métier,
/: Son nom de Guerre étoit Bocage :/
La Campagne finie, et la Troupe en Quartier,
Pour son gîte obtint en partage,
La Chaumière d'un Tavernier.
Un chetif galetas entre Cave et grénier.
Lui fut assigné pour Retraite,
/: La mienne fut moindre souvent :/
Bocage s'établit, observe, fait son Plan;

se

D'une Pierre 317.

Se rendre utile à l'hôte, & gagner
la fillette,
Ce fut l'Ouvrage d'un moment.
Avec tels Ouvriers la besogne va
vite;
Mon drôle étoit madré, plus rusé
qu'un Jésuite,
De l'hôte fut l'ami, d'Isabeau fut
l'Amant,
Et qui plus est, à la marmite
Se vit aggréger constamment.
Bref, il fit tant qu'à la taverne,
Fillette et Pinte égalament,
Tout fut à son comandement.
De cet Officier Subalterne,
Le gîte se trouvoit, comme j'ai dit
plus haut.

318. D'une Pierre

Entre la Cave, où maint Tonneau,
Renfermoit le Jus de la Treille,
Et le Grénier, qui d'Isabeau,
Cette égrillarde et gentille merveille,
Recéloit chaque nuit les succulens
appas.
En France plus on a, plus on cherche
ses aises.
Boccage avoit les moeurs françoises,
Et pour s'épargner l'embarras,
De toujours monter & descendre;
Avec nôtre hôte et sa Filles,
Notre home convint de s'entendre;
Si bien qu'il fit de son taudis,
Le Temple de Bacchus & celui de Cypris:
Voici comment il sçut s'y prendre;
La nuit, dès que l'esprit méchant,

deux Coups. 319.

Sortant de sa taverne noire,
Venoit convier mon Sergent,
Au plaisir illicite et d'aimer & de boire,
Un Caillou bien formé & bien rond,
Lancé par la main de mon brave,
Ayant frapé droit au plafond,
Retomboit juste dans la Cave,
Pour la fille & le vin, ce signal étant fait,
La Bouteille montant, la Fille des-
cendoit,
Le Galant partageoit entr'elles sa
nuitée;
Chacune étoit fort bien fêtée,
Et sur ces deux Objets, satisfaisant ses
goûts,
Il montroit comme on fait d'une pierre
deux coups.

F.

320. # Conte nouveau

par Mr. d'Arnaud

Un soir au sortir de Matine,
Babet poussée à la sourdine,
Dans le Couvent des Cordeliers,
Ne fit point en entrant la mine;
Et loin de prendre humeur chagrine,
Sur tant de braves Cordeliers,
Soutint le Choc en Messaline.
Pères, frères, jusqu'aux derniers,
La passerent par l'Etamine.
Voici l'ordre & l'arangement:
Sans lumière étoit le Couvent
Cordelier en tendre mystere,
N'en a besoin pour cette affaire:
J'ai promis l'ordre; le voici, Un

Conte nouveau 321.

Un matelas étoit ici
Dans quelque coin couché par terre,
Babet dessus, & tout autour,
Etoient nos fringants en Amour,
Qui se tenoient tous par la manche;
Plus contens qu'au Choeur le Di-
manche.
Le Mot du Guet étoit Tibi,
Et ce Tibi dans le silence
Entroit vite, et de suite en danse;
Un autre après; le reste ainsi,
Observoit la même Cadence,
Jusqu'à ce que tout fût rempli,
Cet Office bien accompli,
Babet s'échappe en diligence
Leur disant, Messieurs, Grand merci,

De

De votre solide accointance:
Non, je n'aurai jamais d'oubli
Des hauts Faits du Père Tibi.

T.

La Fortune
du Diable

par le même.

Un Diable s'en va par la Flandre,
Criant qu'il enrichit les Gens:
Vîte: l'on s'y doit bien attendre:
Il y court nombre d'indigens,
Entr'autres un Coquin, de dire
Fai moi riche. Tu le feras.
Mais pour l'être, il faudroit, beau Sire,
Faire.... Tout ce que tu voudras.

Renie un Dieu. Qu'un? c'est facile,
Si tu veux j'en renierai Mille.
Ah! l'honnête homme que voilà!
C'est bon. Ne faut-il que cela?
Rien plus. Ça, dit la Miserable,
Ouvrant sa main, l'Or: je l'attens.
Tu vas l'avoir, répond le Diable,
Mais d'abord donne-moi cent francs.

La Femme charitable.

par le même.

Un Aveugle en maints lieux s'en va,
Las! j'ai perdu ma double joye;
Que le bon Dieu vous en envoye!
Le bon Dieu ne rend point cela!
Une femme passe par là,
À ce mot de joye elle perce, s'lenc

324. La femme charitable

/: Une femme a toujours là l'esprit: /

Qu'il regrette la Jouïssance
Des Oreilles que Dieu nous fit
Soudain jusqu'aux pleurs d'être émüe,
De donner l'argent qu'elle avoit,
Contés moi donc un peu le fait;
Pauvre homme! son état me tuë!
L'aveugle raconte à l'instant;
Comment la chose est avenüe:
Quoi! tu n'as perdu que la vüe?
Coquin, rens moi donc mon argent!

La Gageûre 325.

En tisonnant, Alis un soir d'hyver,
Vantoit à Jean les Exploits du vieux
Blaise.
À Cinquante ans! c'est être encore bien
vert,
D'aller à trois. à trois? dit Jean, fa-
daise....
Je doublerois. Gageons, et qu'il te
plaise
Argent sur table. Oh! Oh! va, dit
Alis.
Jean part, un, deux, trois, quatre, cinq & six.
Et court saisir les enjeux sur la
planche.
Oui da, dit elle, & là tout beau, mon
fils,
Tiens, je remets. Allons, va, ma revanche.

326. La Sage Remontrance.

Un Mousquetaire aux pieds d'un Cordelier,
D'un air pénant débitoit ses fredaines:
Et s'accusoit le jeune Cavalier,
De plusieurs Chefs de foiblesse mondaine;
J'ai, disoit-il, avec un tendre objet,
Depuis longtems une intrigue secrète.
Eh bien! à quoi, lui dit l'Anachorète?
Je suis sujet à lui faire une Levrette.
D'où vient cela, lui dit le Père Séguin?
Ceci

C'est que je trouve un pouce au moins
de gain.
Frère, poursuit le pieux personnage,
Pour ton salut reviens à l'avant
main,
L'esprit pervers avec ce beau manège
Plus d'une fois m'a trompé de chemin.

Démosthène amoureux.

Conte

Jadis dans Corinthe une Dame
Étaloit ses attraits que chacun admiroit,
Attraits dignes de toucher l'ame,
Des Dieux qu'alors on adoroit.

Qui ne croiroit d'abord, qu'une beauté
pareille,
Pour ses amans n'eût beaucoup de
fierté:
Cependant on feroit grand tort à
sa bonté:
À tout elle prêtoit l'oreille,
Ou si quelqu'un en étoit rébuté;
Il ne devoit de ce malheur
extrème,
S'en prendre qu'à lui même,
S'accusant d'être avare ou bien
indigent.
Lâchons le mot. La belle aimoit
l'argent.
Le Docte & fameux Démosthène,
Crut que sans un pareil secours,
Il s'en feroit aimer sans peine;
Lui

Lui qui persuadoit toujours:
Mais son éloquence fut vaine;
On ne lui fit grace de rien.
Et le traitant comme un autre homme,
On lui demande une assés grande somme,
Pour prix d'un secret entretien.
Surpris d'une telle demande,
Il fuit, disant: Je ne puis consentir
D'aller donner une some si grande,
Pour n'acheter au fond qu'un repentir.
Moralisons un moment sur ce Conte.
Votre Orateur n'avoit donc point de
honte,
De contenter sa passion?
Et ce n'est qu'à son avarice,
Qu'il dut sa modération:
Quand nous nous défaisons d'un vice,

Son-

Souvent au fond, nous ne faisons,
Que changer le Genre de foiblesse,
Et cependant nous en voulons,
Faire honneur à notre sagesse.

Le Coche renversé
par Piron.

La Nuit un Coche ayant versé,
On tomba les uns sur les autres,
Chacun se crut le Col cassé,
Et dépéchoit ses Patenôtres:
Dans l'entredeux d'un gros Fessier,
Un Curé fut pris par la nuque;
Il retira son Chef entier,
Mais il y laissa sa Perruque:

Il

Il la cherche dans l'obscurité,
Et la dame fort étonnée
Se plaint de sa témérité,
Monsieur, suis-je assés tatonnée?
Le Curé s'excusa beaucoup,
Et pour appaiser son murmure,
Je la tiens, dit-il, pour le coup,
Car j'ai le doigt dans la Tonsure.

Le Crocheteur
Conte
par le même.

Une Nymphe jeune et gentille,
Par un matin déménageoit
Pour son petit meuble de fille
Grande Voiture, il ne falloit:

Un

Le Crocheteur

Un seul Crocheteur suffisoit
Au Carrefour. Elle prit Blaise,
Garçon robuste et des mieux faits:
Il mit le lit sur ses Crochets:
Prit à chaque corne une Chaise,
Mit la Bergame sous un bras,
Sous l'autre la Nappe & les draps.
Et se sentant encore à l'aise,
De la main droite il prit le seau,
De la gauche le pot à l'eau.
Lors allongeant, Ne vous déplaise…
Parbleu, dit-il, prenez ceci,
Mademoiselle, grimpez-y,
Aussi bien n'ai-je pas voiture,
Et sans crotter votre Chaussure,
Je vais vous emporter aussi.

333.

La Soustraction
Conte

En certain endroit de Bourgogne,
Pas fort éloigné de Dijon,
Vivoit un Cordelier de rubiconde trogne,
Et quoiqu'il fût déjà barbon,
Touchant presque à sa huitantaine,
Avec courage, il supportoit sa peine;
Des libertins, c'étoit le Confesseur.
Mais, si le fait est essentiel à l'histoire:
Notre homme manquoit de Mémoire,
Et n'en avoit pas même assés,
Pour bien retenir les péchés
Qu'on lui débitoit à confesse!
C'est dans un Directeur un défaut
principal;
Pour l'éviter, il employa l'adresse,
Et mit dans son Confessional,

334. La Soustraction

Une ardoise, un morceau de craye
Avec l'une sur l'autre, il faisoit une
raye,
Longue ou courte, selon les différens
péchés
Par les pénitens confessés.
Ensuite il en faisoit exacte addition,
Et formoit là dessus son exhortation.
Un jour avint à l'audience,
Un vieux Pécheur déterminé
Qui se prosterna avec humilité,
Aux genoux de Sa Révérence,
Puis le Préambule achevé,
Il débute par un Péché
Mais péché de grande importance!
Il s'accusoit d'avoir fait mourir
un enfant, Dans

La Soustraction 334.

Dans le sein même de sa Mère.
O bon Jesus! s'écrie le Père,
Ce tour émané de Satan!
Mon Ardoise n'est assés large,
Pour bien marquer un tel péché.
Tison d'enfer!... un home de votre âge!...
Je conviens de l'énormité,
Dit le Pécheur, mais attendés, mon Père,
Deux ans après, je fis un autre enfant,
Qui vit encore, et même de la Mère,
J'ai fait ma femme. Ah! ah! c'est autrement
Reprend le Moine. Vous reste-t'il à dire
Quelqu'autre chose? Sans doute, et ce n'est fait.
Quel Compagnon! Il n'est pas besoin d'écrire;

Mon

336. La Soustraction

Mon ardoise se rempliroit,
Avec ce drôle ici, jamais besoin de place.
Opérons donc arithmétiquement!
Un Enfant fait, défait, écrit non, il efface,
La Barre du commencement.
Le Pénitent lui dit. Qu'est-ce donc là,
mon Père?
Rien, mon fils. Achevés votre Confession.
Je soûlage ainsi ma mémoire
Pour vous, preparés vous à l'absolution.
Excités dans votre ame une humble
repentance,
Pour diminuer la Pénitence,
Je fais de vos Péchés une Sous-
traction.

Les deux Pupilles.
Conte.

À Montpellier ce séjour enchanteur,
Vivoient jadis sous les loix d'un Tuteur,
Homme incommode & d'humeur dé-
plaisante,
Thérèse et Lise, Enfants du vieux
Chrysante,
Et d'Alizon, tous les deux défuntés
Subitement. Or, cher Lecteur, notés
Que les deux soeurs au rebours de nos
Belles,
Même à quinze ans étoient encore
pucelles:
Mais rien ne dure en ce bas monde ci.
L'homme est mortel, et Pucelage aussi.
S'il m'en souvient, ce fut une soirée
Où mille feux éclairant l'Empirée,

Rendoient la nuit plus belle que
le jour.
(Et ces nuits là sont faites pour
l'Amour.)
Que tristement vers leur maison com-
mune,
Thérèse & Lise au lever de la Lune,
La rage au coeur venoient se nicher.
Au bas tout exprès il falloit s'ar-
racher,
Avant minuit quitter la Pro-
menade,
Tandis qu'encor autour de l'Espla-
nade,
Les Rossignols mille fois plus
heureux,
Remplissoient l'air de leur chants
amoureux.
Il est parfois des momens formidables,

Pupilles 339.

Où le plus saint se donneroit aux Diables.
Sur deux carreaux assise mollement,
L'Oeil sur son sein, abattu tristement,
Eh bien! ma soeur, disoit Thérèse à Lise,
Ne vivrons nous jamais à notre guise?
Libres de nom, mais Esclaves d'effet,
Ne ferons nous jamais ce que l'on fait?
Pour moi, je meurs d'affranchir mes
Coudées
Repartit Lise, il me vient des idées,
Sur ce point là qui pourroient ..... ce-
pendant
C'est un Péché. Là, là, notre Pédant,
N'en saura rien. Eh bien! chère Thérèse,
Notre Oncle est dur. Pour nous mettre
à nôtre aise,
Il nous faudroit choisir à son insçu
Quelque galant beau, jeune, et bien
issu, Lui

Les deux

Qui, par l'amour appellant l'hymenée,
Détacheroit de sa main fortunée,
Tous les biens que ce vilain Parent
Nous a tissu. Le mal n'est pas bien grand,
D'aimer un homme. Eh! pardi, Colombine
Aime un garçon, c'est pourtant ma Cousine:
Faisons comme elle. Ah! ma foi, j'y consens;
Répond Thérese; & mon coeur & mes sens,
En sont d'accord. Qu'une fille est fragile,
Lorsque l'Amour échauffant cette Argile,
Dont Dieu la fit, lui souffle des desirs,

Et

Pupilles 341.

Et la fureur de goûter les plaisirs !
Dans le moment conduit par la fortune,
Ou par l'amour, car leur cause est commune,
Il arriva qu'un aimable inconnu,
Ne perdit rien du propos ingénu ;
De ses regards, pénétrant la serrure,
Il découvrit sans fard et sans parure,
Ces beaux enfans voilés par la candeur,
Et défendus par la seule pudeur.
Il soupira ; qui n'auroit fait de même ?
Il est si doux d'annoncer que l'on aime !
Mais ce soupir par l'amour répété,
Dans le reduit fut à l'instant porté.
Ah ! qu'est ceci ? dit Thérèse, surprise,
J'entens du bruit. En fille bien apprise,
Elle remit son premier vêtement ;
Ouvre le seuil, et voit distinctement,
Un Adonis, qui, craignant son aproche,

S'étoit rangé dans le coin le plus proche,
Et doucement feignoit de sommeiller.
Les Soeurs d'abord craignant de l'éveiller,
L'une s'avance & l'autre se recule;
Chaque désir est suivi d'un scrupule;
Mais à la fin le trouble s'apaisa;
À tout penser l'esprit s'apprivoisa
À tout sentir le coeur fut plus docile.
Rien de charmant ne paroît difficile.
Vingt fois on vint, on revint, on alla,
On vouloit voir, on n'osoit voir cela.
Quand on l'eut vu, ce fut encore
pire;
L'on enragea, l'on souffrit le mar-
tyre.
Pour le finir, il fallut qu'un bon lit,
Servit à trois. Dieu sait ce qu'on
y fit.
Je

Pupilles. 343.

Je n'en dis rien de crainte d'en
trop dire;
Mais je ne puis me souvenir sans
rire,
Que le Galant se trouvant épuisé,
Vers le matin dormoit d'un somme
aisé,
Quand tout à coup les Belles se levè-
rent,
Et dans leurs bras doucement l'em-
portèrent,
Sur l'Escalier, où le somme achevé.
Le pauvre Enfant crut n'avoir que
rêvé.

Les Bonnets.

Conte.

Aux pieds d'un Confesseur, un Ri-
baud pénitent,
Dévéloppoit sa Conscience.
Père, lui disoit-il, je viens bien re-
pentant,
Vous faire l'humble Confidence,
Que la Chair fût toujours mon péché
dominant.
Tant pis, dit le Pater, mais enfin,
mon enfant,
Le tems, Graces à la Providence,
Met fin à la Concupiscence.
Voyons à quels excès vous vous êtes
porté,
Par les déreglemens trop long tems

345.

Les Bonnets.

emportés?
N'êtes vous pas mari? Si je le suis,
mon Père!
Ah! je ne puis assez gémir de ma
Misère!
Allons, tels sentimens montrent un
vrai retour.
Parlez donc, dites moi vos fautes
sans détour,
Et n'oubliés sur tout aucune Cir-
constance:
La façon de pécher décide de l'offense.
Continués..... hélas! mon Père, une
Beauté
Que le hazard m'offrit, & dont je fus
tenté

346. Les Bonnets

Me fit perdre en un jour toute
mon innocence.
Je l'aimai, je la vis avec toute
licence;
Et l'Amour dans ses bras au fond
d'un Cabinet....
Je vous entens. Son nom? On la
nommoit Bonnet.
Bonnet! Je la connois. Comment
donc Adultère!
Ah! mon Fils, redoutés la céleste
colère....
Mais voyons.... Que devint ce
Commerce odieux?
Mon Père, il fut suivi d'un plus
délicieux!
Une jeune Bonnet, tendre, vive
&

Les Bonnets

& gentille....

Oh! Oh! voici bien du pis. Quoi! la
Mère & la fille!

Cette jeune Bonnet, source de mes
désirs,

Devient bientôt l'Objet de mes plus
doux plaisirs!

Ah! quels désordres affreux! l'Inceste!
l'Adultère!

Mon Père, suspendez votre juste
Colère,

Je ne viens point ici pour vanter
mes Vertus.

348. La Curiosité punie.

Conte.

par Mr d'Albaret.

Esprits folets sont très maligne engeance,
Tel les consulte, qui souvent,
De sa démarche se repent.
En voici la preuve, je pense.
Un lutin dans un vieux Chateau,
Avoit fixé sa Résidence:
Là, par des coups pareils à ceux d'un lourd marteau,
Cet esprit avec complaisance,
À l'instant même répondoit
À quiconque l'interrogeoit.
Après un androgyne mariage,

Thé

La Curiosité punie 349.

Thémire un jour, en grand secret,
Vint avec un ami sonder l'esprit
follet,
Sur les affaires du ménage:
A l'instant trois grands coups par
Thémire comptés,
Marquerent du Mari trois infidélités.
Mais, demanda l'ami, combien de
fois Thémire
A t'elle puni l'inconstant?
Pas une seul assurément!
L'esprit, en éclatant de rire,
En moins d'une Minute en frappa
plus de Cent.

Les Souliers.

Conte.

Margot feignoit d'être de fête,
Afin de tromper son Balourd,
Et fit tant par humble Requête,
Qu'elle eut des souliers de velours.
Mais tandis qu'il va par la Ville,
Elle fait venir son Valet;
Qui Vous l'empoigne, Vous l'enfile,
Ainsi qu'un grain de Chapelet.
Son Cou des Jambes elle accola,
Cependant qu'au branle du Cul...
Ses pieds faisoient la Cabriole;
Voici revenir son Cocu:
Alors il cria de la porte,
Voyant ce nouveau passetems

La Bagatelle 351.

Si tu vas toujours de la Sorte,
Mes Souliers dureront long tems.

La Bagatelle.

Autre

Aux pieds d'un vieil Epoux au lever
de l'Aurore,
La jeune Iris apperçut un Moineau;
Caresser sa moitié sur le bord d'un
Ruisseau;
Et pour recommencer encore,
Voler au sommet d'un Berceau;
Iris, en soupirant, eveille son Epoux:
Mais au lieu d'ecouter les desirs de
la Belle,

Laissés là vos Moineaux lui dit il
en couroux,
Aimerez vous toujours la Baga-
telle?

Le Curé
des Noces.
Conte.

Un Bourgeois marioit sa fille
Et pria du festin plusieurs de ses
Amis:
Le Curé n'y fut point omis:
Il étoit sans façon, & même assés bon
Drille.
Chacun fut content du repas.
Onc on ne vit si bien remuer la Ma-
choire; Et

Et Briarée à peine, armé de tous ses
bras,
Eût assés pû verser à boire.
Mais l'Epoux désiroit un autre passe
tems;
Il sent que son amour le presse
Et veut mettre à profit les précieux
instans,
Qu'on dérobbait à sa tendresse.
Finissons, se levant, dit-il, aux As-
sistans,
Et remplissant son verre en présence
des Dames,
Pour couronner la fin d'un jour si désiré
À la santé de ceux qui baiseront nos
femmes.
Topé; j'en suis dit le Curé.

354.

L'Origine du Prieuré des deux Amants.

Vers ces fertiles bords où la Nymphe
d'Andelle,
Roulant paisiblement ses eaux,
Vient joindre en serpentant la Seine
qui l'appelle,
Certain Seigneur comptoit Trois
cent Vassaux.
De son esprit original, bizarre,
Chacun parloit dans le Canton.
Bon homme au demeurant; mais de
ses droits avare:
Tel on nous peint l'inflexible
Pluton
Dans ce mois, où Phébus, du haut de
sa carrière,

L'Or. du P. des 2 amans 355.

Lance sur les mortels ses regards enflammés,
Des serfs que pour l'hymen l'âge avoit conformés,
Il assembloit la Troupe entiere;
Là, des jeunes Amans ce Dieu serroit les noeuds;
Mais pour le prix d'une faveur si rare,
Toujours mon vieux Coquin aux couples amoureux
Imposoit un devoir ou plaisant ou barbare.
Quelquefois sur un Arbre, il les faisoit coucher,
Amour y recevoit leur premier sacrifice;
Voyez un peu quel singulier Caprice,

Que

Que de pareils oiseaux vinssent là
se nicher,
Tantôt pour l'exercer aux revers du
Ménage,
Un pauvre Epoux par son Ordre
sautoit.
(De ses malheurs faisant l'appren-
tissage:)
Sur des Cornes de Cerf que lui même
il plantoit.
Tantôt pour les plier au joug du
Mariage;
Des deux Conjoints formant un
Attelage,
Il leur faisoit tracer maint pénible
sillon:
Bref, c'étoit tous les jours nouvel
Echantillon. Or

Or le bon homme avoit une Niece
charmante,
Florine étoit son nom. Déjà maint
gros Seigneur
De sa Maison vainement avoit bri-
gué l'honneur.
De Zadir en secret Florine étoit l'a-
mante;
Pour Florine, Zadir brûloit des mê-
mes feux.
Mais à quoi sert l'Amour? son obscu-
re naissance,
Opposoit un Obstacle à leurs plus ten-
dres voeux;
Et leurs coeurs seulement étoient d'in-
telligence.
Ce n'est pas tout encor: De cet Oncle
brutal,

358 L'Origine du Prieuré

Pour comble de malheur, Jadis étoit Vassal;
A leurs desirs, tout paroissoit contraire;
Lorsque n'écoutant plus que la voix de l'amour,
Jadis au vieil Oncle, un beau jour,
Osa risquer cet aveu téméraire;
On le reçut d'abord avec colère;
Mais bientôt reprenant un ton plus radouci,
Si jusques au sommet de ce Mont que voici,
Tu peux, sans reposer, transporter ma Florine;
Mon choix est fait, dit il, et je te la destine:
A ce prix seul tu pourras l'obtenir.

A peine a-t'il fini; l'impatient Zadir,
Soûtenu d'un espoir que son Amour augmente,
Déjà d'un bras nerveux soulève son Amante:
Plus délicats les siens le pressent doucement;
Florine craint de blesser son amant;
Contre son coeur le sien palpite.
Tous deux semblent n'avoir qu'un même Mouvement,
Mais ces instans coulent trop vite,
Et l'amoureux Zadir avance lentement;
Tremble, couple indiscret, ces instans pleins de charmes,

360. L'Origine du Prieuré

Peut-être à tous les deux vont coûter
bien des larmes:
Regarde le Sommet de ce Mont
escarpé,
Que l'Oeil du Voyageur peut distin-
guer à peine;
Il y touche, il s'y croit: à chaque
instant trompé,
Vois le pour y venir, trois fois repren-
dre haleine.
Mais Amour les conduit, & chemine
avec eux,
Il les soutient de son aile légère,
Et ce terme éloigné se rapproche à
leurs yeux:
Déjà Zadir, par un effort heureux,
A franchi la moitié de sa longue
carrière: Déjà

Déjà pour en orner la tête du Vain-
queur,
Amour lui même aprête la couronne:
Zadir touchoit au but, sa vigueur l'aban-
donne.
Zadir va renoncer à ce prix si flatteur.
Un regard de Florine anime son
Courage.
Une force nouvelle à ses bras se transmet:
Il redouble d'efforts, il parvient au
sommet,
Et termine avec gloire un si pénible
Ouvrage.
Florine à bas sautant legerement,
Libre de faire éclater sa tendresse;
D'abord se jette au Col de son amant.
Puis prênant son mouchoir, la voilà
qui s'empresse,

D'étancher sa sueur, et par mainte
caresse,
De payer les travaux que pour elle il
a faits.
Non, rien ne peut, Amour, égaler tes
Bienfaits,
Et près de tes faveurs toute peine est
légère.
Zadir au comble des souhaits,
Dans ses bras amoureux veut presser
sa Bergère:
Trois fois il les élève, et trois fois
abattus,
Ils ne purent fournir à ce doux minis-
tère:
Il veut la regarder: un nuage confus,
Vient obscurcir sa débile paupière,
Ses genoux affoiblis ne le soutiennent plus.

Cédant enfin au trouble qui le
presse,
Il chancelle, il succombe, et sans voix, sans
couleur.
Il tombe aux piéds de sa Maitresse.
Coeurs tendres, peignés vous, s'il se peut,
sa douleur.
Dans les accès d'un désespoir extrême,
Cent fois elle accuse le sort,
s'en prend aux Dieux, à son Oncle: elle
même,
De son Amant se reproche la mort;
Moi seule, ô Dieux! moi seule ai tué ce
que j'aime!
Qu'ai-je fait malheureuse!... Et sur ce
corps glacé,
Elle tombe aussi tôt, le tenant embrassé;
L'arrosant d'un torrent de larmes,

Et voulant ranimer un reste de
chaleur:
Mais au milieu de son malheur,
Un rayon d'espérance a calmé ses
allarmes.
Zadir, Zadir a soupiré,
Ses yeux se sont ouverts, il vit, elle en est
sure.
Ah! cher amant, toi que j'ai tant
pleuré,
Revis, regarde moi, Florine t'en con-
jure:
À ce nom si chéri, l'infortuné Zadir,
Entr'ouvre encor sa paupière
mourante,
Et puis, laisant échaper un soupir
Il tend vers elle une main défaillante:

Le

Le barbare, dit il, à mes voeux les
plus doux,
Opposa en vain un obstacle funeste,
Je meurs content, je suis digne de vous.
Chère Florine embrasse ton Epoux.
Il ne peut achever le reste.
La mort couvre ses yeux d'un nuage
éternel.
Mais que devint Florine? Ah! je ne
puis décrire
Son désespoir, ses cris, sa fureur, son délire,
Je les affoiblirois: il suffit de vous dire,
Qu'à ses transports succède un froid
mortel,
Et que près de Zadir aussi tôt elle
expire.
L'Oncle en fut pénétré; témoin de ses
remords:

366. Origine du Prieuré

Un Superbe tombeau réunit les deux
Corps;
Malgré l'effet des ans la Tombe
conservée
Y laisse voir encor leur histoire
gravée.
Vous, qui du sort comme eux, éprou-
vez les rigueurs,
Amans infortunés, versés y quel-
ques pleurs.
Les pleurs des vrais Amans appaise-
ront leurs Manes.
Mais vous, coeurs froids, coeurs durs,
retirés vous prophanes.

Le Pain à la main. 364.

Conte.

Pierre, parmi les Domestiques,
La grosse Jacquine conquit,
Et de leurs secrètes pratiques,
Un beau petit Poupon naquit:
On ne chassa que le Complice,
La fille, de pitié, toucha.
Bien plus, elle devint nourrice,
D'un fils dont Madame accoucha.
Quelle prompte métamorphose!
Jacquine eut son appartement;
Un bel habit couleur de rose,
Et le complet ajustement.
Un jour en pompeux équipage,
Prènant son cher Nourriçon,
Pierre se trouva en son passage

Elle descend, et sans façon
Dans ses bras tendrement le serre.
J'aurois le coeur bien inhumain,
Si j'oubliois que c'est toi, Pierre,
Qui m'a mis le Pain à la main.

La Bougie de Noel.

Conte.

À Pise, ville d'Italie
Habitoit un certain Joseph d'Alé-
xantaris,
Jaloux de sa moitié jusqu'à la fré-
nesie.
Le fait n'est étonnant; Italiens maris,
Sont sujets, comme on sait, à visions
cornuës.

Se-

Celui ci galand autrefois
Savoit sur le bout de ses doigts,
Les Rubriques d'Amour, même les
moins connuës.
Pour mettre donc en sureté
Son honneur, ou plutôt celui de son Epouse,
Ceintures de Virginité,
Vinrent s'offrir à son Ame jalouse;
Mais c'étoit peu pour lui, les plus forts
Cadenats,
Pour garder ce Trésor, font en vain re-
sistance:
Le drôle le savoit, & par expérience.
Voici donc ce qu'il fit pour éviter le cas;
Il joignit à cette Ceinture
Vers l'endroit dangereux dans la mer de
rasoir: Deux

870. La Bougie

Deux ressorts les faisoient mouvoir,
Qui, dès qu'on les lâchoit, refermoient l'Ouverture;
La femme à peine eut reçu ce présent,
Qu'un Billet de sa part en avertit l'Amant.
L'Amant arrive, il court dans les bras de sa Belle:
Par des baisers on prélude un moment,
Il en cherche une plus réelle.
Il découvre à son gré la Porte des plaisirs,
Et l'obstacle ne fait qu'irriter ses désirs.
Le Serpent qui tenta notre commune Mère,
Se reveille dabord à ces Objets charmans,

Et

Et leur fait inventer dans ces heureux
moments,
Les moyens de se satisfaire.
Des deux resforts la Belle tenoit un,
L'amant retenoit l'autre; & dans cette
Avanture,
Le serpent sans trembler saisit la
Conjoncture,
Et se plonge à l'instant avec vivacité,
Dans le sein de la Volupté:
À cette douce Approche, on s'emporte,
s'oublie;
On est prêt à perdre la vie,
On ne plus, mais on sent,
Et dans cet effort si puissant,
Le serpent se trouva la funeste victime,
Des rasoirs échapés, et cet endroit si beau,
Trône des Plaisirs, en devint le Tombeau.

Au

372. La Bougie

Au cri de l'homme accourt la Sou-
brette tremblante,
Elle emmène l'Amant, tandis que
son Amante,
Ignorant du serpent les cruels dé-
plaisirs,
Jouit confusément de ses derniers
soupirs,
Il fallut tirer le serpent,
Et l'embarras étoit comment!
Un Tirebourre en fit heureusement
l'affaire,
L'Animal encor furieux,
Ne sortit qu'avec peine, écumant
de colère
Quoiqu'il eût les larmes aux yeux
Sur le lieu de sa sepulture.
Il fut question d'opiner, La

La Dame paroissoit encline à le garder,
La servante disoit, que ce seroit folie,
Et que besoin n'étoit de l'embaûmer;
Tels Animaux étans communs en Italie.
Par la fenêtre enfin, elle le fit passer:
Une vieille Dévote, en allant à l'Eglise,
Car c'étoit, m'a t'on dit, Noël le lendemain,
Trébuche, et laisse échaper de sa main,
La lanterne qu'elle avoit prise.
La nuit étoit obscure, autour, elle tatonne.
Sa main tombe sur le serpent,
Pour sa Chandelle, elle le prend,
Le met dans sa lanterne, ainsi Dieu n'abandonne,
Ses Serviteurs, dit-elle, & fait les secourir.
Elle arrive à l'Eglise, et dit les premières,

Ce que par cœur elle fait de prières;
Mais bientôt à son livre il lui faut
recourir.
Elle met sa Chandelle en main de
sa voisine,
Jusqu'en celle du Clerc, elle parvient
enfin,
Il souffle sur la mèche, il se tourmente
en vain,
Pour l'allumer, tant plus il l'examine,
Plus ce qu'il tient lui paroit surprènant,
Mais à la fin, comprènant le Mystère,
A d'autres, cria-t'il, d'un ton plein de
courroux,
Cette Chandelle est faite à s'allumer
chez vous;
Mesdames, que chacun fasse son
Ministère,

Le Chapitre Général des Cordeliers.

Déjà la Renommée avoit passé les
Mers,
Pour aller annoncer à cent peuples
divers,
Que l'invincible Chef de la Gent Cor-
delière,
Venoit de terminer son illustre Car-
rière.
Déjà pour faire choix d'un digne Suc-
cesseur,
De chaque Monastère on assemble la
fleur,
Et Tolède est choisi pour tenir l'assemblée,
Où doit se réunir l'élite députée:
Le Chapitre commence, il se tient à huis clos,

Un

376. Chapitre Général

Un Moine beau parleur, s'ouvre
par ce propos;
O Vous! dignes Soutiens de toute
Gueuserie,
Vous qui faites valoir la Sainte
Momerie,
Qui n'avez pour tout bien & pour tout
revenu,
Que le droit casuel & du Con & du Cul:
Vous, qui de toutes parts, venez ici
Vous rendre,
Au Saint Généralat, Vous qui vou-
lez prétendre;
Vous vous flattez en vain, que la bri-
gue en ces lieux,
Favorise jamais des Voeux ambitieux;
Quiconque ose aspirer à cette grande
Place,

Ne doit sur ses talens attendre aucune
Grace.
Plus humbles, plus savans sur sçûr Vous
mille fois,
Plus ardens à quêter que le Grand St.
François,
Si Vous n'avez des Vits d'une énorme
Mésure,
Vous devez de ce rang Vous même Vous
exclure,
Le mieux muni de Nous doit être
Général
C'est là pour nôtre Choix le point fonda-
mental.
À nôtre Ordre aujourd'hui donnons
un nouveau lustre;
Choisissons parmi nous le Vit le plus
illustre,

Pères, préparés Vous, voici l'instant
fatal,
Qu'il faut mettre au grand jour le
Sceptre Monachal;
De vos roides Engins montrer la
Révérence,
Et voyons qui de nous aura la pré-
férence.
Alors montrant le sien; Voici, dit il,
mes droits,
Et le signe assuré de mes fameux
Exploits:
Quoiqu'on en ait tranché par un mal-
heur funeste,
Pour être Général voyez ce qui me reste.
Révérends: c'est, je pense, un assés
bel Jocket. à

À son aspect, on crut voir un Vit de Mulet;
Saisi d'un saint transport, un Vieil-
lard en Lunette,
S'approche, & pour le voir fait une hum-
ble Courbette;
De près il l'examine, et dit, Par saint
François,
Voilà, je crois, de l'Ordre un des plus beaux
Anchois:
Mais d'un air dédaigneux, saisissant la
parole,
Père Lapeux, soutient que c'est une
hyperbole,
Prétendant qu'il n'a pas suffisante
grosseur;
Défie à son égard le plus rude Fouteur,
Et levant d'une main sa longue robe
brune,

De l'autre il sort un Vit propre à
faire fortune:
À peine le peut-on empoigner d'une
main,
Long à proportion, quarré, sec & mutin,
Voilà, dit-il, un Vit rougissant de
Colère;
Et non pas ce que vient de nous mon-
trer le Père.
Avec cet Outil là, je peux, sans me gêner,
Fourbir mes douze coups, dont six sans
déconner.
Le Chapitre sourit, et prend cette
bravade,
Pour un discours en l'air, pour une
garçonnade,
Mais le Moine piqué de cet affront
nouveau,

Frappe de son Outil vingt fois sur le
Bureau:
Cet effort vigoureux fait trembler le Chapitre:
L'on admire, l'on rend justice à votre titre,
Vous méritès beaucoup, lui dit le Président;
Père Tapeux, calmés ce noble emportement,
C'est assés, Révérend, contenez ce Tonnerre,
Vous avez effrayé tout notre Monastère,
Votre Engin à son tour, doit être mesuré
Et s'il est le plus long, il sera préféré;
Père Examinateur, commencés vôtre
Ronde,
Que chacun fasse voir sur quel titre il
se fonde;
Qu'on enrégître tout, la taille & la
grosseur,

Qu'on fasse mention exacte de la
longueur,
Et du Tour du Brêteur; sur tout qu'on
examine,
Les couilles et les Vits jusques à
leur racine.
Enfin ce que chacun montrera de
vigueur,
Soit dans votre examen produit en
sa faveur.
L'examen achevé, il faut que l'on
opine:
Mais pour l'Election nul ne se
détermine.
Le Père Brisemotte, et le Père l'En-
fonceur,
Ont leurs engins égaux en longueur,
en grosseur;   Ega-

Egalement bandant, ils ont des reins
de diable,
Les Couillons sont égaux; enfin tout est
semblable:
Mais comment faire un choix où tout
paroit égal?
Il faut pourtant que l'un des deux
soit Général.
Pour nous tirer, dit l'un, de cette incer-
titude,
Mettons les tous deux à quelque épreu-
ve rude;
Pour choisir sans scrupule & sans pré-
vention,
Faisons venir ici jeune fille & garçon:
Sur l'un et l'autre ici exerçons leur
Courage:
Nous verrons qui des deux prend mieux

Chapitre Général

un Pucelage

Lequel ou Fouteur est meilleur
Ouvrier,
En un mot, qui des deux est meilleur
Cordelier.
Bientôt après ces mots, on présente
à la Salle,
Un jeune Ganymède, une jeune Vestale,
Environ de quinze ans, plus belle
que le jour,
Teint de rose et de lys, Ouvrage de
l'Amour;
Chaque Père, en voyant cette jeune
fillette,
Sent son Vit tout prêt à rompre
sa Gourmette;
Le Président fait signe au Père l'En-
fonceur,
De

De commencer l'Epreuve, & grimper sur la Soeur.
Si tôt dit, si tôt fait; dessus une couchette,
Mise en ces lieux exprès: mon Frocard vous la jette,
Il la trousse & se met en devoir d'obtenir,
Des plaisirs que l'Amour ne sauroit définir:
Le Père avec transport achève sa victoire,
Et tirant du Conin son vit couvert de Gloire,
Si tôt il le renfonce, & pour dignes exploits,
De l'aveu du Tendron, il déchargea six fois,
Six fois sans déconner, et puis levant sa Cotte,
Il fait voir au grand jour la plus charmante Motte:
Une cuisse plus blanche, & le plus beau Conin,

Chapitre Général

Qui se trouva jamais sous jupe de
Nonain.
Le vit du Moine alors, montrant
sa rouge tête,
S'échape furieux de sa sainte
brayette,
Ecumant de lu pure, il remonte à
l'instant;
Jean Chouard cette fois entre plus
aisément.
Ce jeune petit Con, quoique Con de
poupée,
Au moine vigoureux laisse une
libre entrée.
Dans ce second Assaut, sans plainte
et sans douleur,
De l'enfroqué Jean f.... elle remplit
l'ardeur,
Tant

Tant, et si bien qu'enfin ne pouvant
passer outre,
Il lui laisse le Con tout barbouillé
de foutre.
Le Père Pousse-Fort, illustre Candidat,
Ainsi fut éprouvé pour le Généralat.
Le Père Brise-Motte à son tour sur la
Scène
Entre, et dit, qu'il foutera dix coups tout
d'une haleine;
Il essuye le Con de cette jeune Soeur,
Et dans trois coups de Cul lui cause
une douleur,
Qui fait jetter des pleurs à la jeune
innocente:
Le Moine sans pitié dans son ardeur
brûlante,
La serre entre ses bras, saisi d'un doux
transport; Sen-

Sentant son vit pressé comme par
un ressort,
Change en tendres soupirs les pleurs
de sa Conquête,
Et regale ce Con d'une jolie fête,
Que le Cul de la Nonne en sauta de
fureur.
Le Paillard darde au fond la beni-
gne liqueur,
Et suivant sans repos l'amoureux
exercice,
Douze coups, tous portans; son vit lui
fut propice;
La douzaine finie, on crut qu'à cette
fois,
Le Moine borneroit le cours de ses
Exploits.
On alloit opiner, quand ce nouvel
Hercule,
He-

Retournant le tendron, du premier
coup l'encule,
Sodomise deux coups, et deux fois dé-
chargeant,
Il retire du Cul deux fois son vit
bandant.
Jusques là Brise-Motte avoit eu l'a-
vantage.
Et le Chapitre alloit lui donner son
suffrage:
Le mien n'est pas pour lui, répond Frère
Frapart,
Au choix en question je prétens avoir
part,
Et sur lui remporter une pleine Victoire.
Mon Vit n'est pas si long, Père, je veux
le croire, Mais

Mais pour foutre, je veux lui damer
le Pion.
Je vais vous le montrer sur ce jeune
Garçon.
Il dit, et sur le champ déculotant le
Frère,
Aux yeux des Papelards paroît le
beau derrière,
Il pousse vivement son Vit, sans le
mouiller,
Sans effort et sans peine encule l'Ecolier.
Chacun frappe des mains à ce char-
mant Spectacle,
Et l'on tient que le Coup approche
du Miracle.
Quand le bougre, charmé de l'Ap-
plaudissement
Lui dit, sans déculer, je foutrois tout
un An:
Le

Le Saint homme en effet, de toute la Journée
Ne cessa de tenir la Mazette enculée:
Le Président se lève & recueille les voix.
Tout est en sa faveur; le Chapitre en fait choix:
Quand un Moine étourdi se saisit de la Porte,
Et dit, qu'il ne veut qu'aucun Cordelier sorte,
Sans avoir déclaré, qu'il faut pour être élu,
Foutre Quarante coups, soit en Con, soit en Cul,
Appellant de leur choix au plus prochain Concile,
Prétendant d'y montrer qu'il n'est pas moins habile,

Qu'il offre de montrer sa propo-
sition;
Mise dans le moment en éxécution;
Il sort, fermé après lui, le Chapitre
en murmure;
Je veux vous foutre tous, dit il, par
la serrure;
Pied ferme, et Vit en main, il les
prend au Guichet.
Les Moines se voyant pris au Tré-
buchet,
Délibérent enfin, et la Sainte As-
semblée,
Veut bien qu'à ce mutin on présente
le Cul.
Tout autant qu'il en sort, tout au-
tant de foutu.

Pas un n'en est exempt, pas même
la Vieillesse.
Le Bougre encule tous d'une même
Vitesse.
Chaque Moine convient qu'il n'a rien
vû d'égal.
Et qu'on ne peut choisir, un plus
grand Général.

394. Les deux Rats.

Conte

Au bon vieux tems, lorsque Berthe
filoit,
Et que mainte Bête parloit,
Mieux que nos Docteurs de Sorbonne,
On dit que certaine Mitronne,
Un soir, comme elle paitrissoit,
Se sentit vivement mordre par une puce,
Sur le bord d'un certain endroit
Par où l'Hermite frère Luce
Fit croire à son Agnès qu'un Pape
sortiroit.
Sur le champ la Mitrone adroite,
Surprit cette Puce indiscrète:
La froissant, le Col lui tordit,
Puis après sa besogne faite,
Au-

Les deux Rats 395.

Auprès de son Mitronelle se mit au
Lit.
Or quand la pure eût été dénichée,
La pâte de ses doigts qui s'étoit at-
tachée
Au bord de cet endroit que je ne nom-
me pas.
Attira dans le lit deux Rats,
Dont le nés fin l'avoit flairée;
En tapinois venus pour en tâter,
Ils commençoient à grignoter,
Quand le Mitron sentant la pâte bien
lévée
Se mit en devoir d'enfourner.
Les deux Rats l'oyant se tourner,
L'un étourdi de peur, tremblant, tête
baissée,
Dans le four le premier brusquement

se jetta,
Et l'autre auprès tapis resta.
Le Mitron, son ouvre achevé,
Se recoucha sur le côté.
Nos prisonniers en Liberté,
S'enfuyerent au grenier en leur gîte ordinaire.
Les voilà questionnant,
L'un à l'autre se demandant,
Come ils s'étoient tirés d'affaire;
Moi, dit l'un, j'ai donné droit dans le pot au noir,
Je ne croi pas qu'on puisse avoir,
Une plus risible avanture.
Par je ne sais quelle ouverture,
Je me suis fourré dans un trou,
Où j'ai crû ma retraite sûre,

Les deux Rats 397.

Mais le maudit Mitron m'a bourré
tout son sou,
Avec je ne sais quoi, qu'il poussoit
à mesure
Que pour sortir de là, je voulois m'a-
vancer:
Se plaisant à me relancer;
Il m'a cogné le nés, et m'a fait ce
tapage,
Jusqu'à ce que, lassé du badinage,
Le gros & long je ne sais quoi,
Prenant enfin congé de moi,
M'a craché par mépris au milieu
du visage.
Le vilain m'a presque aveuglé.
Moi, dit l'autre, surpris, troublé,

398. Les deux Rats

Dans l'encoignure d'une Chaise,
Sans grouiller, m'étant cantonné
Témoin impatient d'un fort sot exer-
cice,
Pendant qu'il te coignoit le nés
Avec sa Cheville Ouvrière,
Qui te causoit tant de souci,
Deux boules qui pendoient à son
Chien de derrière,
Sans cesse allant, venant, coignoient
mon nés aussi.

Emile*) & le Satrape. 399.

Conte

Des Rois et des Bergers la Fortune
se joüe,
Il suffit d'un tour de sa roüe.
J'ai lu qu'un Satrape jadis,
Nourri dans l'extrême mollesse,
Perdit tout à coup sa richesse.
Il implora les Grands, recourut aux
petits,
Il essuya partout des refus, des mépris
Et des affronts de toute espèce.
L'infortuné dans sa détresse,
Eut beau payer les Gens du peu qui lui
restoit.

*) On connoît l'Emile de J. J. Rousseau.

400. Emile & le

Le Financier, son Suisse & sa Mai-
tresse encore,
Et les encenser, qui pis est,
On ne peut à son sort qu'un Nobile
Intérêt.
Plein du Chagrin qui le dévore,
Il va maudissant son destin,
Lorsqu'il fait rencontre en
Chemin.
D'un jeune homme au teint frais,
à la démarche vive,
Un air simple et content, c'étoit E-
mile enfin.
Le Satrape l'aborde, et d'une voix
plaintive,
Il lui raconte ses malheurs,
Non sans répandre quelques pleurs.

Satrape 401.

Vous ne m'étonnez point, lui dit
le bon Emile:
Moi même, comme Vous, je fus riche
autrefois,
Et j'ai subi du Sort les rigoureuses
Loix.
Hélas! ici tout est mobile,
Et dans un flux continuel.
Toutefois je rens grace au Ciel!
J'eus un Maitre chéri; c'étoit plutôt
un Père,
Il me tint lieu de l'Auteur de mes
jours.
Son zèle et ses soins pour toujours,
M'ont armé contre la misère.
Il exerça mon corps: il forma mon
esprit,

Et

Et prévenant du sort la fatale
inconstance,
Sans tant de mystère il m'apprit,
À trouver en tous lieux la paix et
l'abondance,
À conserver l'honneur avec la
probité,
Mes bras m'ont secouru dans la
nécessité,
Sans ménage, sans imposture;
Rapprochons nous de la Nature,
Pour écarter la Pauvreté.
Venez, partagez mon asyle,
Bravez les préjugés, et devenez tran-
quille.
Pourquoi d'un simple Menuisier,
Dédaigneriez vous le métier?

Vous

Satrape 403.

Vous n'êtes qu'un seigneur, Vous
sortez de l'yvresse,
Soyez homme, vivez honnête & sans bassesse:
Au lieu de soûpirer sans cesse
Après un faux bonheur, & qui d'ailleurs
n'est plus.
Chassés des regrets superflus,
Travaillons. Vous avez rampé sans as-
sistance,
J'ai vécu dans l'indépendance:
Sans vous reprocher rien, lequel des deux partis,
Est le plus noble, à votre avis?
Le Satrape suivit ce Conseil salutaire.
Il embrassa son hôte, il aprit son métier,
Il eut bientôt le nécessaire,
Et ne voulut plus mendier.

404. Le Je ne sai quoi
Epitre
à Madame de ***.

O Vous, dont les erreurs chéries,
Forment le destin le plus beau,
Qui ne marchez qu'au doux
flambeau
Du dieu des tendres Reveries!
Soyez ma Muse, inspirez moi,
Puisque vous voulez que je chante
L'empire & la Grace touchante
De l'enchanteur Je ne sai quoi;
Et sur ma voix faible & vulgaire
Pour vous en adoucir l'ennui,
Répandés l'heureux don, le rare don
de plaire,

Lui

Le Je ne sai quoi 405

Que vos beaux yeux tiennent de lui,
Au gré de son pouvoir plus doux encor
qu'étrange,
Je vois d'abord l'humeur qui change,
Sans savoir pourquoi ni comment.
Par les ressorts secrets de sa prompte
Magie,
Souvent de la plus vive Orgie
Nous éprouvons l'enchantement;
Le front s'épanouit, la langue se délie.
Les yeux brillent d'un feu charmant.
Plein d'une aimable folie
L'Imagination prodigue l'agrément,
Les fleurs de la fiction, les traits de la saillie,
Et le Charme du Sentiment.
En l'absence des jeux, rêveur & soli-
taire,

Com-

406. Le Jeune.

Combien de fois ne fus-je heureusement surpris
Dans une joye involontaire,
Dont tous mes sens étoient épris,
Et dont la cause encor m'est un profond mystère!
Je sentois dans mon Coeur des transports inconnus:
Des plus heureux plaisirs je respirois l'yvresse:
Tous les flambeaux de l'allégresse,
Rayonnoient à mes yeux follement prévenus;
Et jusques sur le front de la pâle tristesse,
Je croyois voir empreint l'enjouement de Venus.

Sais quoi 407

D'où vous vient aujourd'hui cette
fraicheur divine,
Ces yeux vifs, éloquens, pleins de sé-
duction,
Ce feu, cette gaîté, cette grace enfantine,
Et cette Imagination,
Dont ma raison qui se mutine,
Cherche à combattre en vain la douce
impression:
Tandis qu'hier brouillée avec toutes
les Graces,
Avec tous les Amours abandonnant
vos traces,
Les yeux mornes & sans ardeur,
L'esprit absent, l'ame assoupie,
Je déplorois dans vous l'orgueilleuse
froideur, Lair

408. Le Je ne

L'air taciturne et l'air boudeur,
De la sombre Misantropie
Au doux je ne sai quoi, rendu grace au-jourd'hui;
Ces riantes métamorphoses,
Ces noirs soucis changés en roses,
Reconnoissez, Eglé, ne les devoir qu'à lui.

Tel est sur notre humeur son Empire suprême:
Combien sur nos penchans il est encore extrême!
De ses vives impressions,
En vain nous voulons nous défendre,
Le cœur obligé de se rendre,
Règle par lui ses passions.
Un jour sur le duvet d'une Mousse naissante;

sais quoi. 409.

Près d'une source jaillissante,
D'où se formoient divers ruisseaux,
Je me laissois aller à la pente chérie
D'une innocente rêverie,
Où m'entraînoit le bruit des eaux,
Qui s'égaroient dans la prairie,
Et se perdoient dans des roseaux;
Lorsqu'une rencontre imprévüe
Offre deux Objets à ma vüe;
L'un me frappe d'un trait vainqueur,
Et sans plus long tems me défendre,
Contre l'invincible douceur,
D'un penchant si prompt & si tendre,
Je lui donne en secret mon coeur.
L'autre plus beau, plus estimable,
Pouvoit n'être pas moins aimable.
Le Charme de son doux maintien,

410. Le Je ne

Son art de plaire & de séduire,
Dans mon coeur combattu devoient au
moins produire,
Des sentimens rivaux... Mais je ne
sentis rien....
Que dis-je? O Nature! O Mystère!
Les traits qui m'avoient enflamé,
Traits, ces mêmes traits que j'aimois
dans Glycère
Ils me déplaisoient dans Zatmé.
Ainsi par un destin suprême,
Soit qu'il haïsse, soit qu'il aime,
Du je ne sai quoi, l'homme seul re-
çoit la loi.
Hélas! dans son Amour, ou dans sa
haine extrême,
Trop souvent son coeur pour lui
même

411

Sais quoi.

Est le premier *je ne sai quoi*.

Mais faut-il s'étonner qu'en nourrice
Dieu décide,
Du choix, des goûts, du sentiment!
Il est le Dieu de l'agrément.
Sans lui, tout languit, tout nous glace;
Dans le sein même du plaisir,
L'ennui vient usurper la place,
Et du Transport et du désir.
Sans lui, sans sa douce importune,
Les pinceaux, les Crayons, le Ciseau, le
Compas,
Les prodiges des Arts et ceux de la Nature,
N'offrent que d'impuissans Appas.
Toi même, déployant le pouvoir de tes
Charmes,
Tu ne peux, ô Beauté t'assujettir un
coeur,

412. Le Jeune

Si ce je ne sai quoi vainqueur,
Ne te prète en secret des armes,
Au plus bel âge des Amours,
Dans un néant involontaire,
Je te vois languir solitaire,
Sans fleurs, sans Amant, sans beaux
jours.
Lui seul te rend aimable,
Lui seul se fait aimer,
Sa grace inexprimable,
Est tout l'art de charmer.
Flore à ces yeux touchans, que la Lan-
gueur inspire,
Ce front superbe et doux, où la pudeur
respire,
Cette aimable pudeur, le premier des
appas,
Et le plus cher aux yeux de l'Amant
qui soupire,

sais quoi. 413

Elle a cette fraicheur que les Graces
n'ont pas;
Cet air, ce son de voix, cet ingénu
soûrire
Qui font gémir, Eglé, tant d'Amans
sur vos pas.
Elle a ce rare Caractère
Où brille un égal enjoûment,
Ce coeur tendre, né pour Cythère,
Et cet heureux esprit qui n'est que Sen-
timent:
La Sagesse l'instruit, la Verité l'é-
claire,
L'aimable Vertu fait sa Loi.
Il ne lui manque rien pour plaire,
Que ce certain je ne sai quoi:
O Vous, qui possédés cet agrément si rare,

mais

Mais dont la main des Dieux, par
un destin bizarre,
Forma les traits sans soin, sans ré-
gularité,
N'accusés plus le Ciel d'être pour
Vous avare:
Vous avez plus que de la beauté;
Aucun de ses trésors dans Aglaë
n'éclate;
Ses traits analysés et vûs séparément,
Dans le détail n'ont rien qui flatte,
Aux yeux même de son Amant;
Mais par l'Illusion, la Grace enchan-
teresse,
De ce je ne sai quoi charmant,
Sans art, et je ne sai comment,
Elle séduit, elle intéresse, Et

Et de tous ses défauts se fait un agrément.
Mais ce je ne sai quoi, demandés vous
peut-être
Qu'est-il enfin, que peut-il être!
Que vous répondre, Eglé! le Coeur peut
le sentir
Mais l'esprit ne peut le connoitre.
Pouvoir le pénétrer, seroit l'anéantir.
Sans doute l'ignorance humaine,
Qui veut, ambitieuse et vaine,
Aprofondir de tout et la Cause et la
Loi,
Jadis lui donna la naissance,
En déguisant son impuissance,
Sous le nom du je ne fais quoi.

Vers

Sur la Reconnoissance par Mr Girard Raigné de Dieppe.

D'un Etre bienfaisant l'Univers est le Temple
D'un Amour mutuel tout y donne l'exemple,
Et par un même noeud se rassemble & se tient.
Cette Vigne enrichit l'Ormeau qui la soutient.
Penché sur le ruisseau, cet Arbrisseau Sauvage,
De la reconnoissance offre une belle image.
Si le ruisseau de l'arbre entretient la fraicheur,

Sur la Reconn. 417.

L'Arbre, des traits du jour défend son
Bienfaiteur.
L'homme seul, méprisant la Loi de
la Nature,
Joint la plus tendre écorce à l'ame
la plus dure.
Il ne voit qu'un devoir dans les bienfaits
d'autrui.
La Vanité lui fait rapporter tout
à lui.
Cependant à l'entendre, il fuit l'ingra-
titude.
Le Bonheur du prochain est sa plus dou-
ce étude:
Il s'écrie, affectant une extrême bonté;
„Si l'on hait l'inhumain, l'ingrat est
détesté,

 Vers sur la

"L'homme ne naquit point avec
un Coeur barbare;
"Autant que l'amitié, l'ingrati-
tude est rare;
"L'homme s'aime surtout: ses bien-
faits il les vend,
"Et par ses propres mains se paye as-
sés souvent."
Cependant s'il existe un mortel mi-
sérable,
Qui repousse la main qui lui fut
sécourable,
Il ne mérite pas de voir les feux du
jour,
Fertiliser ses champs cultivés sans
retour
De trouver un Ami qu'à sa table il
convie, De

Reconnoissance 419.

De reposer la nuit sur le sein d'une
Amie.
Et lorsque surchargé de travaux &
de jours,
La mort vient lentement en terminer
le Cours,
Il ne mérite pas qu'une Epouse fidelle,
Que d'honnêtes enfans empressés avec
elle,
Au chevet de son lit recueillent en
pleurant,
Le Souffle précieux sur sa bouche ex-
pirant.
Mais, que toujours porté sur des Mers
Orageuses,
Ses jours soient éclipsés par des nuits plus
affreuses;

420. Sur la Reconnoissance

Qu'en son vaisseau longtems balloté
par le Sort,
Par un coup imprévû, rejetté loin
du Port,
Se brise en abordant une Terre
étrangère;
Et que cet ennemi de la Nature
entière,
N'y trouve, pour mourir de douleur
& d'ennui,
Qu'une roche Stérile et dure autant
que lui.

421

Les Noms et les Crayons.

Conte

par le même.

Ecoutés moi, filles à marier,
Ce Conte ci ne nuira point aux vôtres,
Et tous les jours on vous en fait bien
d'autres;
Ecoutés moi: Vous pouvez vous fiér,
À votre ami, qui de l'être fait gloire,
Et pour celà n'en est pas plus heureux:
Votre Interet Vous engage à me croire.

Dans vos beaux jours l'Objet de tous
vos voeux
Est un Epoux ... Mais pourquoi me
dédire?
J'entens -- la feinte ajoute à vos appas.

Aux jeunes Coeurs la Nature l'inspire:
Vous mentiriez, si vous ne mentiez pas.
Mais parlons vrai, quand il faut vous instruire;
Et laissant là vos petites raisons,
Avouez moi qu'au Printems de votre âge,
Tous vos desirs tendent au mariage.
Autre chose est de la part des garçons;
Et quand l'un d'eux vous dit tout le contraire,
Il dit trop vrai contre vos interêts.
Hélas! ce Siécle est tout célibataire:
Mille raisons que je vous déduirois
Vous ennuyeroient, quand je cherche à vous plaire.

& les Crayons 423.

Pour obvier à cette humeur légère,
Qui, tous les jours croît et fronde nos
Droits,
Vous demandés ce qu'il convient de
faire?
(: Jeunes Beautés, je vous tiens cette fois.)
Vous le saurez; mais, pour ma récom-
pense,
J'ose espérer... Quoi! ce regard si doux,
Dont quelquefois j'éprouvai l'influ-
ence,
Lorsque j'aimois... un Objet!.. Tai-
sons nous.
Ce souvenir me fâche contre vous.
Ah! loin de moi ces Charmes que j'adore,
Dont je redoute et chéris les effets.
Amour, Amour, s'il faut que j'aime encore,

Les Noms

Viens effacer d'abord tes premiers
traits!
Ce charmant m'en ferés Vous un
crime?
Plus qu'à vos goûts je crois à votre
estime.
Elle est plus juste. Un Sage me l'a
dit.
Estimés moi, je poursuis mon recit.

Dans chaque Ville il est un per-
sonnage,
Qui, de vos noms, vos traits particuliers,
De vos humeurs et de vos goûts sin-
guliers,
Pour votre bien & pour un bon usage,
Ainsi que moi, tient un Régitre exact.
Moi, qui vous parle, avec mon Al-
manach,
J'ai

& les Crayons, 425.

J'ai joint un blanc, où j'ai grand
soin d'inscrire,
Vos noms divers, tels, que qui veut les
lire,
Voit d'un coup d'oeil tout ce qu'il doit
penser,
Tout ce qui peut en vous l'intéresser.
Vous admirez comment on peut vous
peindre
Par le nom seul. Vous qu'on ne con-
noit point,
Quand on vous voit, tant vous savez
bien feindre?
Deux mots pourront vous éclaircir ce
point.
Je vous trace le nom d'une Coquette:
Un Crayon fin qui s'efface aisément,

426. Les Noms &c

De trois Couleurs bigarré plaisament,
Peint son humeur aux Caprices
sujette;
Je veux parler d'une Prude jalouse;
Qui volontiers hait quiconque n'é-
pouse,
Et dans l'ennui sèche éternellement.
Son nom paroît de couleur de safran.
Chrysotelis, moins belle qu'opulente,
Plus que son coeur, veut placer son
trésor:
J'écris son nom en Caractères d'Or.
Le Sage voit la figue impertinente,
Tourne la tête & ne s'arrête pas.
Mais le faquin marchande ses appas.
Pour celle là qu'on rencontre à tou-
te heure,

Distribuant un funeste poison,
Cette méchante, elle est peinte en
Charbon;
Le nom s'efface, & la tâche demeure.
Si, choisissant un plus joli crayon,
À cette Eglé qui croît dans la Retraite,
Mon coeur content présage un beau
destin;
Je la désigne avec la violette.
Ce bel Enfant promet dans son matin.
Je prends pour lui le verd de l'espérance,
Ainsi chacun a ses traits, sa nuance.

Lorsque je viens à cet objet si rare,
Pour qui l'esprit avec les sens s'égare,
Et qui voit tout suivre son tourbillon,
Quand sa beauté paroît sur l'horizon,

Dont

Dont le nom seul fait chercher la
présence.
Semblable aux fleurs que leur par-
fum dévance;
Le plus riant, le plus tendre Crayon
Est employé pour tracer son beau nom.
C'est le feu doux, le feu doux de la
Rose,
Qui nous sourit & nous en impose.

Sur la tablette où vos noms sont
inscrits,
Honorez vous d'un heureux Coloris,
Jeunes Beautés; favorable ou fu-
neste,
Des premiers ans toujours la Cou-
leur reste.

Vrai

Craignés surtout qu'on n'ait quelque
raison.
Si l'on oublie à marquer votre
Nom.
Je vous l'ai dit, Dans ce Siècle
bizarre,
L'art d'assurer une Inclination,
Est difficile; et la Nature avare,
Pour mille fleurs, n'offre qu'un
Papillon.

Tout change avec le tems
Le tems change avec nous
Mais l'éternité ne change jamais
Et mon amitiée est de même.

Le Désagrément de la Jouïssance.

Enfin après six mois de peines et de
Soupirs,
Climène s'est renduë à mes pressans
désirs !
D'un moment tendre et doux, j'ai
saisi l'avantage.
Mais, hélas ! qui l'eût cru ? Cette prude
Sauvage,
Qui tant et tant de fois a refusé mes
voeux.
A plus foutu de coups que je n'ai de
Cheveux.
Son Con vaste et son Cul font une
même fente.
Mon vit en fut frappé d'horreur &
d'épouvante !..

Et parcourant au loin cet abîme profond,
En même tems foûtit et le fil & le fon.
O Vous! ne jugés pas du Con par le visage!
Les dévotes Beautés qui vont baissant les yeux,
Sont celles plus souvent qui chevauchent le mieux;
Telle, d'un air bigot, vous affronte & vous dupe,
Qui pour un malheureux vingt fois lève la Jupe.
Et feignant de prier, en fermant son volet.
Pour un Godemiché quitte son Chapelet.

Fin
du Tome I.

Table des Matières

contenuës au 1.e Tome du Recueil de Poësies diverses

Pages

Table. Pages

des Matières

Table

Pages

des Matières — Pages

Table Pages

des Matières Pages

Table

Pages.

des Matières Pages.

Table

des Matieres. Pages

Fin de la Table des Matieres du 1. Tome

l'oeil

Je suis d'une figure ovale,
D'une utilité sans égale,
Placé dans un fond fait exprès,
Un petit mont s'élève auprès,
Mes bords sont velüs tout autour,
Sans moi l'on auroit peu d'amour,
L'attouchement me rend humide,
Surtout au plaisir je préside;
Une sillabe fait mon nom,
Dites le moy donc sans façon

Vers de Piron pour un Aveugle aux Barrieres de Paris

Chretiens! au nom du Tout puissant
Faites moi l'Aumone en passant
L'Aveugle qui vous la demande
Ignore qui la lui fera;
Mais Dieu qui voit tout, le saura
Il le priera qu'il vous le rende

Quand je vois vos attraits c'est le Printems
Quand je recüeille un baiser c'est l'été je moissonne
Quand vous me prodiqués dans vos discours charmans
Les fruits de votre esprit, j'amasse; c'est l'Automne
Mais si dans vos yeux, dans votre aïr
Je vois de la froideur, je tremble c'est l'hiver?

Mr Barthez. Docteur celebre à Montpellier

Lorsque l'homme meurt, son corps est rendû aux élémens, son principe de vie se reunit à celuy de l'univers: et son ame retourne à Dieu, qui l'a donnée, et qui lui assure une durée immortelle. La parole du Tout puissant, en créant les esprits, les a affranchis de la loy generale, qui condamne a finir tout ce qui a commencé. Ils doivent l'immutabilité de leur existence à la volonté de Dieu, qui leur en renouvellera la sanction dans le moment terrible; où ils verront les corps celestes se dissoudre et s'anéantir, le spectacle magnifique de la nature s'évanouïr comme un ombre, et le tems qui avoit fait naître et périr toutes les choses mortelles, être absorbé dans l'abîme de l'éternité.

S. Jean 12 ch 4.

III

